3 1761 06557281 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonscoqu00coqu

Caroline Reedham
remembrance from
Utrecht from R S
July 1842

"SERMONS"

PAR

ATHANASE COQUEREL,

L'UN DES PASTEURS

de l'Eglise Réformée de Paris.

LEIDE,

C. C. VAN DER HOEK.

1838.

brief
BV
0053529

LA

CONNAISSANCE DE DIEU.

SERMON SUR EXODE XXXIII. 18-23.

Moïse dit alors: Je te prie, fais-moi voir ta gloire!

Et Dieu répondit: Je ferai passer toute ma bonté devant ta face; je prononcerai le nom de l'Éternel devant toi, et ces paroles: Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion.

Dieu lui dit encore: Tu ne pourras pas voir ma face; car nul homme ne peut me voir, et vivre.

Et l'Éternel dit aussi: Voici un lieu près de moi; tu t'arrêteras sur ce rocher.

Et il arrivera que lorsque ma gloire passera, je te placerai dans l'ouverture du rocher, et je te couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé.

Ensuite, j'ôterai ma main de devant toi, et tu ne me verras que lorsque j'aurai passé; mais ma face ne se verra point.

Mes Frères,

Connaître Dieu, c'est tout connaître. Connaître Dieu, c'est tout croire et tout pratiquer. Cette étude embrasse et domine toutes les autres, et vous ne pouvez nommer aucune branche de nos

connaissances qui ne tienne à ce tronc majestueux, à cet arbre immense dont l'ombre couvre la terre, et offre à tous les mortels un abri, un repos. Dieu est *le premier et le dernier, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga;* il est le centre de toutes les pensées humaines, le principe de tous les souvenirs, le terme de toutes les prévoyances, et toute science est un chemin vers lui. Aimez-vous à parcourir l'histoire des temps qui ne sont plus, et à compter les siècles écoulés; vous ne pouvez oublier en comptant ces siècles et ces jours, qu'*un jour est pour Dieu comme mille ans et mille ans comme un jour*, que l'éternité est à lui, qu'il a été, qu'il est, qu'il sera, et que l'histoire de l'humanité n'est qu'un des soins de sa providence. Aimez-vous à vous élancer dans les profondeurs de l'espace, à suivre les astres dans leur cours, et à mesurer ces distances prodigieuses, vous ne pouvez oublier que, *si vous montez au ciel, Dieu y est, que si vous descendez dans l'abîme, il y est encore*, que l'immensité est à lui, et qu'il en dispose à son gré. Aimez-vous mieux vous occuper de la nature plus voisine qui nous environne, et dépeindre les êtres animés et les innombrables merveilles dont ce globe est rempli; là le nom de Dieu est écrit sur le duvet de chaque fleur, sur le reflet de chaque pierre, sur les prismes de chaque métal, et tous vos regards rencontrent un témoignage rendu au Créateur. Voulez-vous pénétrer dans les profondeurs des sciences morales, comparer les codes des nations, les formes des gouvernemens,

les intérêts des familles, et chercher enfin sur quelle base reposent le droit d'être libre et le devoir d'être bon? Ah! quand les peuples et les gouvernemens seront assez sages, ils trouveront dans l'Évangile la législation et la jurisprudence les meilleures, et, quant à la simple morale, elle a été écrite dans l'esprit de Dieu avant de l'être dans le coeur de l'homme. Enfin, votre pensée veut-elle s'élever jusqu'aux recherches les plus mystérieuses de la philosophie, sonder à loisir les facultés de l'âme, peser la valeur de nos connaissances, demander à l'univers pourquoi il existe, et même examiner s'il est vrai que tout ce que Dieu a fait est bon; alors surtout vous remontez de toutes parts à la source de toute certitude, à ce Dieu qui seul a pu dire lui-même à Moïse: *Je suis celui qui suis*, et au monde, par la voix de son divin Fils: *Je suis la vérité;* à ce Dieu enfin de qui seul la créature a pu dire dans sa reconnaissance: *Dieu est charité.*

Vous le voyez donc, M. F., connaître Dieu, c'est tout connaître. Je pourrais vous montrer même que cette pensée est juste hors de notre monde. L'être infini, en se connaissant lui-même, connaît tout, et c'est l'idée de saint Paul, quand il déclare que *toutes les oeuvres de Dieu lui sont connues de toute éternité.* Et les anges de lumière, que font-ils dans les cieux? que signifie ce privilége, dont ils jouissent, de contempler sans cesse l'Être des êtres? c'est une connaissance de Dieu bien supérieure à celle que nous permettent les liens de ce corps et le voile de

ce monde. Et il est si vrai que connaître Dieu est le tout de l'homme, et que cette science les comprend toutes et suffit à tout, que partout et toujours, la liberté, la justice, la vertu, l'espérance, ont été proportionnées à la connaissance plus ou moins pure, plus ou moins générale du vrai Dieu, et que toutes les dispensations et les révélations accordées au monde out eu pour but unique de maintenir et de développer parmi les hommes cette vérité sublime. Ainsi, après s'être fait connaître des premiers humains, comme créateur et comme juge, et des premiers patriarches comme vengeur du mal et rémunérateur du bien, Dieu s'est révélé à la race d'Abraham comme son Dieu qui l'appelait et la choisissait entre les races de la terre; plus tard, Dieu s'est lui-même nommé l'Éternel, et j'aurai à vous dévoiler le sens de ce nom magnifique; plus tard encore, et à mesure que les siècles s'accomplissaient, Dieu s'est manifesté comme le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, maître et bienfaiteur de tous, jusqu'à ce qu'enfin, dans la nouvelle alliance, se dévoilant autant que notre faiblesse le comporte, Dieu nous reconnaît pour disciples du Sauveur dans la consécration solennelle faite au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit; développement sublime, majestueuse gradation où vous suivez, comme à l'oeil, toute l'éducation du genre humain, et au-delà desquels il n'y a que les ravissemens accordés aux St.-Paul, et la contemplation face à face réservée pour les cieux. Mais vous concevez aisément

que pour fonder, pour maintenir, pour developper ainsi siècle par siècle la connaissance de Dieu; il fallait l'accorder dans une plus large mesure aux hommes extraordinaires chargés de la communiquer à leurs semblables; pour enseigner cette science aux autres, ils devaient abondamment la posséder eux-mêmes; et voilà pourquoi de tous les ministres divins de la première alliance, Moïse est celui qui a le mieux connu le Seigneur; il est dit que jamais *il ne s'est élevé en Israël de prophète comme Moïse, qui ait connu Dieu face à face;* il est dit *qu'il raisonnait avec Dieu comme un homme avec son intime ami;* après tant de révélations il osait encore adresser cette prière: *Seigneur, montre-moi ta gloire*, et Dieu ne dédaignait pas de lui répondre: *Je ferai passer toute ma bonté devant ta face.*

M. F., il suffit, pour vous donner une première idée de cette scène imposante, de vous dire qu'elle est un de ces entretiens où Moïse, en effet, *raisonnait avec l'Éternel comme un homme avec son intime ami.* Ex. 33:11 Étudions avec respect ce magnifique tableau. Voyons quel sens profond est exprimé dans ces paroles et caché sous ces images, et nous comprendrons mieux l'utilité des pompeux phénomènes qui ont accompagné cette manifestation de la présence divine.

Les circonstances dans lesquelles Moïse se trouvait placé, les événemens qui précèdent cette intime révélation, sont dignes de mémoire et concou-

rent à l'expliquer. Le législateur s'était souvent trouvé dans des conjonctures plus difficiles et plus dangereuses, mais jamais encore dans un moment plus triste pour lui-même et plus honteux pour Israël. Pendant les quarante jours de sa première retraite au sommet du Sinaï, après la promulgation imposante du Décalogue, après les merveilles qui avaient rempli cette journée et sanctionné cette loi, Israël, ennuyé de l'absence de son chef suprême, encore mal accoutumé à son existence comme nation; Israël, avec cette légèreté que nous comprenons à peine aujourd'hui et qui montre combien l'idolâtrie, impossible parmi nous, était autrefois séduisante et dangereuse; Israël avait imité un des dieux du Nil et adoré le Dieu vivant sous cet emblème. L'intérêt politique se cachait sous l'impiété, et le parti égyptien espérait aux pieds de l'idole tramer le retour en Égypte. Moïse, alors, était sorti de sa retraite sainte, où, seul avec l'Éternel, il recevait les révélations divines et poursuivait le grand ouvrage de sa législation; il n'avait quitté l'Éternel, si l'on ose ainsi parler, que pour se trouver en présence d'une idole; et en descendant du Mont Sacré, dans les transports d'une colère digne de lui, il avait brisé contre le roc les tables de la Loi, ces monumens tels que le monde n'en avait jamais vus, gages certains que la justice est la même dans le ciel que sur la terre. L'image taillée était tombée, il est vrai, devant lui; mais elle était tombée dans le sang. Israël coupable avait été puni

par Israël fidèle, et Dieu, dans son équité suprême, avait trouvé bon d'augmenter, s'il se pouvait, l'horreur du crime par l'horreur du châtiment. Dieu s'était retiré du milieu de son peuple; Dieu avait déclaré renoncer à le conduire par lui-même; la race d'Abraham cessait presque d'être la race élue. Moïse, si dévoué à ses concitoyens, si ardent pour leur prospérité et leur gloire, voyait tout leur avenir compromis, et les enfans de Dieu déshérités, pour ainsi dire, avant même d'avoir pu recueillir le divin héritage; toutes ses institutions étaient ébranlées; toutes ses espérances détruites; en vain il avait prié, en vain il avait gémi; en vain, avec la plus généreuse abnégation d'intérêt et d'orgueil, il avait refusé de voir Israël anéanti et de *devenir un grand peuple;* Moïse, par amour pour ses frères, refuse d'être un second Abraham et de laisser sa postérité prendre la place de celle des patriarches; à force de prières, il avait seulement obtenu que Dieu épargnerait son peuple et ne révoquerait pas toutes ses promesses; il n'osait plus s'éloigner et remonter sur le Sinaï; si une seconde idolâtrie l'en faisait descendre, ce serait pour assister à la destruction de tout Israël, et à quelque distance du camp, il fit élever un pavillon, où nul n'était autorisé à le suivre, où il se retirait pour consulter l'Éternel, recevoir les ordres divins, et continuer ses ferventes intercessions en faveur de ses frères. Quelque temps ainsi s'écoula. Cependant, le Seigneur s'était montré *lent à la colère* et n'abandon-

nait pas son peuple; Moïse reprenait espoir; les Hébreux paraissaient revenus de leur égarement fatal; enfin, Moïse redouble ses ardentes intercessions et obtient la grâce entière d'Israël. Dieu lui promit de conduire de nouveau la nation élue et d'être au milieu d'elle comme auparavant. Toutefois, ces événemens déplorables et ces justes jugemens, cette idole au pied du Sinaï, ce sang au pied du Sinaï, ce sacrilége national puni par une guerre civile, cette séparation de Dieu et d'Israël, toutes ces circonstances avaient laissé une profonde inquiétude, une profonde amertume dans l'âme du prophète; il sentait le besoin de se réfugier plus près de son Dieu, de se fortifier dans son amour et d'oublier un instant ses tristesses dans son sein, de retremper son énergie et de renouveler son courage; il éprouvait quelque chose de pareil aux émotions du seul homme qu'on peut lui comparer, St.-Paul, quand il désire *de partir de ce monde pour être avec Christ;* encouragé par tout ce qu'il a obtenu, sachant bien que Dieu est inépuisable en grâces, il veut obtenir encore plus; après avoir sollicité tant de faveurs pour les autres, il en demande une pour lui-même, et entraîné par cette foule d'émotions qui l'animaient dans ce moment, se sentant plus que jamais près de Dieu, il se hasarda, lui qui avait tant vu la gloire du Seigneur, il se hasarda à dire: *Je te prie, fais-moi voir ta gloire!*

Fais-moi voir ta gloire! M. F., qu'emporte cette prière, et qu'exprime ce pieux désir? Que voulait

voir Moïse en ce moment? Votre piété est trop éclairée pour croire que dans ce ravissement, où Moïse était pénétré des plus sublimes pensées et des plus saintes émotions qui pénètrent le coeur humain, il ait songé à jouir du vain spectacle de quelque phénomène de la nature, d'un météore brillant, d'un nuage lumineux, d'un jet de flamme ou d'un rayon de lumière; Moïse ne cherchait pas alors un plaisir pour les yeux. Selon le génie des langues de l'Orient et dans le style poétique de nos livres sacrés, la face de Dieu, la gloire de Dieu, son nom, son règne, son trône, la lumière où il habite, sont des expressions figurées, qui, réduites à leur sens le plus simple, désignent Dieu lui-même. Voir sa gloire, contempler sa face, entendre sa voix, ne signifie donc que le connaître, et comme Dieu est invisible aux yeux de la chair et que l'être borné ne peut jamais parfaitement connaître et comprendre l'Être infini, les auteurs sacrés ont souvent dit comme Moïse: *Nul ne peut voir la face de l'Éternel, et vivre;* comme S. Jean: *Personne ne vit jamais Dieu;* comme S. Paul: *Dieu habite une lumière inaccessible que nul homme n'a vue, ni ne peut voir.* Vous concevez donc combien ces images, où se trouve toujours l'idée de clarté, de splendeur, de lumière, sont bien choisies, puisque la connaissance de Dieu est la lumière de notre âme, et que cependant la connaissance de Dieu surpasse et confond notre raison, comme une lumière trop éclatante éblouit et fatigue notre vue.

Les images ici répondent aux pensées; elles sont dignes les unes des autres; les images sont grandes comme les pensées le sont; la poésie la plus noble sert d'interprète à la philosophie la plus élevée, à la religion la plus pure; voilà, M. F., des signes de vérité comme on n'en trouve que dans l'Écriture sainte; tout le génie du paganisme pâlit à côté de ces beautés de la révélation; le paganisme aussi a fait habiter ses dieux dans la lumière, tant cette idée est naturelle; mais ils en sortaient pour se montrer aux hommes: le Dieu d'Israël n'en sort pas.

C'est en accordant ainsi les emblèmes et les revélations, que la réponse de la voix divine donne au prophète l'idée la plus élevée des perfections du Seigneur. A cette demande: Je te prie, fais moi voir ta gloire! Moïse, soit que ces pensées, inspirées par Dieu même, eussent saisi son esprit avec une force irrésistible, soit qu'une voix mystérieuse éclatant dans les airs eût fait entendre ces paroles à son oreille; à cette demande Moïse reçut cette réponse: *Je ferai passer toute ma bonté devant ta face!* . . . M. F., quel sublime contraste avant tout se présente! il est impossible de ne pas le saisir; l'homme parle ici de gloire, Dieu ne parle que de bonté; l'homme demande à contempler la grandeur et la majesté divine, et c'est la bonté divine qui se dévoile à ses regards, tant il est vrai que ceux qui croient bien connaître le Seigneur, quand ils se le représentent seulement comme sévère, inexorable, terrible, se trompent; tant il est vrai que la

gloire du Seigneur ne consiste que dans sa bonté *Je ferai passer toute ma bonté devant ta face;* c'est-à-dire: Je vais te montrer en une fois tout le bien que je ferai à mon peuple d'Israël; je vais déployer à tes yeux les bienfaits que je lui prépare, les trésors que je lui destine, toutes les preuves d'amour que je lui réserve; je vais dérouler devant toi la longue série des grâces et des bénédictions qui sont déjà prêtes: qui viendront dans leur temps qui n'attendent que leur jour, que je tiens dans ma main pour ton peuple et pour toi-même..... Et qui peut dire aujourd'hui tout ce que Dieu a fait passer alors devant la face de Moïse; qui de nous osera prendre un moment la place du législateur et revoir ce qu'il a vu; le tabernacle et ses pompes; la terre promise et ses champs fertiles; le temple peut-être et ses siècles de durée, et la longue marche à travers les âges des sacrificateurs, des rois des prophètes, et peut-être, dans le lointain des âges, une crèche, une croix, une tombe différente de toutes les autres; une tombe ouverte..... M. F., qui nous dira où se sont arrêtées les révélations intimes de celui qui voyait toute la bonté de Dieu passer devant sa face, de celui que l'Éternel chargeait d'écrire la loi, cette préface de l'Évangile, et de fonder pour un seul peuple élu le temple, ce vestibule de l'Église qui est le temple de l'humanité!

A cette première leçon en succède une seconde, indispensable à la confirmation de la foi de Moïse, et digne de la première: Je prononcerai, est-il dit,

levant toi, le nom de l'Éternel. Ce nom de Jéhova, sous lequel les patriarches ne l'avaient point adoré, était le nom choisi par Dieu lui-même dans ses relations avec Moïse. Ce grand prophète, frappé de l'importance religieuse de sanctifier en Israël le nom populaire et national du vrai Dieu, dans un siècle où tant d'idoles étaient adorées sous des noms magnifiques, adroitement imaginés par l'imposture de leurs prêtres, avait dit au Seigneur: *Voici, quand je serai venu vers les enfans d'Israël et que je leur aurai dit: Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, alors, s'ils me disent: Quel est son nom? que leur dirai-je?* Dieu répondit à Moïse: *Je suis celui qui suis;* parole devant laquelle toute la création se prosterne; et depuis lors, Dieu avait accepté de son peuple ce nom admirable; Dieu avait sanctionné ses lois, ses menaces, ses défenses, ses promesses, par cette formule si simple et si profonde: *Je suis l'Éternel!* Ici, vous le voyez, ici Dieu accepte de nouveau et confirme de nouveau cette désignation souveraine. Quelle garantie pour le prophète, que d'entendre Dieu lui-même se nommer comme il le nommait à son peuple! Ce titre auguste, ce titre d'Éternel qui ne peut appartenir qu'à un seul être parmi tous, ce titre qui montre que l'éternité est à Dieu, et qui domine et le passé, et le présent, et tout l'avenir, ce titre fait connaître le Seigneur sous son attribut le plus saint, et sert de garantie à la religion entière; s'il est l'Éternel, sa parole doit être stable; sa grâce doit être

immuable, sa paix doit être immense, sa grandeur doit être infinie; s'il est l'Éternel, il aura l'occasion de tout accomplir, le moyen de tout bénir, le temps, dirai-je, de tout donner à ses enfans; s'ils est l'Éternel, sa bonté doit être éternelle comme lui; et que ne peut-on attendre d'une éternelle bonté! Qu'il est doux, pour une créature revêtue d'une vie si incertaine et si fugitive, pour une créature qui ne dispose jamais que du moment présent,... du moment présent qui est là devant moi, qui vient, et qui soudain, plus prompt que la pensée, passe et ne revient jamais,... pour une créature qui peut à chaque heure mourir et laisser tous ses travaux inachevés, de se reposer de l'avenir sur un être qui se nomme l'Éternel! Relisez ce psaume admirable où Moïse a si bien décrit la fragilité de la vie humaine, où il la compare à un songe que le matin dissipe, à l'herbe qu'un même jour voit fleurir et se faner; ce poème composé sous l'impression des derniers trépas du pélerinage de quarante années au désert, et vous comprendrez mieux avec quelle joie il adore sous le nom d'Éternel le Dieu qui l'envoie, et avec quelle reconnaissance il l'entend, en garantie de la perpétuité de l'alliance dont il est le prophète, y apposer, pour ainsi dire, le sceau de l'éternité.

Enfin, M. F., l'idée qui sert de comble à ces révélations, qui dut pénétrer d'une sainteté nouvelle l'âme du prophète, et lui prouver combien il est vrai qu'*il y a pardon auprès de Dieu afin qu'il*

soit craint, est exprimée en ces termes imposans: Je prononcerai devant toi ces paroles: Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion!... Après avoir accordé à Israël le pardon de la révoltante idolâtrie du veau d'or et l'entier retour de sa faveur, après avoir fait passer toute sa bonté devant la face de Moïse, il devenait essentiel de rappeler au prophète que cette bonté était libre et volontaire; que toutes ces grâces, Dieu pouvait les accorder ou les retenir; qu'aucune contrainte ne l'obligeait à être miséricordieux; aussi cette parole contient la déclaration la plus positive d'une indépendance absolue; et c'est dans ce sens que St. Paul l'a prise en l'expliquant aux Romains: Dieu fera grâce, à qui? à qui il fera grâce. Dieu aura compassion, de qui? de qui il aura compassion. C'est ainsi, M. F., que s'exprime, et que peut seul s'exprimer l'Être tout juste, tout sage, tout puissant et tout bon; *il n'a pas égard à l'apparence des personnes*, et *en toute nation ceux qui le craignent et qui suivent sa volonté lui sont agréables;* il est libre dans tous ses conseils, il est indépendant dans tous ses bienfaits; il ne nous doit jamais rien; tout ce que nous recevons de lui est en pur don, et tandis que les créatures se disent dans leur orgueil: Je ferai grâce à ceux qui le méritent, Dieu de qui nous ne méritons rien, Dieu qui ne trouve en nous que des serviteurs inutiles, Dieu qui dans toutes les vertus de l'humanité, si vous en ôtez celle du Rédempteur, ne

voit rien qui convienne à sa justice et qui réponde à sa sainteté, Dieu dit: Je ferai grâce à qui je ferai grâce; et pour dernier trait, tandis que les hommes dans leur indulgences, leurs partialités, et quelquefois leurs caprices, disent: J'aurai compassion de ceux que j'aime; Dieu qui aime tous ses enfans d'un égal amour, qui n'exclut personne de son pardon et de son salut, Dieu qui nous suit tous dans notre vie du même regard paternel et ne fait jamais tort aux uns en faisant du bien aux autres, Dieu a compassion de qui il a compassion.

Voilà, M. F., les trois pensées sublimes et profondes, dignes du grand prophète qui demandait à Dieu de voir sa gloire, dignes de Dieu même qui consentait à se manifester; la bonté de Dieu, l'éternité de Dieu, l'indépendance de Dieu, voilà les trois pensées que le Seigneur s'apprêtait à verser dans l'âme de Moïse avec plus de force, plus d'évidence, plus de sainteté que jamais. Tout le reste du récit ne contient que l'appareil de la manifestation divine, l'extérieur, pour ainsi dire, et l'accessoire de cet entretien divin, les phénomènes de la nature qui ont environné Moïse en ce moment et servi à graver ces impressions dans son coeur. Mais certes, puisqu'au fond de tout cela nous avons clairement trouvé trois pensées si grandes et si saintes, vous n'êtes plus en droit de ne voir dans la suite du tableau que de vaines pompes et d'inutiles prodiges. Aussi, c'est seulement après avoir ouvert l'esprit de son prophète, après l'avoir averti qu'il

recevrait une manifestation nouvelle de sa bonté, de son éternité et de son indépendance, que Dieu lui accorda les signes accoutumés, mais plus imposans que jamais, de sa présence au milieu d'Israël. Alors, et seulement alors, la scène magnifique commence, et toutes les circonstances annoncées, toutes les précautions prises contribuent à enflammer le coeur de Moïse, ainsi que brûlait celui des disciples d'Emmaüs, quand le Christ leur a parlé sur le chemin. D'abord, tout mouvement de curiosité impie et sacrilége est condamné d'avance, et la mort, comme pour les profanes qui regardaient dans l'arche, suivrait cette audace. *Tu ne pourras pas voir ma face,* est-il dit, *car nul homme ne peut me voir et vivre.* Dans ces mots, vous voyez réunies et la juste condamnation de toute curiosité téméraire, et la belle image d'une lumière si éclatante qu'elle tuerait quiconque essaierait de la soutenir, et la profonde idée que nul ne peut entièrement connaître et comprendre l'Être des êtres, l'Être infini. Ensuite, le lieu où se tiendra le prophète est marqué par Dieu même: *Voici,* lui est-il dit, *voici le lieu que j'ai choisi; tu te tiendras debout sur ce rocher;* une retraite lui est désignée; *tu entreras dans l'ouverture du rocher,* comme plus tard Élie sur le mont Horeb; un voile lui est promis; *je te couvrirai d'un nuage comme de ma main;* et le moment enfin, le moment est positivement fixé; le nuage se dissipera; *tu ne me verras que lorsque j'aurai passé.* Et le lendemain, sur le Sinaï, où

Moïse remonta avec les deux nouvelles tables de la loi, la scène magnifique eut lieu; selon sa promesse, le Seigneur apparut et se manifesta à Moïse, autant qu'un mortel peut supporter sa présence, autant qu'un mortel peut comprendre son infinité, et lorsque la gloire divine eut passé devant lui, lorsque le nuage s'entr'ouvrit, Moïse eut la liberté de jeter un regard sur cette splendeur qui fuyait au loin dans l'espace..... Un seul regard, mais c'était assez!... Un seul regard!... Cette pensée, M. F., peut nous servir à terminer ce discours.

Et nous aussi, nous ne pouvons voir la face de l'Éternel et vivre; et nous aussi, un nuage impénétrable cache à nos faibles yeux la gloire du Seigneur, et nous aussi, du milieu de ce monde, du sein de la poudre, sur le bord de la tombe, et nous aussi, nous ne fixons que de loin, de bien loin, un regard sur le Dieu de notre salut. Quant à son essence, l'infini le sépare de nous comme de Moïse. Quant à ses oeuvres, *où étions-nous lorsqu'il fondait la terre* et appelait les étoiles en leur rang? Quant à ses compassions, qui peut sonder ses miséricordes, et comprendre cette bonté qui a commencé quand il a commencé de créer, et qui ne finira jamais? Quant à sa sainteté, elle est telle que seul il en juge, seul il l'apprécie, et se servant de sa sainteté suprême pour mesure de ses oeuvres, l'Être des êtres se répète, d'éternité en éternité, que tout ce qu'il a fait est bon!.... M. F., quelles pensées! que

de ténèbres et que de clartés se mêlent et se confondent ici devant nous; qui peut descendre en ces Profondeurs, et qui ne frémit en s'arrêtant sur le bord de ces abîmes? Convenons-en avec une juste humilité; Moïse ne jette qu'un regard sur la gloire du Seigneur, et nous, tout ce que nous savons de Dieu comparé à ce qui nous reste à en savoir, n'est aussi qu'un regard.... Cependent, ce regard, pour nous comme pour Moïse, est assez; notre science a été mesurée sur nos besoins; nous connaissons Dieu autant qu'il nous est bon de le connaître, et ce que nous savons de lui suffit à notre vertu, à notre foi, à notre consolation; suffit à notre monde, suffit à notre vie, suffit même à notre mort, et s'il en est un seul d'entre vous qui à sa dernière heure ne dit pas: *Je sais en qui j'ai cru,* M. F., ce sera sa faute; il ne dépend que de lui de le savoir. Moïse l'a su en ses momens suprêmes, lui qui est mort en quelque sorte *dans le sein de l'Éternel,* et vous, qu'avez-vous à envier à Moïse? Toute la bonté de Dieu n'est-elle point passée devant votre face, vous que Dieu a tant aimés qu'il vous a donné son Fils, son unique, afin que vous eussiez la vie éternelle, vous qui êtes sauvés par sa pure grâce, vous à qui Jésus prépare une bien-heureuse immortalité, vous qui ne voyez jamais mourir un ami sans savoir qu'il va vous attendre, et qui ne mourrez pas sans savoir que vous attendrez ceux qui pleureront sur vos tombes?.... Et Dieu n'a-t-il pas crié devant vous son nom d'Éternel, Dieu ne vous a-t-il pas bien au-

torisés à l'invoquer sous ce nom, vous qui savez que la première promesse du salut, prononcée il y a 6,000 ans et plus, tient encore; vous qui n'avez pas vu *tomber à terre un seul mot de toutes les bonnes paroles qu'il a dites pour votre salut,* vous enfin que Dieu laisse mourir par suite de cet arrêt de justice: *Tu mourras de mort;* mais qui avez entendu cette parole de joie: *Je vis et vous vivrez!* Et ne reconnaissez-vous pas qu'il fait grâce à qui il fait grâce, vous qui savez si bien quel sang crie grâce! grâce! pour les péchés du monde, et ne reconnaissez-vous pas qu'il a compassion de qui il a compassion, vous à qui tout l'Évangile assure que *de telle compassion qu'un père est ému envers ses enfans, Dieu l'est envers ceux qui l'aiment.* O M. F.! n'envions donc rien aux anciens justes, aux anciens prophètes; ne regrettons pas ces signes visibles, ces phénomènes, ces nuages, ces splendeurs, ces flammes; nous avons des signes meilleurs, nous avons la crèche, la croix et la tombe de Jésus-Christ. Avouons que, malgré la grandeur de Dieu nous le connaissons assez pour notre sort actuel; contentons-nous de ce regard qu'il nous permet de jeter sur sa gloire, et n'aspirons pas follement à dissiper le nuage où il s'enveloppe. Souvenons-nous que connaître Dieu est toute notre religion, notre science, notre félicité; M. F., c'est aussi toute notre espérance. Un jour le nuage se dissipera pour jamais; il appartient à ce monde, et ne nous suivra pas dans les cieux; alors ce regard faible, incertain, et

sans cesse voilé, sera changé en la contemplation face à face; Dieu ôtera de dessus nos yeux sa main, au lieu de les en couvrir. et d'éternité en éternité, pénétrant de plus en plus dans la connaissance de l'Éternel,... nous te connaîtrons. Seigneur, comme tu nous connais!

ABIJA.

SERMON SUR 1 ROIS XIV. 13.

Tout Israël mènera deuil sur lui et l'ensevelira, et lui seul de la maison de Jéroboam entrera au sépulcre, parce qu'en lui seul, de toute la maison de Jéroboam, l'Éternel, le Dieu d'Israël, a trouvé quelque chose de bon.

Mes Frères,

C'est d'un jeune homme presque inconnu que je viens aujourd'hui vous entretenir; il n'a pas eu le temps de laisser une longue mémoire dans ce monde, avant d'en sortir; toute son histoire se réduit presque au peu que je viens de vous lire; il n'a pas eu de jour dans sa vie plus remarquable que le dernier, et cependant, je vous l'avoue, dans les annales de l'ancien peuple de Dieu, je ne connais pas de récit plus attendrissant, de leçon plus salutaire, d'évènement qui donne plus à réfléchir. C'est d'immortalité qu'il s'agit ici, et l'exemple de ce jeune homme est un de ceux qui l'expliquent et la garantissent le mieux.

On a beaucoup disputé, vous le savez, sur ce que l'Ancien-Testament enseigne de l'immortalité, et sur

ce point comme sur tant d'autres, on est tombé dans les extrêmes les plus contraires et les opinions les plus exagérées. Des incrédules, et, chose plus étrange! des croyans ont été j'usqu'à soutenir qu'il n'y avait aucune trace d'immortalité ni dans les doctrines des patriarches, ni dans les livres des prophètes; que cette grande vérité y est, sinon contredite, du moins omise, et que la première alliance ne promettait à ses fidèles que les biens de la terre et les prospérités de cette vie. En vain, ont dit encore les partisans de ce système, en vain cherche-t-on à prendre une foule de passages en un sens allégorique; en vain veut-on voir les béatitudes célestes dans toutes ces peintures des triomphes d'Israël et des délices de Canaan; non, une allégorie pareille ne peut avoir été continuée à travers tant de siècles par tant d'écrivains différens depuis Moïse jusqu'à Malachie, et quel rapport, au fond, entre ces champs découlans de lait et de miel, ces fruits de la terre, cette abondance et cette fertilité, dont les descriptions remplissent l'Ancien-Testament, et les saintétés, les joies, les émotions de l'immortalité, qui ne peut ressembler à cette vie? Dans ces dernières remarques, sans nul doute, il y a beaucoup de vérité, et l'un des plus dangereux écueils de l'interprétation de l'Écriture est de n'y voir à chaque page que des allégories et des emblêmes. Mais sans tomber dans cette erreur, il est impossible de ne pas reconnaître l'immortalité parmi les doctrines de l'Ancien-Testament et les

opinions de l'ancien Israël. Elle y est plutôt supposée et admise, que laborieusement prouvée; elle est plutôt dans les faits que dans les enseignemens, et pourquoi? M. F.; parce qu'elle était présente à tous les esprits, parce que personne ne songeait à la révoquer en doute. L'immortalité de l'âme a été l'opinion courante de tous les peuples, et plus on remonte haut dans l'antiquité, plus on l'y trouve. On ne l'a contestée que plus tard, lorsque à force de réfléchir l'esprit humain s'est perdu dans ses propres réflexions; lorsque l'homme, tout adonné aux délices de cette vie, n'en a pas voulu d'autres. Mais avant l'époque de ces excès, l'espoir d'une autre vie a sans nul doute été général, et ce serait donc le seul peuple de Dieu qui aurait fait exception; ce serait la nation élue par celui qui se nommait l'Éternel, qui, seule, aurait oublié l'éternité! Et la race dépositaire des deux grandes vérités de l'unité de Dieu et de la venue d'un Sauveur aurait été laissée dans l'ignorance sur la vérité non moins importante de l'immortalité de l'âme! Non, M. F., ni sous la promesse, ni sous la loi, l'ancienne alliance n'a été si incomplète. Le nom seul de ces grands hommes me paraît assez l'attester; vous est-il possible de vous représenter un Abraham, un Moïse, un David, un Ésaie et tant d'autres, ne sachant rien de l'immortalité, et ne s'attendant à rien après la vie? Pensez-vous qu'on n'ait su tirer en Israël aucune conséquence de deux évènemens aussi extraordinaires que le transport d'Hénoch et d'Élie?

La leçon à puiser dans ces éclatans prodiges était d'autant plus facile que, selon la philosophie d'Israël, dont la Bible offre partout la trace, il existait pour les morts un asile *sans discours*, *sans occupation*, *sans sagesse*, où ils attendaient leur réveil. Aussi, St. Paul déclare que les Patriarches pensaient n'être qu'*étrangers et voyageurs* dans ce monde, qu'ils cherchaient *un pays meilleur*, savoir *le céleste;* et s'il faut à ces sublimes et nobles images, dont la foi en tout temps colore ses espérances, s'il faut joindre des paroles empreintes de plus de réflexion, le premier écrivain d'Israël qui a composé des traités plutôt que des récits ou des hymnes, le premier philosophe et le premier moraliste d'Israël, n'a-t-il pas bien marqué d'un seul mot toute la différence de la mort et de l'immortalité, et bien exprimé toute l'opinion de son temps, quand il a dit: *La poudre retourne à la poudre, et l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné?* Si les prospérités terrestres occupent dans l'Ancien-Testament plus de place que les espérances immortelles, c'est que la théocratie ne pouvait avoir d'autre base; c'eût été ne faire aucune exception en faveur d'Israël que de lui promettre seulement l'immortalité, que tous les peuples attendaient.

Voilà, M. F., d'incontestables preuves. Il m'en reste une à vous donner qui les confirme toutes, et dont l'application est générale. Voulez-vous savoir ce qu'un peuple pense de l'immortalité? demandez-lui ce qu'il pense de la mort. Vous ne

vous y tromperez point; car, par une liaison naturelle, l'idée qu'on se fait du trépas et du sépulcre, dépend de l'idée qu'on se fait de ce qui doit suivre. Cette règle est infaillible pour les nations les plus grossières comme pour les plus civilisées. Les pauvres sauvages, qui, au lieu d'hériter avidement des humbles richesses d'un de leurs proches, jettent dans sa tombe les objets qu'il aimait les plus pendant sa vie, que font-ils? ils donnent la preuve de leur croyance en une immortalité; car l'idée ne leur serait jamais venue d'ensevelir avec un mort ses ornemens et ses armes, s'ils croyaient perdue à jamais la joie de s'en servir. Convenez-en donc: voulez-vous savoir ce qu'un peuple pense de l'immortalité, demandez-lui ce qu'il pense de la mort? Eh bien! M. F., voici ce que pensait de la mort l'ancien Israël; voici ce qu'il en apprenait de ses prophètes: au milieu d'une famille impie et d'une cour idolâtre, un jeune homme seul, Abija, le fils aîné de Jéroboam, en dépit de toutes les séductions du rang de prince, en dépit de tant de mauvais exemples qu'il voit de si près, un jeune homme seul reste pur, et sauve sa vertu et sa foi; seul de sa maison il est agréable à Dieu; et savez-vous quelle première récompense Dieu lui accorde, et annonce à sa mère par la voix d'un prophète? La mort, et une sépulture honorable; la mort à la fleur de l'âge, et au milieu de toutes les espérances de la jeunesse: *Le jeune homme mourra*, dit un prophète à sa mère, *et tout Israël mènera deuil sur*

lui, et l'ensevelira, et lui seul entrera au sépulcre, parce qu'en lui seul de toute la maison de Jéroboam, l'Éternel, le Dieu d'Israël, a trouvé quelque chose de bon.

Une mort prématurée, présentée comme une grande récompense, voilà, M. F., de ces choses qu'on ne trouve que dans l'Écriture. Étudions avec joie un si frappant exemple des miséricordes de celui qui tient entre ses mains notre vie et notre immortalité.

Les faits que le texte rappelle et les termes du récit n'ont aucune obscurité; je ne sais même s'il est utile de s'arrêter à réfuter l'opinion sans fondement, que la récompense du jeune Abija consiste dans sa sépulture et non dans sa mort. On a prétendu que le prophète menace ici la famille de Jéroboam et de périr de mort violente et d'être privée de sépulture, et que seul ce jeune homme serait sauvé de ces désastres et de ces ignominies. M. F., je crois au contraire qu'il ne faut voir dans ces expressions du prophète que de vives images par lesquelles il représente les calamités qui devaient marquer la fin du règne de Jéroboam et l'extermination de sa race. En effet, on ne lit nulle part que ce prince ait péri par le glaive, et que son corps n'ait point reçu d'honneurs funèbres. Au contraire, l'auteur des Chroniques rapporte que *l'Éternel le frappa e qu'il mourut,* expression qui désigne une maladie douloureuse, une longue

agonie, et l'auteur des Rois dit *qu'il s'endormit avec ses pères*, expression qui n'est employée le plus souvent qu'après un ensevelissement honorable dans les sépulcres paternels. Il faut donc en revenir au sens qui se présente le premier et que l'étude des évènemens de l'époque appuie. Il était entré dans les mystérieux desseins du Seigneur de permettre que le royaume de David fût divisé en deux États. Cette révolution qui comme tout autre grande commotion populaire, était préparée de loin, et dont on peut suivre la trace depuis la sortie d'Égypte, cette révolution comme tout autre avait besoin d'un homme; Jéroboam parut sur la scène d'Israël et fut le premier roi des dix tribus. Ce prince eut le malheur, car ce fut pour lui un malheur, d'être un grand génie politique. Plein de confiance en lui-même, il cessa de se confier en Dieu; il crut pouvoir se passer sur son trône d'un jour du secours de l'Éternel, et dès-lors tout fut perdu; entré dans cette fausse voie, il n'en sortit plus, oublia que son peuple était israélite, inventa un nouveau culte pour servir d'appui à son nouveau gouvernement, et renouvela en Israël les veaux d'or du désert de Sinaï; fatale institution! la première des idolâtries nationales des Hébreux, qui dura autant que ce royaume, et ne fut entièrement détruite qu'après que le royaume même eut été détruit. Dès-lors le règne de Jéroboam n'offrit plus que faute sur faute, impiété sur impiété; mais Dieu le jugeait, Dieu intervint, et ses excès amenèrent malheur sur

malheur. Le plus cruel, celui qui paraît l'avoir le plus confondu, fut la maladie dangereuse du jeune Abija, son fils aîné, l'héritier de ce trône qu'il payait si cher, l'objet de toutes ses espérances..... M. F., les afflictions les plus terribles pour les princes sont leurs afflictions de famille, parce qu'ils se sentent alors faibles comme nous au milieu de leurs grandeurs; parce qu'ils ne trouvent moyen dans leur gloire ni de s'en dédommager, ni de s'en distraire; parce que la pompe qui les environne les gêne dans leurs larmes; ce n'est pas sur un trône que l'on pleure à son aise, et un malheur domestique y frappe d'autant plus fortement, que l'on est puissant contre tout, excepté contre ces douleurs. Aussi Jéroboam, qui avait résisté à tant d'avertissemens du Ciel, ne tint pas contre celui-ci. Depuis long-temps il avait rompu tout commerce avec le vieux prophète qui était venu de la part de Dieu, au commencement de son règne, lui annoncer ses grandes destinées et lui prescrire ses grands devoirs. Jéroboam l'avait oublié. Il s'en souvient quand il ne sait plus qui consulter sur le sort d'un fils chéri, malade et mourant, sans espoir sous ses yeux, et il envoie son épouse l'interroger. C'était, vous le voyez, donner un démenti au culte des veaux d'or qu'il avait fondé, que de recourir à un prophète de l'Éternel; c'était renverser d'une main les idoles qu'il élevait de lautre; c'était dire à ses sujets: Ces dieux-là et ces prêtres-là sont assez bons pour vous; mais pour

moi et les miens il en est d'autres! Que faire pour sauver ces déshonnorantes et dangereuses contradictions? Jéroboam fait déguiser son épouse. La reine d'Israël se couvre d'humbles vêtemens. Une mère se cache pour aller demander la santé de son enfant, et a honte de ce qu'elle fait. Voilà bien, M. F., comment les méchans s'embarrassent dans leurs propres oeuvres et font une bonne action en secret, parce que ce jour seul de leur vie en condamnerait tous les autres! Mais le prophète avait été divinement averti, et dès qu'il entendit approcher la reine d'Israël, qui arrivait avec confiance, se croyant loin d'être reconnue, il lui dit: *Entre, femme de Jéroboam; pourquoi fais-tu semblant d'être quelque autre?* Elle se présente interdite et confondue, et alors le prophète lui trace le tableau déchirant de la ruine de sa maison et de la chute de sa dynastie; mais de cette condamnation générale, un seul de sa race est excepté; un seul, ce fils de Jéroboam, ce jeune Abija entrera honorablement et paisiblement au sépulcre, parce que Dieu en lui seul, de toute la maison de son père, a trouvé quelque chose de bon; et l'infortunée et coupable mère repartit, sûre, selon la parole du prophète, de revenir à temps pour voir expirer son fils.

Quelle scène étonnante, M. F.! N'est-ce pas ici un de ces tableaux où Dieu dévoile sa providence à nos yeux, et nous permet d'approcher *des bords de ses voies?* Où avez-vous vu la gloire de la vertu

et la confusion de l'iniquité se toucher de plus près? Vous aimeriez à rechercher, avant d'aller plus loin, en quoi a consisté cette vertu du jeune Abija, que Dieu récompense d'une façon si éclatante? M. F., elle ne reçoit qu'un seul éloge, un seul témoignage, et tout ce que nous en savons est ce que le prophète en a dit; mais cet éloge, ce témoignage est assez et suffit pour en juger. C'est une approbation de Dieu même, le souverain juge de toute vertu; c'est une approbation transmise par la voix d'un prophète. Que désirer de plus, et quand aucune circonstance accessoire ne nous permettrait d'ajouter une seule idée à ce favorable jugement, que manquerait-il à la gloire d'Abija, lorsque Dieu même prend sa défense et déclare son intégrité? Comptez cependant les traits qui rehaussent sa vertu et le rendent digne de plus d'admiration. Il était jeune!...., M. F., à Dieu ne plaise que je vienne vous peindre sous de trop vives couleurs les séductions qui nous assaillent dans l'âge des passions, et courir le risque de vous faire croire qu'à cette époque de la vie les devoirs sont trop difficiles! Ce serait là une dangereuse erreur: chaque âge a ses périls; il y a des écueils dispersés sur tout le chemin de nos pélerinages. Toutefois, sans tomber en de vaines exagérations, il faut reconnaitre qu'au milieu des ardeurs de la jeunesse, les passions ont plus d'empire, les délices du mondë plus d'attrait, les occasions du mal plus de retours; des scandales répugnent à la maturité de l'âge, et des péchés

couronnent si tristement des cheveux blancs, qu'on est toujours tenté de croire qu'une grande vieillesse est accompagnée d'une grande vertu.... La pureté, la foi, la piété, au milieu de l'effervescence et de la gaîté de l'adolescence, sont les meilleurs auspices pour prendre rang parmi ses concitoyens, et un jeune homme, véritablement vertueux, qui vit comme Jonathan ou qui meurt comme Étienne, est l'un des plus beaux spectacles que ce monde puisse offrir aux célestes intelligences qui le regardent..... M. F., Abija était jeune. C'est peu toutefois, et vous me reprocheriez d'oublier un des traits de sa gloire; il était prince, et les séductions du rang suprême se joignaient pour lui à celles de son âge. C'est un sujet usé, que le danger des grandeurs, et je ne saisirai point ce prétexte de le traiter. Que nous importe d'ailleurs, à nous que Dieu a cachés dans l'heureuse médiocrité, des périls que nous ne connaîtrons jamais, et si ce n'est pour bénir Dieu plus ardemment d'être ce que nous sommes, qu'avons-nous besoin de les étudier? Je ne vous suggérerai qu'une idée, qui n'est pas sans importance. Il s'agit ici des climats et des gouvernemens de l'Asie; il s'agit ici, non de notre état de société moderne, où le prince lui-même est soumis et à la loi et à l'opinion, souvent plus forte qu'elle; il s'agit de ces trônes de l'Orient où ne s'est jamais assis que le despotisme, de ces états où tout était despotique, même les vices, même les impiétés, et où si souvent l'iniquité à été effrontée, parce qu'elle était toute-puis-

sante. Les exemples de tant de rois d'Israël, les exemples et des fils d'Héli et des fils de Samuel sont là pour montrer jusqu'où l'on peut descendre dans la fange de l'impureté, quand on y tombe pour ainsi dire du haut d'un trône..... Et pourtant le comble de la gloire d'Abija n'est ni dans son âge ni dans son rang; le comble de sa gloire est dans les mauvais exemples dont il a été sans cesse entouré; non-seulement il était jeune, il était prince; mais il était le seul de sa race, le seul de sa famille qui eût persévéré dans le bien, le seul qui fût resté pur et saint, le seul qui n'eût point fléchi le genou devant les infâmes veaux d'or, placés par Jéroboam aux deux extrémités du royaume, à Dan et à Bethel, pour attirer et les tribus du nord et celles du midi; le seul qui fût resté fidèle au culte pur et au vrai Dieu, le seul qui se fût souvenu du commandement de la loi: *Tu ne te feras pas d'images taillée et ne te prosterneras point devant elles; tu adoreras l'Éternel ton Dieu et le serviras lui seul.* En vain il semble que cette idolâtrie soit utile à ce nouveau trône dont il doit hériter, et puisse devenir un des appuis de sa future grandeur. Ce qui est plus important que de régner, c'est de servir Dieu comme il veut être servi; et surtout remarquez que ce ne sont pas des exemples étrangers qu'il rejette, ce ne sont pas des scandales étrangers qu'il fuit; non; chose affreuse à dire! ce sont les voies que suivent ses proches, ses parens, ses frères et son père et sa mère; il reste pur au milieu d'une impureté domes-

tique, il voit tout les siens se détourner vers le mal, et il ne poursuit que le bien; il voit tous ceux qu'il aime, et qu'il voudrait respecter, prendre la mauvaise part et quitter *la seule chose nécessaire*, et il choisit *la bonne part*... M. F. elle ne lui a point été ôtée! Quel exemple que, même au milieu des méchans, on peut être bon! Quelle preuve que les mauvais conseils sont toujours ensuite une mauvaise excuse; qu'on peut fuir la corruption, de quelque près qu'elle nous touche; éviter le péché, même s'il nous attend à la porte; et quelle preuve enfin que quiconque c'est corrompu pouvait ne pas se laisser corrompre!

Il le sait, ce Dieu qui juge de la fidélité en est aussi le rémunérateur. Ses voies quand il bénit sont souvent aussi profondes que quand il afflige, et pour récompense de cet Abija seul approuvé de toute sa race, Dieu déclare que sa maladie est mortelle et qu'il mourra. O M. F.! c'est que Dieu conforme ses récompenses autant que ses jugemens aux circonstances où nous nous trouvons. J'ai cru qu'il était indispensable de commencer par vous montrer combien la vertu de ce jeune homme est brillante et pure, pour relever d'autant le prix qu'elle a reçu, et maintenant je dédaigne, je vous l'avoue, de répondre à cette servile crainte de la mort et à cet amour déraisonnable de la vie, pour qui mourir, comment que ce soit, est le pire des maux, et vivre, comment que ce soit, le meilleur des biens. Nous chrétiens, nous disciples de l'Évangile, nous n'en sommes plus là. Voyons, sans nous

arrêter à ces vaines pensées, voyons comment cette mort était pour Abija une récompense. Au premier aspect, mourir, mourir sur un lit de maladie, mourir à la fleur de l'âge, au milieu de toutes les espérances de la jeunesse, et au pied d'un trône où l'on croyait monter, semble, à en juger sans réflexion, un malheur de plus, et non le prix d'une intégrité éclatante. Il n'en est pas ainsi, et d'abord convenez que Dieu, en retirant à lui son jeune serviteur, le garantissait de tout mal; aucune affliction ne nous suit et ne nous menace dans le tombeau; toutes les épreuves y finissent, toutes les larmes s'y arrêtent. toutes les anxiétés y sont à leur terme, et de là vient que vous trouvez profondément empreint dans l'esprit de tous les peuples que la mort est un repos; un repos! c'est-à-dire ce que nous pouvons nous imaginer de plus doux; un repos! et il y a tant de paix, tant de bonheur, et une joie si sûre et si calme, dans cette idée! Le plaisir est une fatigue d'ordinaire, mais le repos emporte l'idée d'un plaisir sans fatigue, sans peine, sans effort, et tout cela est si vrai que la religion même s'est emparée de ces pensées et de ces termes, et que nous disons d'un frère qui n'est plus: Dieu l'a retiré dans son repos. Ce n'est pas seulement loin des malheurs que Dieu appelait ainsi Abija; c'est loin des transgressions et des impiétés; il le mettait à l'abri de tout péché et hors de la vue de toute idole; il lui faisait terminer son bon combat au milieu de la victoire; il lui accordait de mourir,

sans avoir de poignans remords à éprouver, de mourir pur encore, et avec toute sa vertu. O M. F.! c'est là un bienfait auquel nous ne pensons pas assez, quand l'occasion en vient. Les péchés, comme les malheurs, finissent à la tombe; ce repos, comme il est sans douleur, est aussi sans iniquité, et le sépulcre est le seul lieu de ce monde où le péché ne pénètre pas. Enfin, pensez que Dieu retirait Abija loin des malheurs, des opprobres, des châtimens de sa famille; il ne verrait pas sa maison détruite et exterminée, ce trône nouveau teint du sang de ses fondateurs, cet empire qui date d'hier déjà ébranlé, une immense armée de son père détruite en une fois, sa puissance abaissée; il ne verrait pas le lit de mort où son père, accablé de tous ces chagrins qu'il s'était faits, a traîné une longue agonie; il ne verrait pas le cruel Bahasa conspirer contre sa famille, la massacrer tout entière, et au milieu de ses flots de sang ramasser le sceptre d'Israël tombé de leurs mains. Oh! quelle pitié, quelle bonté que de le transporter loin d'un tel avenir dans un paisible tombeau! Et j'en appelle à votre propre expérience: combien de morts dont nous sommes témoins sont, pour qui sait y réfléchir, des délivrances de tous malheur, de tout péché, et surtout des calamités qu'ont à subir ceux qui survivent. Ce sont là des pensées tristes et qui peut-être vous affligent; mais ce sont des pensées graves et salutaires. Combien peut-être de ceux qui nous ont précédés dans la tombe sont morts à la veille

de quelque grande séduction qu'ils auraient mal repoussée, à l'approche de quelque grand péché qu'ils n'auraient pas évité, au moment de quelque changement de fortune en mal ou en bien, qui aurait été au-dessus des forces ou de leur humilité, ou de leur résignation? Mais quoi! me crierez-vous, nous n'avons pas le droit de faire ces tristes snppositions. Il est vrai, nous n'avons pas le droit de nous livrer à ces conjectures, si rien ne les amène, si ce ne sont que les chimères d'une imagination exaltée, mais si l'expérience les suscite, comme le lendemain de la mort d'Abija; si notre propre vie a été ainsi agitée ou malheureuse depuis la perte de nos proches, notre vie qu'ils auraient partagée; si ces tentations, ces épreuves, ces changemens de fortune qui leur ont été épargnés sont là; si nous avons combattu ces séductions qu'ils auraient eu a combattre, subi ces epreuves qu'ils auraient subies à nos côtés, et passé par ces vicissitudes où ils seraient passés avec nous, oh! alors, sont-ce là de vaines conjectures, et la mort n'a-t-elle pas été une véritable délivrance pour ceux que nous regrettons, puisque Dieu par ce moyen leur a épargné et ces occasions de péché et ces occasions de pleurs? Croyez-moi, le nombre est immense des exemples qui confirment ces réflexions, et vous ne pouvez regarder autour de vous sans voir çà et là des familles qui en sont la preuve; des familles frappées d'un deuil cruel, et l'on a beaucoup pleuré, et l'on ne comprenait pas cette dis-

pensation de la Providence, et bientôt des malheurs inattendus sont arrivés; et au milieu de ces souffrances nouvelles, on s'est dit avec une sorte de joie: Quel bonheur que celui qui n'est plus n'ait pas eu à souffrir ce que nous souffrons! Parlez, vous qui dans vos souvenirs, ou dans l'expérience de vos amis, pourriez citer de tels exemples, parlez et dites-nous si alors, comme pour le jeune Abija, la mort n'a pas été une véritable délivrance, un bienfait du Seigneur et le juste prix d'une vie passée dans sa crainte? M. F., il est hors de doute que ces choses arrivent bien plus souvent qu'on ne pense, bien plus souvent qu'on ne sait. Dieu ne nous dit pas tout le bien qu'il nous fait, et Dieu sait quand il nous est bon de mourir. Parmi les vieillards de notre génération il est beaucoup de Siméon, qui meurent parce que Dieu leur a fait voir son salut et qu'ils n'ont plus rien à voir ici-bas; et parmi les jeunes gens de notre peuple que Dieu retire à lui, il en est beaucoup à qui le Seigneur redemande leur âme, parce qu'il a trouvé en elle quelque chose de bon. *Le juste*, dit le Prophète, *a été retiré de devant le mal.*

Mais la mort, me direz-vous, est toujours la mort. Oui, M. F.; il faut bien cependant qu'elle ne soit pas si terrible et si lugubre qu'elle le semble de loin, qu'elle le semble aux yeux de la chair, puisque Dieu l'accorde en récompense. Ici sans doute les apparences nous trompent. Le temps qu'on met si souvent et la difficulté qu'on trouve

à mourir; tous les détails ordinaires qui remplissent les derniers jours et embarrassent un lit de mort; et quand le fatal instant vient, ce dernier regard, et l'oeil ne voit plus; ce dernier mot, et la bouche est fermée; ce dernier souffle, qu'on voudrait et qu'on ne peut saisir au passage, et alors tout est fini; et ensuite ce froid qui devient plus froid de minute en minute, ce silence, cette raideur, cette immobilité, cette insensibilité, qui ne ressemblent pas, quoi qu'on en dise, au sommeil de la vie, et un peu plus tard, le linceul et ses plis, le sépulcre et ses profondeurs, le bruit de cette terre qui tombe et comble le vide, et enfin, le sol qui redevient ce qu'il était, comme s'il n'y avait rien au dessous.... qui de nous l'ignore? toutes ces apparences que nous ne comprenons pas, nous inquiètent, nous troublent, nous effraient, nous font frissonner; et qui n'a pas frémi par moment à l'idée: Un jour je serai couché là! Mais sans doute toutes ces apparences nous trompent; et au fond, pensez-y bien, ce n'est pas là la mort, ce n'en est que l'appareil et l'extérieur, les signes et les suites; mais mourir dans la vérité et la simplicité du mot, mourir, ce doit être tout autre chose, tout autre chose pour le mourant lui-même, que pour les vivans qui regardent mourir; pour le mourant, ce doit être un simple et tranquille changement d'existence, une séparation de ce qui doit se séparer, la chute lourde et triste de la poudre vers la poudre, l'essor rapide et délicieux de l'esprit vers celui qui l'a donné, et

le dernier instant de cette vie touche au premier de la vie immortelle. Est-ce donc le lendemain ou le jour même que le malfaiteur pénitent est en Paradis avec le Seigneur? Aussi, qui n'a vu, un moment avant le dernier soupir, l'âme reprendre son énergie, éclairer les traits et animer le regard d'une flamme encore, et faire ainsi ses adieux à la vie? c'est au même instant le corps qui meurt, et l'âme qui revit. D'accord avec ces témoignages de la nature, voici dans l'Écriture-Sainte une preuve de fait; voici la mort dispensée, non comme une épreuve, mais comme une récompense: si elle avait toutes les horreurs que notre imagination lui prête, si elle était aussi à craindre que nous la craignons, si elle ne nous cachait pas des secrets de force et de consolation que nous ne pouvons maintenant entrevoir, jamais elle ne serait présentée comme une récompense divine, et cette récompense serait montrée à nos yeux plus loin dans l'avenir.

L'avenir! O M. F.! je ne sais si dans ces dernières réflexions je vous aurai tous convaincus, parce que chacun juge la mort par l'expérience de ce qu'il en a vu, et qu'ainsi chacun s'est fait des idées qu'il est difficile ou de contredire ou de changer. Mais je suis sûr de vous convaincre pour ce qui me reste à vous dire. Oui, la mort du jeune Abija a été une récompense, sous un rapport que vous connaîtrez tous: une fin telle que la sienne est une fin bienheureuse, et conduit là où l'immortalité dédommage de tout. Dans la tombe, il n'y a plus ni ten-

tations, ni combats, ni péchés; mais aussi dans la tombe, il n'y a point de sainteté, point de triomphe, point de gloire; dans l'immortalité, il y a les saintetés des élus, les triomphes des justes, la gloire de ces couronnes que le Seigneur pose de sa main sur le front de ses serviteurs fidèles. Et la mort sans doute est un repos, où il n'y a rien à souffrir, rien à redouter, et si vous voulez garder l'image d'un sommeil, c'est un sommeil sans rêve, sans émotion, sans lumière; et qui voudrait de ce sommeil pour l'éternité? Mais dans le ciel qui s'ouvre après que le tombeau s'est ouvert, il y a des joies dont nos joies terrestres ne donnent aucune idée; il y a des affections, dont nos affections charnelles ne sont qu'une faible image; il y a des torrens de délices, dont nos coupes les plus délicieuses contiennent à peine une seule goutte. Et ces félicités ne sont pas pour un jour, elles sont éternelles; et ces félicités ne sont pas pour quelques-uns, comme les avantages de ce monde, elles sont pour tous, et il y en a assez pour tous; et ce que l'un obtient n'enlève rien à ce qu'un autre a obtenu, car là le Seigneur est tout en tous. Voilà, Chrétiens, voilà l'asile où il reçoit ceux qu'il retire à lui; la mort, qui conduit à cette éternité, n'est-elle pas, quelque sort qu'on laisse ici bas, et quelque amertume qui l'accompagne, n'est-elle pas une récompense? Oui, faire son salut est le travail de la vie, et ce travail est terminé, et ce salut est obtenu, quand le Seigneur a trouvé assez de bon en notre âme pour nous la redemander.

Ce discours facile et ce touchant exemple ne gagnera rien, M. F., en consolation et en utilité, si je vous arrête à en écouter une longue et laborieuse application. Nous sommes tous mortels, nous savons tous combien une telle leçon nous intéresse et nous regarde; c'est assez d'émotions peut-être, et je ne veux plus vous adresser que quelques paroles simples et tranquilles.

Au milieu de toutes ces iniquités auxquelles il refuse de prendre part, quel est l'appui du jeune Abija? Son histoire, quelque courte qu'elle soit, le montre assez; sa force était en Dieu. Dieu *connaît ceux qui sont siens.* Voici toute une nation, une cour, une famille idolatre et perverse, et à l'ombre de ce trône impie s'élève un seul jeune homme qui garde son coeur de tout piége; ce peu de vertu sera-t-il oublié parmi tant d'iniquités? cette seule pureté sera-t-elle perdue de vue et laissée sans honneur au milieu de tous ces déréglemens? Non, M. F., Dieu sait qu'en Abija il y a quelque chose de bon. A nos regards, les justes sont souvent confondus avec les méchans; leur vertu perce à peine ces ténèbres tristes et profondes; mais quand nous ne les voyons pas, Dieu les voit toujours; Dieu distingue toujours ses serviteurs fidèles, et nul ne peut se croire oublié par le Seigneur. Il est toujours ce Dieu, qui, au sein d'un peuple corrompu et idolâtre, prosterné devant des dieux qui n'en sont pas, sait que *sept mille hommes de reste*

n'ont pas fléchi le genou devant Baal; il est toujours ce Dieu, qui entre deux rois distingue un Josaphat d'un Achab, et même entre deux frères un Abel d'un Caïn; il est toujours ce Dieu, qui, parmi toute une communauté naissante donnant en abondance de ses biens aux pauvres, met à part dans leur mensonge les Ananias et les Saphira. Cette voix, qui a parlé aux sept églises de l'Asie; et leur a dit: *Je connais vos oeuvres!* cette voix parle à toutes les églises de la terre, et au sein de toutes nos familles: Dieu sait où *il y a quelque chose de bon.*

Voilà l'appui de la vertu; en voici l'écueil. Ce n'est pas Dieu seul qui nous juge en cette vie; nous nous jugeons nous-mêmes, nous portons en nous deux arbitres à qui nous soumettons sans cesse notre conduite, l'amour-propre et la conscience: l'amour-propre, si ingénieux dans ses prétextes et si indulgent dans ses excuses; la conscience, si sévère dans ses avertissemens et si juste dans ses reproches; l'amour-propre, qui ment et nous flatte; la conscience, qui dit vrai et nous accuse; l'amour-propre, qui murmure doucement à notre oreille, Tu as en toi assez de bon, et tu peux mourir sans peur; la conscience, qui nous crie, Auras-tu assez de bon en toi à l'heure de la mort? M. F., quand ces deux voix nous parlent, il faut croire l'une ou l'autre, et voici trop souvent ce qui règle le choix; nous le faisons trop dépendre de l'époque où nous en sommes de nos jours. Avant les tentations et les combats, les grands devoirs et les grands sacrifices, dans la jeu-

nesse, quand il reste beaucoup de vie au-devant de nous, l'amour-propre en est bientôt cru, quand il nous fait espérer qu'il y aura en nous assez de bon. Mais tout court risque de bien changer d'aspect, quand on regarde en arrière et non plus en avant, quand on compare ce qu'on a fait à ce qu'on aurait dû faire, quand on considère l'issue de ses voies; et surtout à l'approche du dernier jour, quand on sent, malgré les voeux flatteurs de l'amitié, que la vieillesse est venue, quand enfin on se soulève sur sa dernière couche, comme pour contempler de cette hauteur tout le cours de sa vie, alors c'est la conscience qui parle le plus haut, et nous avons peine à être sûrs qu'il y a eu dans nos coeurs assez de bon. M. F., le jugement que Dieu portera de nous, sera-t-il d'accord avec les suggestions de l'amour-propre ou les avertissemens de la conscience?... Oh! Dieu ne se trompera pas en nous jugeant; prenez donc garde de vous tromper vous-mêmes; prenez garde d'en croire cet amour-propre que Dieu n'en croira pas. Vivez comme s'il fallait chaque jour faire ce dernier examen de nos voies, qui est toujours sincère. Toutes les morts, hélas! ne sont pas, comme celle d'Abija, des récompenses; mais il dépend de vous que la vôtre en soit une, et pour vous y encourager, songez à la paix profonde et à l'espérance magnifique de celui qui jeune ou vieux, étendu sur le lit de douleur dont il ne croit jamais se relever, peut se rendre le témoignage que Dieu

trouve en lui *quelque chose de bon...* Quelque chose! me direz-vous, ce mot plein d'indulgence est ce qui nous encourage le plus. Le Seigneur, qui sait notre faiblesse, n'exige donc pas davantage, et qui de nous ne peut se rendre sûr d'avoir en son âme quelque chose de bon... Oui, Dieu sait toute notre faiblesse, mais *il sera demandé à chacun selon qu'il lui a été donné;* le jugement du jeune Abija a été ce qu'il devait être pour lui; êtes-vous sûrs que ce qui était pour lui assez de vertus en soit assez pour vous? Chrétiens, il vous sera demandé assez de vertus chrétiennes. Travaillez à en acquérir, tandis qu'il en est temps. *Voici, la nuit vient, dans laquelle personne ne travaillera plus;* quand cette nuit sera commencée pour vous, quand vos amis, vos proches et vos enfans n'auront plus rien de vous que vos souvenirs, vos adieux et vos exemples, et qu'on leur demandera ce que vous avez fait sur la terre, qu'ils puissent avec joie déclarer devant Dieu que vous y avez fait quelque chose de bon, et que, selon leur ferme espérance, vous vous reposez de vos travaux, là où nos oeuvres nous suivent près de Christ pour l'éternité!

L'INSUFFISANCE

DU

MONDE ACTUEL.

SERMON SUR HÉBREUX XI. 13.

Les patriarches ont fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre.

Mes Frères,

C'est une étrange pensée que St. Paul, dans ce passage, prête aux anciens patriarches d'Israël. On est tenté au premier aspect d'en contester la justesse, et quand on remonte aux époques et aux doctrines de la première alliance, quand on cherche ce souvenir dans les discours d'Abraham et de Jacob, dans les prières et les poésies de David, il semble que l'apôtre ait pris dans un sens céleste ce qu'ils ont dit dans un sens mondain; il semble juste de voir ici plutôt une allusion ingénieuse qu'une citation exacte, et d'admettre que dans ces éloges de la foi des ancêtres d'Israël, St. Paul parle plus avec la liberté d'un panégyriste qu'avec la précision

d'un historien. N'entrons point dans cette discussion aride, et laissons aux patriarches toute leur gloire; certes, St. Paul les connaissait mieux que nous, et il serait facile de prouver, sinon par des traductions littérales, du moins par des analogies victorieuses, que des pensées de ce genre ont dû s'élever dans l'âme des patriarches, et ces doctrines rester présentes à leur esprit; sans quoi leur tâche dans les conseils divins qui préparaient de si loin la rédemption, devient insignifiante; la suite des révélations est interrompue, il n'y a plus assez d'immortalité dans la Bible, et le premier tombeau qu'Adam a creusé et qui est fermé encore, n'est plus assez lié à ce tombeau du Christ, le seul ouvert à jamais.

Ces réflexions cependant n'enlèvent à cette pensée rien de ce qu'elle a d'extraordinaire et d'étrange, et dans le fond, la considérer comme une simple rapprochement n'est que la moindre des difficultés qu'elle présente. *Ils ont fait profession*, dit l'apôtre, *d'être étrangers et voyageurs sur la terre.* Et de quel droit? Ce monde n'est-il donc pas notre monde? Se déclarer étranger et voyageur aux lieux où l'on se trouve, c'est dire avec une entière franchise: Je ne suis pas ici dans ma résidence, ma demeure, ma patrie; je ne suis pas ici où je dois être, où je dois rester; je suis hors du domicile qui m'est destiné, de l'habitation qui m'est convenable,.... et si j'ose me servir d'un terme familier que nous comprenons, que nous aimons tous et qui

rend bien cette pensée... je ne suis pas ici chez moi; je suis comme le cèdre du Liban transplanté dans la plaine, ou comme l'épine de la vallée forcée de croître au sommet des monts; je suis étranger et voyageur! Vous voyez par ces traits empruntés aux épanchemens de nos conversations familières et aux images des poésies de l'Écriture, que je n'affaiblis point la pensée pour atténuer les difficultés qu'elle soulève; et encore une fois, de quel droit les patriarches ont-ils fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre? Ce monde n'est-il pas notre monde? Le Créateur l'a fait pour notre usage; il convient à notre nature et satisfait à tous nos besoins; il nous offre un temps pour toute chose, un temps et de la lumiére pour notre travail, un autre temps et les ombres de la nuit pour notre repos, et il nous offre assez de place pour tous nos berceaux, ensuite assez de place pour tous nos ouvrages, enfin assez de place pour tous nos sépulcres. Nous avons faim, et la terre est couverte de nos alimens; nous avons soif, et la terre est arrosée de nos breuvages; nous portons dans nos narines *une respiration de vie*, et notre monde est entouré d'une atmosphère formée exprès pour nous, tellement que si vous changez l'air qui nous entoure, il nous tue, et il nous sert à vivre, si vous le laissez tel que Dieu l'a fait. Notre oreille est délicate, et il n'y a pas dans ce monde de bruit assez fort pour l'assourdir; notre vue est plus délicate encore, et les deux couleurs qui lui conviennent le mieux sont

les plus répandues dans la nature. Ce globe a même été proportionné à notre force, à notre industrie; prenez pour exemple et pour preuve l'agriculture, ce premier des arts, sans le quel il n'y en aurait pas. Si la terre était plus fertile, l'homme n'aurait pas assez de travail; si elle l'était moins, il en aurait trop. Mais non, et tout se balance, tout se trouve en juste équilibre; nos mers ne sont pas si larges que nous ne puissions les franchir; et les chaînes de nos montagnes si hautes que nous ne puissions les reconnaître; et les plaines de nos continens si vastes que nous ne puissions les défricher. Pour dernier trait, selon la révélation même, nous sommes les rois de ce monde, ce sceptre, divinement légitime, nous a été mis en main par le Créateur; et, selon la belle expression du Psalmiste, il est vrai que *la terre appartient au Seigneur,* mais il nous l'a donnée.

A ces pensées, il semble injuste et ingrat de se considérer comme étrangers et voyageurs sur la terre. Où donc chercher ce qui justifie et démontre la vérité de cette parole? M. F., il faut chercher en nous-mêmes. Ce monde est beau sans doute; mais si nous portons en nous le sentiment invincible de mondes plus beaux encore.... Notre empire est vaste; mais si notre esprit est plus vaste que lui.... Il y a beaucoup de bonnes choses ici-bas; mais si notre âme en conçoit, en demande, en recherche bien plus... Que direz-vous donc? Vous ferez *profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre.*

C'est à cette noble pensée que je voudrais aujourd'hui vous conduire. Je vais ne puiser d'argumens qu'en vous-mêmes, et vous faire passer en revue les trésors secrets que vous portez tous au fond de votre âme; je vais vous montrer que vous avez tous en votre être des germes d'immortalité qui n'attendent que le moment d'éclore; habitans de la terre, je viens vous rappeler que vous avez été faits pour les cieux, et qu'en conséquence vous n'êtes ici-bas qu'étrangers et voyageurs.

Il est deux principes dont nous devons convenir avant d'entrer en matière: si un être tout puissant, tout sage et tout bon nous a créés pour nous rendre heureux, il ne peut vouloir nous donner pour seule patrie un monde qui ne nous convient pas parfaitement, un monde digne seulement qu'on le traverse en un rapide voyage; en revanche, et nos premières réflexions vous l'ont fait pressentir, si dans ce monde nous ne sommes pas de pauvres étrangers cherchant leur pays, il faut qu'il convienne, non pas seulement à notre vie animale et charnelle, mais à notre vie intellectuelle et morale. Notre corps a ses besoins; notre âme a les siens; ce monde doit suffire à tous deux; sans quoi, il n'est pas véritablement notre monde, et nous n'y sommes qu'étrangers et voyageurs. C'est beaucoup sans doute que de pouvoir s'alimenter et s'abreuver, respirer librement, travailler et dormir; mais ce n'est là qu'une moitié de la vie, et la moins grave;

il s'agit encore pour nous d'apprendre, de jouir, de croire, d'adorer, d'aimer; ce monde suffit-il à ces choses? Voilà le noeud de la question. Non, M. F., il n'y suffit jamais.

Réfléchissez d'abord aux limites insurmontables qui sont placées, comme une barrière de ténèbres, devant les progrès de notre raison. Au-delà de ce que les hommes savent, au-delà même de ce qu'ils étudient, il y a des choses qu'ils ne peuvent pas savoir, ni même étudier, à moins de prendre des mots pour des idées. L'écorce nous est connue; le fond nous est caché, et caché au point que nous ignorons même en quoi consiste le secret. Il est surtout digne de remarque que ce que nous savons le moins touche de très-près à ce que nous savons le mieux; certains que Dieu a tiré l'univers du néant, nous ne pouvons nous faire aucune idée ni d'une création ni du néant; certains que nous sommes formés d'esprit et de matière, d'un corps et d'une âme, nous ne savons ni ce que c'est que l'esprit, ni ce que c'est que la matière; nous comptons des millions de lieues du centre de notre globe au centre du soleil, sans savoir ce que c'est que l'espace; l'expérience ne nous instruit pas mieux que la science, nous vivons sans découvrir ce que c'est que le temps; nous naissons sans comprendre notre naissance; nous mourons, sans comprendre notre mort..... Et cependant notre raison s'agite dans ces chaînes, et s'efforce de percer ces ténèbres impénétrables. D'ou vient que nous aspirons à ces

connaissances impossibles? Prenez garde que cette naturelle ambition n'échoue point contre un tort, un péché, un sacrilége, mais contre un simple obstacle, et que si l'on peut modérer par l'humilité ce désir de savoir, on ne peut ni l'empêcher de naître, ni l'étouffer et le refouler dans son âme. D'où nous vient donc cette inutile ardeur de rechercher des connaissances mises par Dieu même hors de notre portée?..... Croyez-vous que les animaux qui nous environnent soient mécontens de l'étendue de leur instinct; et les anges, croyez-vous qu'ils cherchent à sortir du domaine de leur sublime intelligence?..... L'homme seul veut prendre un essor interdit: il sait beaucoup de choses; mais il sait qu'il pourrait en savoir bien plus; il pressent de la lumière au-delà de ces ténèbres, où il regarde en vain, et c'est pour cela qu'il y regarde toujours; la raison, actuellement bornée dans ses efforts, entrevoit des progrès qu'elle tente en vain, et dans un monde où notre intelligence ne trouve pas pleinement à se satisfaire, il est évident que nous ne sommes qu'étrangers et voyageurs.

Aussi, M. F., l'instrument le plus admirable dont la raison se sert, est borné comme elle et participe à ces chaînes; je veux dire le don de la parole, ce don sublime du Créateur qui annonce quel rang élevé l'homme tient parmi les créatures; ce don, qui nous distingue des animaux et peut-être des anges, et qui, du temps des Nimrod et des Phaleg, a fourni le moyen de diviser paisiblement le genre

humain en nations; ce don qui, lors de la fondation de l'Église, a tant contribué aux triomphes de l'Évangile; car *la foi vient de l'ouie.* On se sert de la parole comme on jouit de la lumière, sans l'admirer assez, et cependant quelle merveille qu'à l'aide d'un très-petit nombre de sons articulés, combinés de mille manières, nous puissions exprimer toutes les pensées de notre esprit; quelle merveille que chaque peuple ait sa langue toujours la meilleure pour lui, toujours conforme à son culte, son génie, son climat, son gouvernement, son travail et sa destinée; et chaque peuple se fait sa langue avec tant de liberté qu'il n'y a pas de pouvoir capable d'y ajouter forcément un mot, un signe, une lettre, ce que la tyrannie même des empereurs de Rome a essayé en vain; et les mots ne manquent jamais; sitôt que des idées ou des institutions nouvelles se font jour, des mots, inconnus la veille, naissent tout-à-coup. Dans le champ immense des progrès humains, comme Adam sous les ombrages d'Éden, chaque peuple, roi de sa langue, même quand il n'est roi qu'ainsi, nomme avec autorité tout ce qu'il découvre ou rencontre en son vaste chemin..... Il semble à ces traits que ce moyen de communication, ce pouvoir de la parole, cette invention des langues, étonnante au point de persuader à quelques philosophes que l'esprit de Dieu avait dicté la première, il semble que ce don soit parfait, qu'il n'y manque rien, que sous ce rapport au moins il ne nous reste rien à désirer.... Eh bien! tant il est

vrai que nous sommes étrangers et voyageurs sur la terre, et que ses merveilles les plus parfaites ne sont pas encore assez parfaites pour nous, la parole même ne nous suffit pas toujours, et à qui d'entre nous n'est-il pas arrivé de ne pouvoir dire tout ce qu'il trouvait à dire, de ne pouvoir exprimer qu'imparfaitement tout ce qui remplissait son coeur, de reconnaître que ses paroles n'équivalaient point à ses sentimens? Loin qu'il y ait alors manque d'éloquence, c'est en ces momens de la vie qu'on est le plus éloquent; pour tout discours, sous le poids de ces émotions puissantes, il nous arrive de dire: Je voudrais parler, et je ne puis; nos regards mêmes sont alors plus expressifs que nos paroles, et l'âme s'est élancée d'un ardent essor dans une sphère si élevée, que le vain bruit de la voix expire, impuissant à la suivre, infidèle à son commandement. Aussi dans les anxiétés profondes, dans les grandes joies, les grandes douleurs, les grandes admirations, on ne prononce pas un mot, on ne profère pas un cri, on garde le silence. En voyant deux fils sacriléges abattus par un jet de la foudre au pied de l'autel, Aaron, instruit par Moïse de la justice de leur mort, *Aaron se tut;* et l'un des momens les plus solennels du jour de la Passion est celui où Jésus, en présence de ses indignes adversaires, ne répondit rien . . . . . M. F., si ce monde était notre véritable patrie, l'énergie de nos paroles répondrait exactement à celle de nos pensées, et le silence ne serait pas quelquefois plus éloquent que le discours.

Nos pensées ne surpassent pas seulement nos paroles; elles surpassent tout. Il est une faculté qui seule fait les grands écrivains, les grands artistes et même les grands hommes, et dont tous cependant nous sommes plus ou moins doués; une faculté distincte de toutes les autres et sans laquelle tout dans notre vie serait froid, pâle et mort: c'est l'imagination. Le propre de cette faculté étonnante est de ne se contenter jamais de ce qui est, et d'y faire toujours quelque changement. Avez-vous jamais vu des choses ici-bas que votre imagination ne pouvait agrandir, s'il s'agissait de grandeur; diminuer, s'il s'agissait de petitesse; embellir, si l'on recherchait la beauté, ou rendre plus horrible, s'il était question d'horreur? Rien sur la terre ne suffit à notre imagination. Transportez-vous dans ces contrées célèbres où la nature étale ses merveilles les plus imposantes et les plus gracieuses; allez voir la verdure ou respirer l'air d'un printemps du midi.... Ce climat est bien doux; mais votre imagination le rend plus doux encore, y répand plus de parfums, y sème plus de fleurs, y ajoute des charmes nouveaux; allez parcourir ces pays où de cime en cime on arrive à la région des neiges éternelles: sur ces pics si élevés, votre imagination jette des montagnes nouvelles. Regardez même le firmament: y a-t-il là tant d'étoiles que vous ne puissiez vous en figurer davantage, et en varier à votre gré les distances, les masses, les splendeurs? Dans le monde moral, l'imagination exerce le même empire. Lisez les poésies

de tous les siècles et de tous les peuples, et voyez si la société n'y est pas toujours dépeinte à son avantage et représentée plus belle qu'elle n'est. Examinez les monumens des arts, et voyez combien il est rare d'y trouver un ouvrage que l'imagination ne laisse pas en arrière; c'est au point que le plus grand éloge donné à un travail quelconque, est de dire: l'imagination ne va pas plus loin, et alors c'est toujours un chef-d'oeuvre. Non, l'esprit le plus subtil ou le plus froid ne saurait rien indiquer que l'imagination ne pût embellir; elle embellit tout, la patrie et la liberté, la guerre et la paix, la gloire et la modestie, la pudeur et la pureté, toutes nos amitiés et tous nos amours, les charmes de l'enfance, les forces de l'âge mur, les couronnes de cheveux blancs de nos vieillards, la mort et la tombe, la vérité même et même la vertu. Vous croyez peut-être que ces idées ne sont pas assez religieuses pour la gravité de cette chaire.... D'un mot, je puis vous démontrer le contraire: il est une seule chose terrestre que l'imagination la plus féconde ne peut embellir, c'est la charité, c'est la sainteté de Jésus-Christ; vous vous épuiseriez vainement à vouloir y ajouter le moindre trait, et pourquoi ? parce que la perfection ne se perfectionne pas, parce que Jésus a accompli toute la volonté de son Père, parce que toute *la plénitude de la divinité* réside en lui. Reconnaissez donc combien ces nobles idées s'accordent avec la foi, et reconnaissez aussi que, puisqu'il y a en nous une faculté qui ne trouve en ce monde rien d'assez grand,

d'assez beau, d'assez sublime, d'assez saint: une faculté sans cesse en exercice pour tout embellir et remplacer par ces illusions enivrantes les imparfaites réalités de la vie, reconnaissez que ce monde n'est pas digne de vous, et au lieu de vous rendre dignes de lui, avouez tous que vous n'êtes qu'étrangers et voyageurs sur la terre.

En vous parlant d'imagination, il m'aurait été facile de vous parler de bonheur; mais il importait de traiter cette idée à part, non qu'elle soit obscure et demande beaucoup de développemens, mais parce qu'elle est salutaire et offre beaucoup de leçons. C'est surtout notre bonheur que l'imagination peut embellir; mais hélas! elle n'y réussit qu'en nous trompant; elle s'y prend toujours trop tôt ou trop vite; elle nous représente toujours le bonheur du lendemain plus grand qu'il ne sera, et j'en appelle à vos souvenirs: quel amusement ou quel plaisir, quelle fête, quelle ivresse ou quelle gloire a jamais rempli toute votre attente et vous a donné toute la joie que vous en espériez? Voyez donc quelle manifeste contradiction! Dieu vous a créés pour vous rendre heureux, et vous portez en vous une faculté qui vous tend un piége inévitable et vous représente de loin dans vos félicités de trompeuses douceurs, qui de près vont se changer en amertumes; lèverez-vous cette contradiction, sans avouer que vous êtes ici-bas étrangers et voyageurs? Et ce n'est pas seulement le prestige souvent involontaire de l'imagination qui gâte nos jouissances; il y a dans le bon-

heur tel que le monde le donne une irréparable insuffisance; aucune source vive de la terre n'étanche notre soif de félicité, et chose inconcevable pour ceux qui se croyent dans leur veritable patrie! nous exigeons tous un bonheur impossible, au point que si vous pouviez mettre ensemble toutes les joies terrestres, et en faire le sort d'un seul homme, il vous dirait bientôt comme Haman: *Tout cela ne me fait rien*, non pas *tant que je vois Mardochée assis à la porte du roi*, mais tant que je sens au fond de mon coeur encore un désir à remplir, encore un vide à combler. L'incrédulité la plus obstinée n'a rien à répondre à ces argumens, tirés des faits mêmes; il faut qu'elle prouve qu'on peut être assez heureux dans ce monde, ou il faut qu'elle convienne que nous y sommes étrangers et voyageurs. Un autre caractère des joies d'ici-bas, auquel on ne réfléchit pas assez, est ce poison secret qu'on nomme la satiété, ces ennuis que nous causent, ces dégoûts que nous inspirent nos joies les plus chères, quand l'habitude en a détruit le charme. Dans tout autre système que celui de l'Évangile, la satiété est absolument inexplicable, surtout quand on se rappelle que la modération la plus attentive ne peut jamais entièrement la prévenir. Comment comprendre qu'un Dieu de bonté nous ait donné un bonheur tel qu'il s'use entre nos mains, qu'il dépérit de lui-même à mesure que nous le goûtons, et qu'au lieu de nous devenir plus cher, il nous devient à char-

ge? La lumière est une chose du ciel, et son dernier rayon, tombant sur notre vie, vaut le premier qui l'a éclairée; la joie est une chose de la terre, et devient pesante et dure aux coeurs qu'elle a d'abord épanouis. Croyez-vous donc que les anges se dégoûtent des cieux et se déplaisent dans leur immortalité éclatante? Non; mais les anges sont dans leur patrie, et nous ne sommes pas dans la nôtre; les anges ne sont pas étrangers et voyageurs dans les cieux, et nous le sommes sur la terre.

Cette insuffisance des félicités de cette vie influe sur tout notre caractère et notre sort, sur tous nos sentimens et nos affections. Mais un de ses résultats les plus étranges, est ce qu'on peut nommer l'impatience de vivre. Qui de nous ne dit pas souvent: je voudrais être à demain, qui ne sacrifierait souvent avec joie le présent à l'avenir; qui ne voit presque toujours, en avant dans sa vie, de loin ou de près, une époque qu'il voudrait hâter, qu'il languit de saisir, et vers la quelle il s'élancerait s'il pouvait s'élancer? Ah! si nous étions maîtres de notre existence, si nous pouvions en régler à notre gré le cours, en ralentir ou en précipiter la marche, M. F., dans notre imprudence, nous dévorerions peut-être notre vie en quelques semaines! Et cependant la mort est toujours là, devant nous: immobile au bout de la vie, elle nous attend, et nous ne l'aimons pas; elle nous attriste, nous déconcerte, nous rebute, nous alarme; mais il n'importe! en dépit d'elle, et de ses ténèbres, et de ses

mystères, et de ses vers dévorans, cette vie est si peu faite pour nous que l'impatience de vivre nous entraîne; nous désirons vivre plus vite; le temps semble se traîner avec lenteur, quoiqu'il nous mène à la mort, et, par la contradiction la plus bizarre, nous voudrions à la fois hâter le cours d'une vie qui nous pèse et retarder le moment d'une fin qui nous épouvante.... O. M. F.! que l'Évangile est vrai et que l'immortalité est sûre, quand on médite sur ces mystères du coeur humain! Quoi! cette vie si rapide n'est pas assez rapide pour vous! Où voulez-vous donc aller si vite, si ce n'est dans les Cieux?... Quoi! ce monde où vous n'êtes que pour si peu de jours et qui vous échappe à chaque instant, vous échappe encore trop lentement à votre gré, et en dépit des frayeurs de la mort, il vous tarde d'en sortir. Ah! c'est qu'un instinct d'immortalité vous fait soupirer après la vie meilleure qui vous attend; c'est que vous n'êtes qu'étrangers et voyageurs sur la terre.

Et, pour achever de vous en convaincre, j'ai tenu en réserve un argument sur lequel tous vos coeurs seront d'accord. Si vous n'êtes pas étrangers et voyageurs dans ce monde, d'où vient que vous voulez aimer au-delà de ce monde ceux que vous y aimez à présent; comment se fait-il que vos affections soient plus longues que la vie actuelle, s'il n'y a pas une vie future; et que vous prétendiez chérir de l'autre côté du tombeau ceux que vous avez chéris, s'il n'y a rien de l'autre côté du

tombeau? En un mot, si vous n'êtes que mortels, expliquez comment vous avez en vos coeurs des affections toutes prêtes à renaître pour une immortalité qui n'existe pas? Dieu aurait-il donc permis que votre propre coeur vous trompât à ce point?... Représentez-vous l'homme créé pour être heureux; il arrive dans ce monde avec une âme disposée aux affections les plus saintes; il veut y aimer; il trouve à y aimer; les liens touchans des amitiés et des bienfaits, les liens sacrés du sang remplissent sa vie; il sent profondément que ces liens si fortement serrés ne peuvent l'être pour un peu de temps et pour se perdre au-delà dans une séparation éternelle; chaque deuil, chaque tombe, chaque larme l'en avertit, l'en persuade de plus en plus; il s'avance dans cette confiance vers son propre sépulcre; le moment vient; il y descend dans cette confiance; il y descend sûr d'en sortir, sûr que les amis qu'il laisse derrière lui le rejoindront un jour, qu'il va rejoindre ceux qui l'ont devancé, et que tous, étrangers et voyageurs comme lui, se retrouveront dans la véritable patrie de tous... Eh bien! représentez-vous qu'il s'est trompé, qu'il n'était pas étranger et voyageur dans ce monde, que ce monde était bien sa patrie, que ce tombeau enfin est sa patrie dernière, et que tout ce qu'il peut dire pour parole suprême, c'est d'adresser comme Job cette désolante salutation aux vers du sépulcre: *Vous êtes ma patrie et ma mère, mon frère et ma soeur!...* O M. F.! à ces pensées qui vous glacent

et vous épouvantent, reconnaissez que votre désir d'aimer toujours est inexplicable, si vous ne devez pas toujours aimer. Reconnaissez que vous portez dès cette vie toute votre immortalité dans votre coeur. Oui, nos affections certainement s'arrêteraient d'elles-mêmes à la mort, si elles ne devaient pas recommencer après, et la preuve la plus simple et la plus forte que nous ne sommes tous qu'étrangers et voyageurs ici-bas, est dans les séparations du tombeau.

En traitant le grave sujet examiné dans ce discours, je me réjouirai peu d'avoir réussi à vous intéresser et à vous émouvoir, si je ne suis pas parvenu à vous convaincre. Les bornes de notre raison et son ardeur dans la poursuite de connaissances impossibles, les faiblesses de la parole humaine qui nous manquent souvent quand nous avons le plus à dire, les prestiges de l'imagination, la vanité de nos félicités, notre impatience de vivre et enfin notre indomptable désir de revivre pour continuer d'aimer, offrent autant de preuves de notre immortalité dont chacune vient à l'appui de toutes les autres, et qui démontrent que nous sommes en ce monde étrangers et voyageurs, que ce n'est pas ici notre place dans l'univers, notre rang dans la création, notre sort dans l'éternité. Ces pensées sont grandes sans doute; elles le sont trop pour celui qui ne croit pas à son âme, qui se considère seulement comme matière, qui se plaît dans

sa science désespérante à comparer les cadavres des brutes et des hommes, à demander en quoi ils diffèrent, et qui croit ce parallèle favorable à ses doctrines de néant ou de dispersion. Oui, celui qui ne connaît de lui-même que sa poudre, ne peut espérer que la mort. Pour lui, les adieux sont éternels; pour lui, le lit d'agonie où l'on pleure à ses côtés, n'est pas le dernïer, et sa dernière couche est celle qui est sans larmes comme sans amour, celle dont on ne se relève pas: c'est le tombeau, avec le silence et l'oubli... Mais pour vous, ces idées d'une immortalité meilleure que la vie ne sont pas trop grandes; car vous savez comment il est arrivé que nous nous trouvons tous hors de notre rang, et dans un sort qui n'est pas celui pour lequel Dieu nous a faits; et vous savez quel Sauveur s'offre à nous rendre, si nous le voulons avec foi, notre place primitive, notre rang véritable, en nous introduisant dans un séjour où nous ne serons pas étrangers et voyageurs. Voilà, M. F., les deux pensées auxquelles toute cette méditation devait nous conduire. L'homme, tel qu'il existe maîntenant, est sorti d'un état d'innocence, de bonheur et de vie, et il s'avance vers un état de sanctification, de béatitude et d'immortalité, et c'est parce qu'en attendant il traverse un état de péché, de malheur et de mort, que tout en luï-même prouve qu'il est en chemin, qu'il n'est pas arrivé, qu'il est donc étranger et voyageur. Si nous n'avions gardé aucune mémoire de ce temps où l'homme n'avait

point encore perverti ses pures facultés et changé en passions fatales ses purs sentimens; si les souvenirs de tous les peuples, les monumens de tous les âges, les témoignages de tous les livres saints, si le cri universel du genre humain ne déposaient de cette triste vérité; si nous ne savions pas cela, nous ne saurions pas non plus que nous sommes étrangers et voyageurs sur la terre; nous nous contenterions de ce monde, il nous paraîtrait assez bon pour nous; nos voeux ne passeraient pas notre destinée, et satisfaits de notre poudre, nous trouverions naturel et simple de retourner en poudre et d'y rester. Voilà quels seraient les enseignemens du passé; et quant à nos perspectives, si la vie et l'immortalité n'avaient pas été mises en évidence, si un instinct indomptable ne nous faisait pas aspirer à ressaisir cette couronne de gloire et d'honneur que le péché a fait tomber de nos fronts; si dans le profond avenir nous ne voyions pas distinctement un état meilleur qui nous attend, il en serait encore de même: tous nos désirs seraient bornés à la terre, nous aimerions cette vie plus que toutes choses, parce qu'il n'y a que l'immortalité qu'on puisse aimer plus qu'elle; la tombe, loin de nous déplaire, nous semblerait notre meilleur lit de repos; nous ne chéririons plus nos amis après leur mort, parce qu'il n'en resterait rien qu'un peu de poudre, et ce n'est pas là ce que nous pouvons chérir; leur mémoire se briserait sur la froide pierre de leur sépulcre, se perdrait dans les plis de leur

linceul..... Mais, non, et comme les anciens patriarches d'Israël, *en tenant ces discours*, en nourrissant ces sentimens qui sont plus forts que nous et qu'une mondanité même invétérée n'étouffe jamais entièrement, nous montrons clairement que *nous cherchons notre pays, un pays meilleur, savoir le céleste*, et que Dieu n'a point honte d'être appelé notre père, puisqu'il nous a préparé une cité et nous a envoyé son divin Fils pour nous y conduire, son Fils dont la croix nous indique notre chemin. Marchons sur les pas de ce guide fidèle vers notre véritable patrie; marchons à travers les tombeaux de ce monde vers cette patrie où il n'y en a plus. N'exagérons rien cependant, et sachons estimer ce monde ce qu'il vaut; il ne vaudrait rien pour l'éternité; mais il est assez bon pour le temps..... Il le sera surtout, si nous savons y vivre attentifs à la voix de celui qui ne se lasse point de nous dire, de jour en jour dans la vie, et de deuil en deuil dans la mort: Étrangers et voyageurs dans le monde, vous savez où je suis allé et vous en savez le chemin!

LES

DEUX MORALES.

SERMON SUR ST. MATTHIEU XV. 9.

Ils m'honorent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes.

Mes Frères,

Vous êtes tous doués d'une faculté tellement indépendante que rien ne peut vous la ravir, et qu'elle vous appartient à toujours pour cette vie et et pour l'éternité; d'une faculté tellement active, qu'elle n'est jamais un moment en repos et ne cesse de vous tenir assujétis à son empire; d'une faculté tellement précieuse, que sans elle vous ne seriez ni hommes, ni chrétiens, et que je ne sais ce que vous seriez; à ces traits, vous l'avez déja reconnue: c'est la conscience. Et il suffit de vous la nommer; elle répond aussitôt qu'on l'appelle; il suffit que du haut de cette chaire, nous prononcions ce mot qui y retentit si souvent, pour qu'à l'instant même vous sentiez tous s'agiter au fond de vos âmes ce mysté-

rieux pouvoir qui ne dort jamais. Cette simple réflexion que la conscience est universelle et que jamais on n'a trouvé d'homme qui n'eût la sienne, vous montre assez, quoi qu'en ait dit une étroite et sèche philosophie, que la conscience est un don de Dieu, un attribut de notre nature, un pouvoir de notre âme, un emploi de notre esprit, un droit de notre existence, et non une institution humaine. Les hommes n'ont pu s'entendre et se dire entre eux: ayons chacun notre conscience et nous en vivrons mieux ensemble. Le premier méchant, le premier égoïste, le premier qui a cru voir son intérêt hors de l'intérêt général, aurait refusé d'avoir sa conscience, et Caïn, sur le cadavre d'Abel son frère, se serait écrié le premier: moi, je n'en veux pas! Mais l'humanité n'a pas assez de puissance pour avoir créé cette puissance universelle; l'humanité n'a pas assez de lumière, pour avoir allumé de toutes parts cette lumière intérieure; et ce qui prouve avec une incontestable évidence que la conscience nous vient de Dieu, que nous l'apportons dans le monde au lieu de l'y prendre, qu'elle est d'origine céleste, et non humaine, non terrestre, c'est que la conscience est involontaire; nous ne pouvons pas nous empêcher d'en avoir une; nous avons une conscience comme nous avons une mémoire, une intelligence, une imagination; elle est indépendante de notre volonté; c'est un soleil que Dieu a fait lever une fois pour toutes sur les bons et les méchans.

Aussi elle est digne du Dieu qui nous l'a donnée; elle est du nombre de ses créations les plus sublimes; réfléchissez d'abord à son activité prodigieuse, à son admirable persévérance; comme elle nous poursuit; comme elle nous importune, comme elle nous aiguillonne, quand il est nécessaire, nous fatigue sans se fatiguer, s'acharne après nos défauts, les relance dans nos coeurs, et les chasse de replis en replis, de retranchemens en retranchemens, jusqu'à ce qu'ils dépouillent toute illusion trompeuse et se montrent tels qu'ils sont! Eh! quelle merveille que cette promptitude, cette soudaineté qu'elle met à nous avertir! Qui de vous a jamais pu mesurer l'intervalle entre l'appel que vous lui faites et la réponse qu'elle vous fait! Et si parfois les passions réussissent à l'assoupir, comme le réveil est toujours terrible, en proportion que le sommeil a été profond! Voyez-la s'endormir à la mort d'Urie, et se réveiller à la voix de Nathan; silencieuse et tranquille pendant trois reniemens, voyez comme à un seul regard elle fait fondre en larmes l'apôtre menteur! Eh! que serions-nous, M. F., sans elle? Je vous l'ai dit déjà; nous ne serions ni hommes ni chrétiens; il est impossible de se représenter l'être humain sans la conscience; vous pourrez vous figurer une espèce d'ange, ou de démon, ou de brute; mais ce ne sera jamais l'homme; et l'empire de l'Évangile n'est-il pas fondé sur celui de la conscience; sans elle, comment le Christianisme se serait-il établi sur la terre; sans cette

lumière intérieure qui nous luit, le Christ aurait-il pu nous dire: *Je suis la lumière du monde!* Otez à l'homme la conscience, vous lui ôterez et la vertu, et la charité, et la religion; un égoïsme affreux s'emparera de l'humanité entière; chacun songera à se servir de son prochain; personne ne songera à le servir; toute voie de salut nous sera fermée, et nous sommes bienheureux, si la mort n'aboutit qu'à une pourriture, et non à une immortalité.

J'ai assez relevé devant vous la gloire de la conscience, pour ne rien risquer à vous en peindre les bornes et les erreurs; elle est un privilége et non un esclavage; elle s'accorde avec notre liberté: elle nous guide, sans nous contraindre; elle nous dirige, sans nous tyranniser; elle ne nous force pas à être bons; et comme notre raison quelquefois se trompe sur la vérité, notre conscience se trompe sur la vertu. Elle peut nous faire considérer comme bonnes ou mauvaises des actions indifférentes, ou, ce qui est plus triste et plus dangereux, elle peut nous faire prendre le mal pour le bien, le bien pour le mal. Elle nous guide, mais selon notre foi; nous dirige, mais selon notre religion; seule, elle ne fait pas la loi morale, mais elle veille à l'exécution de cette loi, quelle qu'elle puisse être, et S^t^. Paul confirme toutes ces pensées, quand il dit: *Que chacun agisse comme il est pleinement persuadé dans son coeur!* Les faiblesses de la conscience ne vont pas plus loin; elle montre à chaque homme le bien en quelque chose, le mal en quelque autre chose; ja-

mais, sur la face de la terre, depuis Adam, jamais la conscience n'a laissé croire qu'il n'existe ni bien ni mal, que rien n'est iniquité, que rien n'est vertu, que tout est indifférent; et de là résulte, M. F., que tous les hommes se sont imposé un code de devoirs; de là resulte que les païens autrefois avaient leur morale, leur justice, leur loi, *se tenant lieu de loi à eux-mêmes;* que les peuples les plus barbares et les plus sauvages ont les leurs; que les brigands mêmes, en violant toutes nos conditions sociales, en inventent d'autres dignes d'eux; et de là résulte, enfin, que tous les hommes qui rejettent la pure morale de l'Évangile, s'en font une autre à leur guise; que tous les hommes *qui ont des yeux et qui ne veulent pas voir, qui ont des oreilles et ne veulent pas entendre,* qui voient l'Évangile ouvert et qui refusent d'y lire, et qui ne veulent pas servir Dieu comme il veut être servi, tous prétendent le servir à leur manière, tous mettent des lois humaines à la place des lois divines; M. F., c'est de ces hommes-là que le Christ a dit: *Ils m'honorent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes.*

Je viens aujourd'hui vous mettre à même de comparer ces deux sortes de lois, ces deux espèces de devoirs, la morale selon le monde, et la morale selon l'Évangile, les doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes, et celles qui sont des commandemens de Dieu. Cette erreur est vieille, puisque ces expressions sont empruntées d'une pro-

phétie d'Ésaïe, prononcée sous Ézéchias, quelque temps avant le siége de Jérusalem par Sanchérib. Une étude attentive des textes et des versions montre que le Christ a voulu faire une simple allusion, plutôt qu'une citation exacte. Elle s'appliquait a ces Pharisiens, à ces scribes, profanateurs de la loi dont ils devaient être les interprètes, et qui, par leurs traditions, annulaient le commandement de Dieu. Rapprochons cette parole profonde de nos moeurs et de notre temps; elle ne perdra rien de sa force ni de sa vérité.

Il y a donc deux morales qui se disputent l'empire du coeur humain: l'une est toute religieuse, l'autre est plus mondaine; l'une est dirigée contre les passions, l'autre est adoucie en leur faveur; l'une est descendue avec le Christ du ciel, pour arranger toutes choses de manière à ce que *la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel;* l'autre, au contraire, est sortie de la poudre et y attache de plus en plus notre âme; l'une en un mot dit à l'homme: Sois bon comme Dieu veut que tu le sois, et selon ses commandemens; l'autre lui dit: Sois bon à ta manière, à ta convenance, selon des commandemens plus doux que tu t'imposeras à toi-même. A l'une ou à l'autre de ces morales, il faut que vous soyez soumis; vous ne pouvez *clocher* toujours *des deux côtés;* il faut choisir entre les commandemens de l'homme et ceux de Dieu; nul ne peut servir deux maîtres; *l'amour du monde est ini-*

mitié contre le Seigneur, et notre coeur n'est pas assez grand pour contenir à la fois ce que le Seigneur exige et ce que le monde prétend.

Dans le dessein de tracer devant vous le tableau de ces deux sortes de vertu et de vous donner à choisir entre elles, je commencerai par les points sur lesquels les commandemens de l'homme diffèrent le plus des commandemens de Dieu. Ne vous étonnez pas si, dans ces premiers exemples, mon sujet m'impose de prononcer aujourd'hui quelque mots qui retentissent rarement dans nos temples, et de toucher à des points qui semblent sortir de la ligne accoutumée de nos humbles méditations. Personne ne sait à qui une parole de plus qu'a l'ordinaire peut être utile; et, pour que vous choisissiez avec connaissance de cause entre ce qui est vertu selon le monde et ce qui est vertu selon Dieu, il ne faut rien oublier. Parlons donc d'abord de réputation et d'honneur. Vous savez que selon l'Évangile il ne vous est pas permis d'être indifférent sur votre bonne renommée, et de la perdre sans chercher à la conserver; il ne vous est pas permis de laisser toujours les calomnies et les accusations sans réponse; il ne vous est pas permis de dire: Que m'importe ce que les autres pensent de moi? et de vous exposer gratuitement à d'injurieux soupçons. *Attachez-vous,* dit S^t^. Paul aux Romains, *aux choses honnêtes devant tout les hommes; abstenez-vous,* dit S^t^. Paul aux Thessaloniciens, *de tout ce qui a quelque apparence de mal.* Certes,

voilà les lois du véritable honneur; voilà comment il faut être délicat envers soi-même, et soigneux de sa bonne renommée; voilà des doctrines qui sont des commandemens de Dieu.... A la place de cette sage attention de ne pas se compromettre, de ne pas se déshonorer, *de travailler à avoir une conscience sans reproche, non pas seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes*, le monde a mis le faux honneur, qui ne rend pas délicat, mais qui rend susceptible, qui voit un démenti en chaque dissentiment et un outrage dans le moindre mot, qui a longtemps enseigné qu'on ne pouvait pas se regarder en face sans s'insulter, le faux honneur, véritable démon qui a été *meurtrier dès le commencement*, qui a appris aux hommes et même aux chrétiens à s'entr'égorger honorablement, au point qu'antagoniste de Dieu même, il contredit à la voix du Sinaï, disant: Tu ne tueras point! et en cas d'offense il dit: Tu tueras! Affreuses doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes... Des relations d'honneur, passez à celles d'intérêt, vous verrez que la morale mondaine ne les a pas rendues moins iniques et moins coupables. Payer ce qu'on doit, est une loi si simple, qu'on l'affaiblit en voulant la défendre. Nier ou retenir une dette dont on peut s'acquitter est un vol qui differe des vols par violence seulement parce qu'il est plus lâche; et de toutes parts, l'Écriture, la religion est ici d'accord avec la conscience du genre humain et l'honnêteté de tous les peuples. Écoutez les pro-

phètes: *Le méchant seul emprunte et ne rend point; malheur à qui se sert de son prochain sans le payer; malheur à qui ne lui rend point le salaire de son travail!* Écoutez les apôtres: *Rendez à chacun ce qui lui est dû, et ne devez rien à personne.* M. F., que ces préceptes sont simples, clairs, complets! et nos nobles ancêtres qui ont bâti leur fortune et leur prospérité sur l'intégrité et rendu célèbre au loin la bonne foi des disciples de notre culte, qu'ont-ils fait de plus que de payer exactement à chacun ce qui lui était dû? Mais qu'est-il arrivé? Entre autres moyens de tenter la Providence, de poursuivre la richesse, d'amasser de l'or. et de tuer le temps, on a changé de simples délassemens en abominables calculs; on a invoqué le hasard comme un Dieu; on l'a mis à la place de la Providence; on lui a demandé cet or, cet argent, qui ne vient que lentement par le travail et l'industrie; l'infâme passion du jeu a fait un code de lois exprès pour son usage, et comme il était facile de prévoir que des engagemens contractés sous l'empire de ces amusemens funestes pourraient n'être pas fidèlement tenus, savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a déclaré que ces engagemens étaient sacrés; elle a osé se servir de ce mot là; elle a nommé ces dettes infâmes, des dettes d'honneur; et le préjugé a eu tant d'empire qu'il était permis de faire attendre un pauvre artisan qui avait besoin de son salaire pour donner du pain à sa famille, et qu'il fallait de préférence porter ce qu'on possédait d'argent et d'or à de vils

trompeurs qui savaient voler poliment.... Que l'Évangile a raison! Quel danger dans ces doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes! En quel abîme et de malheurs et de péchés elles précipitent l'imprudent qui les suit! M. F., que notre conduite réponde à l'exemple de nos aïeux, dont l'horreur pour ce vice était si éclatante! Ils savaient faire ou augmenter leur fortune par le travail, et ne songeaient pas à tenter Dieu. Gardez, gardez plus que toute chose qu'on garde ce fleuron de votre couronne! Chefs de maisons et d'ateliers, veillez sur vos subordonnés, et soyez leur exemple! Pères et mères, retenez vos fils; jeunes gens, ne dégénérez pas de vos ancêtres, et persévérez tous à ne demander rien à cette aveugle fortune qui ne voit pas ce qu'elle donne, et à demander tout à la bonne Providence de ce Dieu qui voit tout!... Et pour les moeurs, M. F., pour les moeurs, qu'attendre de ceux qui avaient réglé sur ces principes la fidélité des engagemens et la valeur des contrats! Nul de vous n'ignore avec quelle force toute la révélation appuie sur la pureté des moeurs, sur le respect de l'innocence, sur la sainteté de la foi conjugale. Depuis le Décalogue qui, dans sa majestueuse simplicité, disait à Israël: *Tu ne commettras point d'adultère*, parce que cette simplicité suffisait en une loi si simple, suffisait en ce temps, en ce climat, et chez ce peuple; depuis le Décalogue, jusqu'au sermon sur la montagne, qui commence par déclarer *bienheureux ceux qui ont le coeur pur*,

et qui explique plus loin jusqu'où cette pureté doit aller en condamnant même les regards impurs, nul de vous n'ignore combien toute sensualité, toute débauche, toute convoitise est odieuse à Dieu, contraire à sa loi, funeste à notre âme, et combien elle éloigne de cette sanctification sans laquelle *nul ne verra le Seigneur!* Eh bien! de quel étonnement et de quelle horreur serez-vous frappés, si j'ose ici rappeler aux plus âgés et apprendre aux plus jeunes, qu'un temps a été, un temps qui n'est pas loin de nous, où un vertige de corruption et d'impureté s'était comme emparé des esprits; où l'on faisait profession publique de ne croire à la vertu de personne; où l'innocence et la pudeur n'étaient qu'un sujet de dérision et de moquerie; où la foi conjugale passait pour un vieux préjugé dont on commençait à revenir; où le titre de séducteur était un titre de gloire et ajoutait quelque éclat même au nom d'un guerrier; où, en un mot, toutes ces infamies, rédigées en système, étaient écrites, imprimées et lues tous les jours! Je vous le demande, n'est-ce pas là, dans toute la terrible force du terme, enseigner des doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes? Ah! les cadavres de cette génération impie sont tombés dans le désert; mais ils nous ont légué, pour fruits de leurs oeuvres, de longues années de révolutions et de guerres; et il ne fallait pas un moindre orage pour balayer et épurer toute cette fange, et de cet orage, nous avons tous entendu les retentissemens et subi

notre part. Dieu veuille que notre génération persévère comme elle a commencé, persévère à être plus pure, et s'efforce de le devenir de plus en plus, et ne traite jamais légèrement ces choses; nous savons trop ce qu'il en coûte! Dieu détourne des mains de notre peuple tous ces livres infâmes où ces choses sont écrites, et qu'on a traduits en tant de langues, parce que rien ne se traduit plus vite et plus aisément que le scandale! Dieu prévienne que l'imagination de jeunesse se corrompe; car il est triste, mais il est vrai de le dire, l'imagination, une fois souillée, ne se nettoie et ne s'épure jamais, on renonce à des impuretés, mais hélas! on ne les oublie pas.

A ces progrès de notre génération, nous devons contribuer chacun pour notre part, et le seul moyen d'y réussir est de nous séparer toujours plus profondément des doctrines qui ne sont que des commandemens d'hommes, et de nous attacher avec plus de fidélité aux commandemens de notre Dieu. Des grands traits que je viens de vous développer, je me hâte d'en venir à des points qui vous touchent de plus près; c'est de vos devoirs quotidiens, de vos vertus usuelles qu'il me reste à vous parler; ne vous attendez pas à voir se confondre et se rapprocher les deux morales, les deux lois, les commendemens de Dieu et ceux des hommes; non, la même distance les sépare, et, pour première preuve, comparez la modestie et l'humilité. Il est juste, il est raisonnable d'être modeste dans ses rela-

tions sociales, d'attendre les honneurs sans les provoquer, de ne pas entreprendre même avec adresse son propre panégyrique, de ne pas accabler qui l'on rencontre du fardeau de ses connaissances, de ses talens, de ses triomphes, de ses vertus. Remarquez que je laisse la modestie sur son meilleur terrain, et que je vous la présente sous son meilleur jour. J'aurais trop raison, si je vous parlais de cette modestie, qui empêche d'étaler sans cesse son opulence et son luxe, comme si c'était un mérite que d'être riche, mérite que le vil Nabal partage avec le sage Salomon; ou de cette autre modestie qui empêche de se prévaloir sans cesse de l'éclat de sa naissance, éclat dont il résulte que l'enfant au berceau a d'aussi bonnes raisons que nous d'être fièr. Non, je laisse à la modestie, appliquée à ses deux principaux usages, appliquée aux talens et aux vertus, tous ses charmes, tout son prix; mais convenez aussi que le monde s'en contente; il n'exige rien de plus, et pourvu que vous n'humiliez personne, personne ne vous demandera d'être humbles; c'est assez, si vous êtes modestes, c'est assez devant les hommes..... Disciples de Christ, est-ce assez devant Dieu? Est-ce là tout ce que Dieu vous demande? Non, à nous, serviteurs inutiles, *qui bronchons tous en plusieurs choses, qui sur mille articles ne pouvons répondre à un seul, qui n'avons rien apporté dans ce monde et qui n'emporterons rien;* à nous, dont la vie est une vapeur, dont les richesses sont un héritage amassé, nous ne

savons pour qui, dont toutes les grandeurs sont renfermées entre ce que l'Écriture appelle *un temps de naître et un temps de mourir,* dont le corps doit se dissoudre en poussière et l'âme comparaître en jugement, Dieu demande l'humilité, qui n'a pas besoin que les hommes y applaudissent comme à la modestie; l'humilité, qui s'anéantit devant Dieu, et qui, au comble de la gloire, au comble de la grandeur, au moment où un conquérant ramasse la plus belle couronne tombée, comme au moment où dans quelques heures vous mangerez votre pain quotidien, et même, au comble de la vertu et de la sanctification, au moment de devenir *parfait, comme notre père qui est aux cieux est parfait,* fait dire encore: *je n'ai rien que je n'aie reçu, et si je l'ai reçu, pourquoi m'en glorifier?* Voilà, M. F., voilà le commandement de Dieu. Les hommes, en compensation des grandes inégalités qui les distinguent, ont fait la modestie, qui n'est qu'un correctif social; mais Dieu a fait l'humilité, qui doit être la même pour tous; car nous sommes tous devant Dieu, comme si nous n'étions pas.

Dans la même balance où vous venez de peser la modestie et l'humilité, pesez maintenant la bienfaisance et la charité. Je ne songe pas à vous dire du mal de la bienfaisance; elle a son prix et son étendue; elle peut commencer ce que la charité doit finir; et si vous ne pouviez être charitables, ce serait assez d'être bienfaisans. Mais pensez-y attentivement; la bienfaisance pure et simple est

une pratique plus qu'une vertu; elle répand de l'or; elle verse d'abondantes aumônes; elle fait mieux: elle change son or en vêtemens, en nourriture, en ces milles choses nécessaires à la vie, et le donne sous cette forme plus sage; elle fait mieux encore: elle donne du travail et le paye plus qu'il ne vaut; mais, vous le voyez, sous une forme ou une autre, c'est toujours donner. La bienfaisance ne sait que donner, la charité fait bien plus: elle aime!... elle aime, elle console, elle assiste, elle soigne, elle pleure; elle n'a pas seulement de l'or à offrir, elle a tout; elle n'a pas seulement les choses nécessaires à cette vie, elle dispose de celles qui sanctifient la mort et préparent l'immortalité. Le comble de la bienfaisance, son plus saint exemple et son plus beau triomphe, est dans les deux pites de la pauvre veuve à la porte du temple; la bienfaisance ne peut aller plus loin; elle touche alors à la charité, et se confond presque avec elle: mais le comble et le terme de la charité est le second commandement semblable au premier: *tu aimeras ton prochain comme toi-même!* Faites une épreuve facile; lisez le magnifique tableau tracé par St. Paul dans son Épitre aux Corinthiens, ce tableau qu'il termine en déclarant quelle est la plus excellente des vertus, et voyez s'il est possible de s'y tromper; voyez à quelle distance la bienfaisance reste de la charité; voyez si l'on peut appliquer à l'une ce que St. Paul dit de l'autre; non! M. F., c'est que l'une a sa source dans ce monde dont elle ne peut sortir, et

l'autre dans le ciel où elle régnera. Aussi, il est dit que *Dieu est charité;* mais il est impossible de dire que Dieu est bienfaisance!

De vertu en vertu, le sujet nous entraîne, et vous n'en trouverez aucune qui ne soit réduite, amoindrie, décolorée, par ces doctrines et ces commandemens d'hommes, que le monde consacre en opposition aux vrais commandemens de Dieu. Voyez comme le monde entend le pardon des offenses. Oui, sans doute, dit-on souvent, je pardonne à mon prochain, mais je lui pardonne de loin; qu'il ne m'approche plus; qu'il reste, et qu'il meure à distance; je ne puis prendre sur moi de le voir; je ne puis vivre avec lui; je lui pardonne, mais tout est fini entre nous! Ah! sans doute tout est fini, selon cette miséricorde qui n'est qu'une haine dégénérée, une tacite vengeance; tout est fini selon ces doctrines humaines, mais rien n'est même commencé selon les lois divines. Est-ce là pardonner comme celui qui a prié pour ses bourreaux; est-ce là se réconcilier avec son frère *avant de venir présenter son offrande;* est-ce là *ne pas laisser le soleil se coucher sur une colère, aimer ses ennemis, bénir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous persécutent!* Ces faux pardons valent à peine une franche inimitié, et laissent moins d'espoir d'une réconciliation sincère... Voyez encore comment le monde entend la justice: mon droit! s'écrie-t-il de toutes parts, mon droit tout entier, mon droit sans rien en rabattre, sans rien en retrancher;

mon droit selon la lettre de la loi; et souvent avec quelle dureté, ceux dont on veut adoucir les prétentions exorbitantes et cruelles répondent-ils; je suis dans mon droit; j'ai la loi de mon côté; les suites ne me regardent point; et les suites, c'est peut-être la perte, la ruine, la pauvreté d'une famille entière. M. F., qu'est-ce que cette rigueur, sinon une doctrine selon les commandemens des hommes? Le fidèle, qui reconnaît pour première législation l'Évangile, dit aussi, quand il le faut, mon droit! mais il entend par là le droit selon l'équité plus que selon la justice, le droit selon l'esprit qui vivifie et non selon la lettre qui tue; le droit qui est droit, non-seulement devant les hommes, mais aussi devant Dieu... Et voyez enfin comment le monde entend la repentance? De froids regrets qu'on s'efforce d'étourdir, une matinée uu peu sombre, une soirée un peu sérieuse, un dégoût passager, peut-être une courte prière, peut-être une aumône en expiation, voilà au plus, voilà, selon les doctrines du monde, la repentance; Chrétiens! est-ce là *cette repentance selon Dieu, cette repentance dont on ne se repent point,* cette douleur profonde d'avoir offensé un Dieu si saint et si bon, violé ses préceptes et méconnu ses bienfaits, cette amertume d'un coeur mécontent de soi-même, qui ne prend plaisir à rien avant d'être rentré en grâce, et qui, comme le péager, se prosterne sur le pavé des temples, et dit: *O Dieu! sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur...* Vous le voyez, partout se

retrouvent les mêmes différences entre ce dont le monde et ce dont le Ciel se contente; partout, selon l'homme, vous ne voyez en pratique qu'une vertu fausse et mauvaise, qui finit par s'exhaler en iniquités à bonne intention, ou bien une vertu incertaine, chancelante, qui ne va au bout de rien; et partout, selon Dieu, vous voyez que la fidélité doit être pleine et entière, persévérante, infatigable, invincible. Résumez en quelques mots les deux morales, et vous entendrez la voix du monde vous dire: l'homme est faible; et chacun a ses passions; et les séductions sont si enivrantes; et l'habitude a tant d'empire; et il est si difficile de changer son caractère; et il n'y a pas tant de mal en ces choses, et quelques péchés ne sont pas la perdition, et Dieu est si bon! et l'on ne peut pas être parfait!... Mais à l'encontre de ces funestes principes, écoutez, écoutez la voix du ciel vous dire: *Vous pouvez tout par Christ qui vous fortifie;* la grâce de Dieu vous suffit; *Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces;* ne vous persuadez point d'avoir *atteint le but; persévérez jusqu'à la fin* et vous serez sauvés; persévérez, et *soyez parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait!*

Maintenant, M. F., pour conduire en peu de mots cette étude à une conclusion simple et utile, représentez-vous deux hommes se conduisant d'après les principes que nous avons comparés. Mettez en

action ce que vous avez passé en revue; animez ces deux tableaux; donnez-leur vie et mouvement; donnez-leur corps et âme; qu'ils agissent, qu'ils vivent, qu'ils meurent devant vous!... Représentez-vous d'abord un homme fidèle aux principes de la morale humaine, et même ne les suivant qu'en ce qu'ils ont de meilleur; un homme qui ne souffre aucune tache sur son honneur, remplit avec intégrité tous ses engagemens, évite tout scandale, se montre modeste quand il le faut et bienfaisant quand il le peut, qui ne poursuit aucune vengeance, ne viole aucune justice, et qui prête même quelque attention aux reproches de sa conscience. Vous le voyez; je n'oublie rien, je rassemble tout les mérites de la morale mondaine, pour en faire le mérite d'un seul homme; et alors, dites-moi comment s'appelle un tel caractère dans le monde; quel est l'éloge qu'il reçoit et le nom qu'il porte; vous le savez; on en dit alors: c'est un parfait honnête homme! c'est un homme d'honneur! A Dieu ne plaise que je veuille avilir ce titre, l'environner d'accusations injurieuses, et en diminuer à vos yeux la valeur et la dignité; non, élevez-le aussi haut que vous le voudrez dans votre estime, reconnaissez toute la confiance qu'il inspire, toute l'admiration qu'il mérite. Le chrêtien, le vrai serviteur de Christ, le vrai disciple de l'Évangile; celui qui s'impose pour régle les saints commandemens et pour modèle les saints exemples de Jésus, celui-là, M. F., sera le parfait honnête homme; et quelque chose de plus;

celui-là sera un homme d'honneur, de probité, de bonnes moeurs, bienfaisant et indulgent, et quelque chose de mieux!... il unira à tout ce que le monde estime, tout ce que le ciel approuve; son honneur sera le véritable honneur; tous ses engagemens seront également sacrés et tous ses gains également licites; il ne fuira pas seulement les scandales, mais aussi les impuretés; à la modestie il joindra l'humilité; à la bienfaisance, la charité; à la justice, l'équité; ses pardons seront aussi bons de près que de loin, et sa repentance sera celle qui fait dire à Dieu même: *Je ferai passer ton péché; tu ne mourras point!* M. F. choisissez!... Il est temps de le dire, et il importe de le dire hautement: l'honnête homme n'est pas le vrai chrétien; il est en chemin, si vous voulez; mais il n'est pas arrivé; il a beaucoup fait peut-être, mais pas encore assez; et il faut le mettre au même rang que le scribe à qui le Christ disait: *Tu n'es pas loin du royaume des cieux!* Non, le simple honnête homme n'est pas encore le vrai chrétien; fidélité, foi, grâce, espérance, tout les sépare; mais le vrai chrétien est toujours l'honnête homme. Personne n'est l'un sans être l'autre, et qui fait le plus, M. F., fait aussi le moins. Je ne vous parle ici ni de ces chrétiens hypocrites, qui considèrent l'honneur comme trop peu de chose pour que leur sainteté daigne y prendre garde, ni de ces prétendus honnêtes gens, qui n'ont de religion qu'au moment de lever la main devant un tribunal pour jurer. Je laisse tous ces extrêmes;

je considère l'honnête homme dans sa probité et sa vertu; le vrai chrétien, dans sa foi et sa charité, et je vous déclare qu'ils ont été pesés à la balance, et que l'un des deux a été trouvé léger. Sans cela, à quoi nous sert donc l'Évangile? que gagnons-nous au christianisme? qu'est venu faire le Fils de Dieu dans ce monde? Rien, et s'il suffisait d'être honnête, Dieu ne nous demanderait pas d'être chrétien. Toutefois j'en conviens, ces différences s'effacent et disparaissent au milieu du tumulte du monde; *le bruit de vivre* se confond avec la vie; nous ne nous distinguons par les uns les autres; heureusement ce n'est pas à nous à faire la distinction, et le Seigneur *sait ceux qui sont siens.* Toutefois un moment arrive où la différence perce souvent; ai-je besoin de vous le dire? ce moment, c'est le dernier; il semble pendant la vie que ce soit assez d'être honnête homme; mais on sent à la mort que ce n'est pas assez; si près du tribunal qui demande plus, on regrette de n'avoir pas fait davantage, on regrette amèrement de n'avoir pas joint à toutes les lumières de la raison et à toutes les directions de la conscience, les leçons meilleures du christianisme, les fruits de la grâce, les saintetés de la prière, les prémices de l'immortalité. Et tandis que l'honnête homme devra dire: me voici, seul et sans défenseur, le chrétien mourant dira: me voici, ô Dieu, ne paraissant devant toi que sous l'appui de mon Rédempteur exalté, Jésus-Christ! O M. F., qu'ajouter à ces pensées, pour vous montrer que garder

les seuls commandemens du monde, même les meilleurs, est insuffisant, et *que te craindre*, ô Dieu, *et garder tes commandemens, c'est le tout de l'homme!* Que nos semblables soient donc nos témoins, nos émules, nos compagnons de travail, et jamais nos seuls maîtres; n'en croyons que Dieu; n'en croyons que Christ; n'en croyons que l'Évangile; cette loi seule comprend toutes les lois; et seule peut nous rendre irréprochables devant le monde, et sanctifiés devant le Seigneur!

LE

MYSTÈRE DE LA PIÉTÉ.

SERMON SUR 1 TIMOTHÉE III. 16.

Sans contredit, le mystère de la piété est grand.

Mes Frères,

Sans contredit, le mystère de la piété est grand! Voilà un de ces traits auxquels vous reconnaîtrez à la fois le génie d'un grand homme et l'humilité d'un vrai croyant. Le mot du texte n'est pas une de ces confessions de foi incertaines et vagues, où, tout en s'humiliant, la raison s'irrite de devoir s'humilier, entre en contestation avec Dieu, et lui demande plus de lumière; la raison ici se contente de ce qu'elle sait et ne demande rien de plus; aussi l'apôtre ne déclare pas faiblement que la religion qu'il annonce est çà et là obscure et difficile; il va plus loin; il monte plus haut; il tranche la question; il déclare que *sans contredit, ce mystère est grand...* M. F. est-ce que nous qui oserons le contredire? Nous!... Remarquez d'abord à qui St. Paul fait cet aveu. Cette épître n'est point adressée à

une église entière, dont l'intérêt même du christianisme naissant obligeait de ménager la foi mal affermie; elle n'est pas une lettre circulaire adressée à tous les fidèles d'une cité, à tous les prosélytes d'une province; vous y chercheriez vainement un traité raisonné et suivi sur l'ensemble des vérités chrétiennes; ce n'est pas aux Romains ou aux Galates que parle ici l'apôtre; vous auriez pu dire que, s'adressant à la foule, écrivant pour la multitude des fidèles, pour les simples autant que pour les sages, pour les ignorans autant que pour les doctes, il fallait bien leur présenter comme un grand mystère ce qui était au-dessus de leur petite intelligence, et leur montrer la religion nouvelle comme très-élevée pour mieux les consoler de ne pouvoir y atteindre. Ici, vous ne voyez qu'un ami écrivant à un intime ami; un maître plein de confiance écrivant au plus cher de ses disciples; c'est un échange de pensées, de conseils et d'expérience fait sous le sceau de l'amitié. En un mot, ce n'est pas tant l'illustre apôtre des gentils, le fondateur de tant d'églises, le docteur dont l'opinion triomphe au premier concile de Jérusalem, l'*instrument d'élite*, choisi pour porter la parole de Christ *devant les gentils, les rois et les enfans d'Israël*, qui transmet ici ses instructions et ses ordres; c'est Paul qui s'entretient avec Timothée, et qui, tout étonné des vérités magnifiques qui s'offrent une à une à son esprit, s'humilie le premier et invite son ami à s'humilier avec lui devant les merveilles de la religion,

et laisse tomber naturellement ces mots: *Sans contredit, le mystère de la piété est grand....* M. F., si cela n'est pas sincère, la sincérité n'est qu'un vain mot du langage des hommes.

Vous venez de voir en St. Paul l'ami qui dépose comme une simple confidence cette solennelle déclaration dans le sein de son ami; vous ne pouvez donc dire que cette parole, applicable au vulgaire et écrite pour lui seul, ne nous concerne point; revenez maintenant à considérer en St. Paul l'envoyé divin et le grand homme. Un trait caractéristique des hommes de génie est cette humilité dont un apôtre nous donne ici l'exemple. De tous temps, les intelligences les plus élevées et les plus fortes ont été les plus humbles, et l'explication de ce phénomène intellectuel est bien simple: c'est que mieux on se sert de sa raison, mieux on en reconnaît la faiblesse et les bornes. Dans l'antiquité, le plus sage des philosophes avait coutume de dire: Ce que je sais, c'est que je ne sais rien; tant il voyait qu'il lui restait à apprendre. Et dans nos temps modernes, le plus illustre des astronomes, celui qui a frayé le chemin où tous sont suivi, celui qui a appris le premier aux hommes ce que c'est que la lumière, et comment tous ces mondes que vous voyez chaque soir pèsent les uns sur les autres et tiennent ensemble dans les cieux; celui-là, M. F., a pensé que les semaines de Daniel étaient un calcul aussi important à faire que celui des étoiles du firmament; celui-là était un des plus humbles chrétiens

de son siècle. Cette docilité de la raison se retrouve à travers tous les âges de l'Écriture Sainte; les plus grands hommes de l'ancienne Alliance ont été les plus humbles et ont reconnue le plus hautement que Dieu est incompréhensible dans ses merveilles et ses voies. Voyez comment le grand Moïse marque à la raison humaine le champ qui lui est interdit et le sillon qui lui est ouvert: *Les choses cachées*, dit-il, *sont pour l'Éternel, et les choses révélées pour nous et nos enfans à jamais.* Écoutez ce David, qui certes ne manquait pas de génie: *Il est impossible de sonder la grandeur de Dieu;* écoutez ce Salomon, qui certes ne manquait pas de science: *L'Éternel habite dans l'obscurité;* ouvrez ce livre de Job, où le mystère du mal est approfondi, autant qu'il pouvait l'être avant le christianisme, et voyez comment la pensée de l'auteur sacré recule devant tant d'autres: *Trouveras-tu le fond de Dieu en le sondant; ce sont les hauteurs des cieux, qu'y feras tu? Ce sont les profondeurs des abîmes, qu'y verras tu?* Et cet Ésaïe qui a décrit la majesté divine autant peut-être que le langage humain la peut décrire, écoutez-le déclarer qu'il n'y a pas *moyen de pénétrer l'intelligence de Dieu!* A tous ces grands noms on peut ajouter celui de St. Paul, sans qu'il perde à la comparaison, et autant que les Moïse et les David, les Salomon et les Ésaïe, St. Paul humilie l'intelligence qu'il possède devant la révélation qu'il annonce, et reconnaît que, *sans contredit, le mystère de la piété est grand.*

Son exemple amène une réflexion à laquelle aucune expérience ne conduit mieux que la sienne. Le monde se partage d'ordinaire en sages et en fidèles, en hommes pleins de foi dans leur propre raison et qui prétendent y ramener l'Évangile, et en hommes plus dociles à la révélation, et qui s'efforcent d'y assujettir leur intelligence; je m'adresse à tous aujourd'hui. Vous qui êtes versés dans les sciences humaines, et qui avez appris ce qu'on peut s'apprendre d'homme à homme, St. Paul, des écoles de Tarse avait passé à celles de Jérusalem; St. Paul, s'il n'avait été disciple de Christ, aurait été un sage du monde, *un disputeur du siècle;* il a même commencé par là. Songez-y donc bien, c'est un des vôtres qui vous donne ici l'exemple de vous humilier devant le grand mystère de la piété; et qui de vous peut contester le génie de ce Paul, sa force de pénétration, sa profondeur de pensée? s'il s'est humilié, que ne vous humiliez-vous donc, et pourquoi vous étonnez-vous de trouver un mystère où ce grand homme en trouvait un? Et vous qui n'êtes pas doctes selon le monde, mais croyans selon l'Évangile, ou qui savez être l'un et l'autre, vous qui avez la foi et qui priez Dieu de vous l'augmenter sans cesse, voici un apôtre, un saint, un inspiré, un homme qui n'a pas étudié seulement comme vous l'Évangile, mais à qui l'Esprit saint l'a enseigné, un homme qui a vu le Christ dans sa gloire et qui a *reçu du Seigneur ce qu'il nous a donné,* un homme qui a été ravi au ciel et qui a entendu des secrets

ineffables; et cet homme, enrichi de tant de grâces, honoré de tant de connaissances, comblé des dons de l'esprit de Dieu, cet homme déclare que sans contredit le mystère de la piété est grand.... Chrétiens; je vous le demande, est-il possible, s'il était grand pour cet apôtre, qu'il ne le soit pas pour nous?.... Vous qui doutez encore et vous qui croyez, je vous cite donc tous au tribunal de votre propre raison. Sages, niez que Paul soit un grand homme; fidèles, niez que Paul soit un grand apôtre, ou préparez-vous tous à reconnaître avec lui que *le mystère de la piété est grand.*

M. F., saisissez bien cette dernière idée, et ne m'accordez rien de plus que ce que je vous demande. Vous ne devez suivre en aveugles l'exemple de personne, pas même d'un apôtre; avant de s'humilier, il faut savoir pourquoi on s'humilie; seulement, convenez d'avance que si ces motifs de s'humilier ont suffi à S^t^. Paul, ils doivent vous suffire. J'essaierai de vous montrer que le salut du monde est un grand mystère, considéré à l'égard de Dieu, qui l'a donné; de Christ, qui l'a accompli; de vous-mêmes, qu'il appelle à le recevoir.

Il est indispensable de fixer, d'une manière claire et précise, ce que S^t^. Paul entend par *le mystère de la piété;* il semble affectionner cette expression, il l'emploie souvent dans ses épitres: elle répondait à l'élévation de sa foi. J'ai rassemblé, M. F., tous ces différens passages où l'apôtre se

sert de ces termes, et, sans que je vous fatigue ici des longueurs de cet aride travail, il suffira de vous dire qu'une comparaison attentive des textes, surtout dans les épitres aux Romains, aux Corinthiens, aux Éphésiens et aux Colossiens, montre que dans la pensée de St. Paul, *le mystère de Christ*, *le mystère de la foi*, *le mystère de la piété*, est toujours la rédemption; la suite du verset même d'o le texte est tiré en offre la preuve. Ce verset, l'un des plus célèbres de l'Évangile, est un de ces passages sur lesquels on dispute depuis des siècles, et sur lesquels on disputera sans s'accorder bien des siècles encore; sur aucune autre ligne des livres saints on n'a porté plus loin l'esprit minutieux de critique, l'art des conjectures, les explications forcées, les subtilités ingénieuses, et il faut bien le dire, à la honte éternelle d'un étroit fanatisme, les fraudes prétendues pieuses, armes indignes d'un chrétien, armes empoisonnées qui blessent celui qui s'en sert, et qui défendent la vérité par des mensonges. Mais quelque texte que l'on suive, quelque version que l'on préfère, il est impossible de ne pas voir la rédemption dans l'ensemble de ces pensées. Cette remarque confirme notre explication, et achève de vous montrer que *le grand mystère de la piété*, c'est la rédemption.

Ce mystère est grand, si vous le considérez à l'égard de Dieu qui nous a donné le salut.

M. F., l'idée de Dieu, sous quelque rapport qu'on l'envisage, est toute remplie de mystère; l'idée d'un

être éternel et immense, sans commencement et sans fin, sans mesure en sa durée, sans limite en sa puissance, qui sait tout, qui conserve tout, qui bénit tout, est supérieure à l'intelligence des anges même; et, du milieu de notre temple, comme Salomon dans le sien, nous pouvons dire que *l'Éternel habite dans l'obscurité.* Cependant, l'idée de Dieu une fois admise (et vous savez que *l'insensé seul dit en son coeur qu'il n'y a point de Dieu)*, quelque lumière brille au sein de ces ténèbres profondes; notre raison, qui ne peut sonder ses voies, en découvre les bords, et nous savons quelque chose de ses perfections et de ses ouvrages. Aussi, je conçois un Dieu créateur; je conçois que Dieu soit sorti de son repos éternel, et qu'il ait tiré des mondes et des êtres du sein du néant, afin de pouvoir se dire ensuite que tout ce qu'il avait fait était très bon. Je conçois que l'être souverainement parfait et souverainement heureux ait formé des créatures à sa ressemblance, c'est-à-dire, qu'il leur ait donné une part de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, et ainsi, une part de son bonheur. Toute l'étendue me donne à connaître les ouvrages de ses mains, une voix secrète s'élève du fond de mon âme, répond à cette voix des cieux qui me raconte sa gloire, et m'assure que j'ai reçu de lui seul la vie, le mouvement et l'être, et, de la création, mon esprit remonte sans s'égarer au Créateur. Un second effort de la raison, un second progrès de la foi, est de reconnaître un Dieu conservateur

du monde. Que celui qui a créé veille à la conservation de son ouvrage; ces deux idées sont inséparables. Que deviendrait l'univers sans la Providence; où y aurait-il un abîme assez grand pour l'y laisser tomber et périr; quelle absurdité qu'un Dieu qui crée, et qui, l'instant après, ne prend aucun intérêt, ne donne aucune attention à son oeuvre, et l'abandonne à une destruction ou lente ou prochaine? D'ailleurs le fait est là, sous nos yeux; nous, nous sommes d'hier, mais la création n'est pas d'hier; ce firmament qui brille sur nos têtes n'est pas d'hier; l'univers est une chose ancienne; la terre même qui nous porte est plus vieille que nous: elle garde de son antiquité la preuve dans son sein. Et qui donc a conservé le monde jusqu'à ce siècle, ce jour, ce moment, si ce n'est le Dieu qui l'a créé? Enfin, sans se perdre dans des ténèbres impénétrables, notre raison et notre foi conçoivent un Dieu, arbitre des destinées et juge des actions, un Dieu qui demandera compte à des créatures qu'il a faites lui-même responsables et libres, un Dieu *à qui appartient la vengeance*, et à qui, par conséquent, appartient aussi la rénumération; il y a des lois, donc il y aura un jugement, le grand mystère serait qu'il n'y en eût point. Création, Providence, Jugement, voilà donc où la raison arrive sans broncher, où la foi s'élève par un facile essor; voilà des connaissances qui ne sont pas sans mystère, il est vrai, mais où la lumière égale au moins les ténèbres; voilà des

faits, des vérités, des doctrines que le ciel et la terre, et le consentement universel de nos générations, et la voix de la conscience. et cet instinct religieux que Dieu même a gravé dans notre sein, attestent de concert. Mais représentez-vous ce Dieu: créateur,... qui en peut douter? conservateur,... qui ne le voit? juge,... qui ne le sent?... représentez-vous ce Dieu résolvant dans ses conseils éternels et infaillibles que le monde sera sauvé, et que son divin Fils en deviendra le chef, le modèle, le rédempteur... M. F., *le mystère de la piété est grand!* Dès l'instant où le fruit fatal eut empoisonné cette pure respiration de vie que Dieu nous avait donnée, dès l'instant que l'homme usa mal de sa liberté sainte, dès l'instant que le péché fut entré dans ce monde et après lui la mort et le malheur, Dieu a résolu la rédemption, et a remis seulement à quelques milliers d'années le jour de l'accomplir. La pitié divine commença aussitôt que notre malheur, et ces mots fameux que vous lisez au début des révélations divines: *La postérité de la femme écrasera la tête du serpent*, ces mots, savez-vous bien ce qu'au fond ils signifient; ils signifient que *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point et obtienne la vie éternelle.* Depuis cette première lueur d'espérance, la providence a été sans cesse employée à préparer ce grand bienfait; une longue suite de précurseurs aplanit les chemins et prépare les voies du Messie; chaque siè-

cle écoute un oracle; chaque génération obtient un témoignage; chaque livre sacré fournit sa part de promesses et de preuves; les patriarches *saluent de loin la journée du Seigneur*, et déclarent en mourant qu'ils ont *attendu le salut;* Moïse annonce un prophète semblable à lui; David déclare que le bien-aimé de l'Éternel *n'éprouvera point la pourriture du tombeau;* Michée promet à Bethléem qu'elle ne sera point *la plus petite des cités de Juda*, et que de son sein sortira le conducteur d'Israël; Ésaïe le dépeint se laissant conduire *comme la brebis muette devant celui qui la tond*, et marque *son sépulcre avec les riches*, quoiqu'il doive être *avec les malfaiteurs en sa mort;* Daniel compte les dernières semaines de son attente; Aggée affirme qu'en paraissant dans le second temple, il en élèvera la gloire au-dessus de celle du premier. Le jour vient, une crèche sert de berceau à un enfant; et il se trouve que cette crèche est celle d'une étable de Bethléem! Une croix se dresse, et il se trouve que le condamné y marche comme la brebis muette prédite par Ésaïe! Une tombe se creuse, et il se trouve que le corps qui y descend est seul de tous les cadavres de la race humaine, seul dispensé de la pourriture de la mort selon l'annonce de David; et il suffit de cette crèche, de cette croix, de cette tombe; Dieu ne demande rien de plus pour pardonner à tout un monde de pécheurs; tout est accompli, et le monde est sauvé..... M. F., que le mystère de la piété est grand! Oui, c'est un grand mystère, que,

n'ayant nul besoin de nous régénérer et de nous pardonner, Dieu nous offre régénération et pardon. Oui, c'est un grand mystère, que pour notre salut Dieu n'ait pas même épargné son propre Fils, et qu'il l'ait livré pour nous à la mort, à la mort même de la croix. Oui, c'est un grand mystère, que Dieu ait accepté le triple sacrifice de sa venue sur cette terre de deuil et de péché, de sa vie si pleine de traverses et de sa mort si pleine de douleur, et qu'il ait laissé le Christ boire jusqu'à la lie cette coupe d'amertume, au lieu de la répandre, dans sa colère, sur la terre des vivans où elle se serait brisée contre la pierre de nos tombes. Créateur, j'admire sa grandeur et sa gloire; conservateur, je reconnais sa providence; juge, je prévois son jugement, et ma raison, sur toutes ces vérités, vient facilement à l'appui de ma foi. Sauveur!... à cette idée toute ma raison tremble et fléchit; je ne puis plus que m'humilier, je ne sais plus que croire, et je dis: *Seigneur, augmente-nous la foi... le mystère de la piété est grand!*

Le mystère ne perd rien de sa grandeur, si votre esprit passe de l'idée de Dieu, qui avait promis la rédemption du monde, à celle de Christ, qui l'a accomplie, qui selon l'énergique image de l'apotre, *a porté nos péchés en son corps sur le bois*, et après être *mort pour nos offenses est ressuscité pour notre justification*. Pour vous convaincre sous ce nouveau rapport que le mystère de la piété est grand, je n'ai pas besoin de vous conduire vers *ces issues*

d'ancienneté dont parle St. Jean, quand il déclare qu'*au commencement la Parole était avec Dieu, la Parole qui a été faite chair, et qui a habité parmi nous;* jusqu'où faudrait-il reculer dans les âges du passé pour contempler ce commencement? Et je n'ai pas besoin non plus de vous transporter à cette fin de toutes choses dont parle St. Paul, quand il affirme qu'un jour *le Fils lui-même sera assujetti au Père, afin que Dieu soit tout en tous;* jusqu'où faudrait-il pénétrer en idée dans les âges de l'avenir pour arriver là? Ne jetons pas les yeux dans ces profondeurs; Jésus lui même a dit: *Personne ne connaît le Fils que le Père*, et qui sommes-nous, pour prétendre connaître le Fils comme ils est connu de celui qui l'a fait Christ et Roi? Non, je n'ai à vous parler que du Christ *semblable à vous en toutes choses excepté le péché.* Vous venez de contempler la rédemption résolue dans les conseils éternels du Souverain, et préparée jour par jour durant les longs siècles de la première alliance; je dois maintenant vous montrer la rédemption exécutée, achevée, accomplie sur cette terre où nous sommes, et vous conviendrez tous que la rédemption est aussi étonnante, vue sous son côté terrestre qu'étudiée sous son aspect divin... Disciples de Christ, qui lui diriez comme le Psalmiste à son Dieu: *Quel autre avons-nous au Ciel que toi?* disciples de Christ, persuadés qu'en son nom seul vous pouvez être sauvés; disciples de Christ, savez-vous ce que c'est que la rédemption? M. F... c'est une nais-

sance humaine, une vie humaine, une mort humaine, une sépulture humaine, une résurrection humaine.... O prodige admirable par sa simplicité même! il y a là toute notre rédemption, et il est impossible d'ajouter un seul fait à ces faits, un seul souvenir à ces souvenirs, un sacrifice à ces sacrifices, un triomphe à ces triomphes; mais aussi n'en retranchez rien, car il ne resterait rien; pour peu que vous diminuiez de ces naïves merveilles, elles s'évanouissent; la rédemption est réduite à néant, et le Christ est le Fils de Dieu, il n'est plus le Sauveur. Reconnaissez donc que la simplicité des moyens n'enlève rien à la grandeur des résultats; à l'époque fixée par tant d'oracles, après des siècles d'attente, *le Christ*, *le Sauveur nous est né;* il y a eu un homme de plus parmi les hommes, un Israélite de plus parmi les Israélites, un descendant de plus dans la postérité d'Abraham, un rejeton de plus sur la racine d'Isaï, et le monde a été sauvé! A l'époque fixée, *le Christ, le Sauveur nous est né*, et il n'a jamais démenti ce qu'il y a eu d'humain dans sa naissance; *car il a été semblable à nous;* et il n'a jamais démenti ce qu'il y a eu de céleste dans sa naissance; car *il a été semblable à nous en toutes choses excepté le péché;* et il a coulé des jours pareils à nos jours, mais il les a autrement remplis; et il a visité des maisons pareilles à nos demeures, mais c'était en allant de lieu en lieu faisant du bien; et il a versé des pleurs pareils à nos larmes, mais non pas sur lui-même; et il est mort d'un trépas

humain, en restant libre d'y échapper; il est descendu dans un sépulcre humain, en restant maître d'en sortir; et de cette tombe, humaine au point que Joseph d'Aritmathée l'avait préparée pour lui-même, de cette tombe, il est sorti comme nous sortirons des nôtres, et le monde a été sauvé, et *quiconque croira en lui vivra*, et Dieu s'est ainsi *réconcilié le monde;* une seule vie, exempte de tout péché, a obtenu grâce pour toutes nos vies, qui n'en sont jamais exemptes; celui qui n'a bronché en rien assure le pardon de nous tous qui bronchons en plusieurs choses; sa justice seule couvre toutes nos injustices, sa gloire seule répare toutes nos turpitudes; sa sainteté seule balance toutes nos imperfections. Nous sommes tous des serviteurs inutiles qui n'achevons jamais nos oeuvres; seul, il a achevé la sienne; nous sommes tous pécheurs; seul, il n'a point péché; c'est assez, et le monde est sauvé, et en sa faveur Dieu nous fait grâce. O M. F., que *le mystère de la piété est grand!* A cette extrême simplicité des moyens, à cette irréprochable perfection des vertus que vous remarquez dans l'oeuvre de la rédemption, ajoutez la force des épreuves, l'amertume des souffrances, cette tentation du désert, dans la quelle il est impossible de ne pas voir, de quelque manière qu'on l'explique, toutes les tentations du monde réunies dans une seule séduction pour vaincre celui qui s'est montré invincible; ajoutez trois années d'inutiles efforts au milieu d'un peuple à qui il fallait dire: *Vous ne vou-*

lez pas venir à moi pour avoir la vie; et de villes en villes, auxquelles il fallait dire, en sortant de leurs murs, *malheur à vous, car Sodome et Gomorrhe se seraient repenties*, et vous ne vous repentez pas; ajoutez la nuit de Gethsémané, nuit de douleurs telles qu'un ange est venu les adoucir; et la journée du Calvaire, journée d'angoisses et d'horreur, dont les heures sont horribles à compter jusqu'à ce mot: *tout est accompli;* et c'est du haut de cette croix que le salut est descendu sur les vivans et les morts... M. F., *le mystère de la piété est grand!*

Il me reste, M. F., à vous parler de vous-mêmes; il me reste à vous montrer que le mystère de la piété est grand, que le don du salut est étonnant et inconcevable, quand vous ramenez vos pensées de Dieu qui l'a accordé et de Christ qui l'a accompli, à vous-mêmes qui l'avez reçu. Ne suffit-il pas du moindre examen de son coeur, de sa conscience, de sa vie; ne suffit-il pas d'échapper un moment aux illusions de l'amour-propre, et quel amour-propre peut nous suivre devant Dieu! ne suffit-il pas de ce voir un moment tel que l'on est, pour s'étonner de son salut, et se demander avec une irrésistible surprise: Se peut-il que je sois sauvé? M. F. ce qui fait que souvent la rédemption excite moins notre étonnement, ce qui diminue à nos yeux la grandeur du mystère, c'est que nous le considérons comme un bienfait universel, dont nous ne prenons que notre part; il nous semble moindre en

notre faveur, parce qu'il appartient également aux autres, et quand nous nous rappelons que le Christ est mort pour tous, nous sommes par moment moins frappés de sa mort, moins émus de sa charité. Mais que chacun de vous ramène sur soi la rédemption entière; que chacun de vous ne pense un moment qu'a lui seul, et se dise: le Christ est mort pour moi; ce sang qui efface tous les péchés efface les miens, efface ceux de ma jeunesse, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui; le Christ est mort pour moi, au point que quand tous les hommes se perdraient, je pourrais être sauvé..... O M. F. alors, *que le mystère de la piété est grand;* que la miséricorde de Dieu semble immense; que la charité de Christ semble adorable, et comme on se sent anéanti sous le poids de cette grâce! Et vous demanderai-je quels étaient vos droits d'être sauvés, Vous demanderai-je à quel titre vous pouviez dire à votre Dieu d'aimer assez votre monde pour donner son Fils unique à ce monde? Vous demanderai-je comment vous auriez fait descendre le Christ des cieux, si Dieu ne vous l'avait envoyé? Vous savez assez que vous êtres rachetés par un effet de sa pure grâce; que la Rédemption est un don gratuit; que Dieu ne vous doit rien, et surtout pas le salut; que Dieu n'était pas plus obligé de vous donner son Fils que de vous donner aujourd'hui votre pain quotidien; que Dieu enfin, auteur de la liberté dont l'homme s'est mal servi, pouvant bien s'en servir: est en plein droit de vous dire de vous sauver, et de vous sanc-

tifier, et de mourir en paix, et de ressusciter en gloire, seuls et par vous-mêmes et sans lui. A cette dernière idée, vous demanderai-je aussi ce que vous seriez devenus sans l'Évangile, sans la rédemption, sans la venue de Jésus-Christ; ce que vous seriez devenus en cette vie et ce que vous deviendriez dans la vie éternelle? Il est impossible de se représenter où en serait ce monde, s'il n'était pas chrétien; l'imagination ne va pas jusque là. Et l'immortalité, M. F., que serait-elle pour les hommes, si le Christ ne l'avait assurée, s'il n'y avait pas *plusieurs demeures dans la maison de son père* et s'il n'avait été *nous préparer le lieu?*... Mais cessons de raisonner par conjecture, et laissez-moi vous interroger de plus près; laissez-moi rapprocher de vous la rédemption et vous en faire ainsi mieux apprécier les grâces, mieux connaître les merveilles, mieux entrevoir les magnificences. Vous êtes sauvés! C'est là votre espoir, votre attente, votre ressource. Mais en quoi consistera ce salut? Quelle espèce de joie vous donnera-t-il? quelle sorte de consolation ou de dédommagement y trouverez-vous? quel changement aura lieu dans votre condition? en un mot, disciples du Christ, que serez-vous à sa droite, en comparaison de ce que vous êtes maintenant?... Pécheurs, vous serez pardonnés, c'est-à-dire, vous n'éprouverez plus cet éloignement de Dieu, cet effroi de Dieu, que le péché laisse après lui, vous ne redouterez plus ni la présence ni la justice de Dieu; vous sentirez que votre coeur est pur, et vous vous

direz sans crainte que *le Seigneur n'est pas loin de chacun de vous.* Et vous serez sanctifiés; vous n'éprouverez plus ces combats intérieurs de la chair et du sang, ces convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme; vous jetterez en paix vos regards autour de vous sans rien voir de souillé; aucune mauvaise pensée, aucune importune distraction, aucune honteuse turpitude ne vous entraînera; tout sera pur en vous, autour de vous et pour vous, et, pour comble, vous ne craindrez plus de pécher. Comparez cette tranquillité d'âme au besoin qui nous presse tous ici-bas d'une vigilance perpétuelle.... O M. F., que le mystère de la piété est grand!... Dans votre état actuel, votre foi se heurte de tous côtés contre des doutes pénibles; souvent vous cherchez Dieu sans l'atteindre et le voir d'assez près; vous voudriez contempler face à face, et vous ne pouvez; vous regardez dans les voies de la Providence, et vous ne les sondez pas; vous regardez dans les ténèbres de la tombe, et vous n'y voyez rien; vous regardez dans les profondeurs de l'éternité, et vous y voyez moins encore. Eh bien! quand ce salut que vous espérez vous sera confirmé, une lumière sainte et pure inondera votre entendement, la Providence vous sera dévoilée, et toute sa sagesse, sa justice, sa bonté passera devant votre face; la tombe, qui est si ténébreuse aujourd'hui, vous expliquera tous ses secrets; elle vous montrera les détours de ce passage du monde au ciel, et connaissant comme vous

êtes connus, le voile qui vous cache l'éternité sera levé, vous compterez ses âges, vous mesurerez ses profondeurs, vous y marcherez par la vue.... M. F., que le mystère de la piété est grand! Enfin la dernière heure de toutes vos peines aura sonné; infortunés, vous n'aurez plus rien à pleurer; malades, vous n'aurez plus rien à souffrir; pauvres, vous n'aurez plus rien à recevoir; tous, vous aurez eu vos maux en cette vie, et tous, vous serez consolés; mortels, vous n'aurez plus à mourir; l'aiguillon du trépas ne nous frappera qu'une fois; cette fosse obscure et froide ne nous recevra qu'une fois; le reveil du long sommeil sera un réveil éternel; et, pour dernier trait, il n'y aura plus de deuil ni à craindre, ni à porter, puisqu'il n'y aura plus de sépulcres; les amis seront rendus aux amis; et nos fragiles affections de cette vie seront renouvelées et garanties dans la communion des saints. Disciples de Christ, voilà, voilà le salut en Christ!... Que ce mystère de la piéte est grand! Quelle merveille que le péché ne nous perde point, que le trépas ne nous sépare point à jamais! Quelle merveille que nous puissions aspirer à un tel salut! Quelle merveille que le Christ ait pu demander et obtenir pour de misérables pécheurs comme nous que *là où il est nous y soyons aussi avec lui!* M. F., que notre foi soit aussi grande, s'il se peut, que le mystère de la piété est grand! La grâce est assez puissante pour nous faire arriver là. Que notre raison s'humilie, que notre espérance s'affermisse, que notre

gratitude s'élève en tribut unanime vers le Seigneur! Que tout ce qui est au dedans de nous bénisse le nom de sa sainteté, et que notre âme *monte jusqu'à son trône dans les cieux pour le trouver!* En toutes choses, nous serons plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés, vainqueurs dans les combats de la vie pour en sanctifier le cours; vainqueurs dans les luttes de la mort pour en briser l'aiguillon; vainqueurs sur le seuil de l'éternité pour en saisir la couronne.

LE

SEL DE LA TERRE.

SERMON SUR ST. MATTHIEU V. 13.

Vous êtes le sel de la terre; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes.

Mes Frères,

A qui le Seigneur s'adressait-il en prononçant cette parole, l'une des plus célèbres de l'Évangile, l'une de celle dont le monde même a daigné se souvenir? On a voulu prouver que Jésus ne parle ici qu'à ses apôtres, ses confidens les plus intimes, ses serviteurs les plus fidèles, destinés à répandre au loin sa doctrine et à devenir ses témoins en Israël. Mais il est douteux qu'à l'époque du sermon sur la montagne, le Christ eût choisi les douze apôtres ou les soixante-dix disciples; s'il s'était déjà environné de quelques amis, il est plus douteux encore qu'il leur eût confié une mission spéciale; et, sans entrer ici dans une discussion minutieuse, jetez les yeux sur la fin du récit et pesez les termes dans lesquels

l'évangeliste rend compte de l'impression produite par cette sublime leçon donnée au monde: *Il arriva, quand Jésus eut achevé tout ce discours, que les troupes furent étonnées de sa doctrine.* Cette magnifique instruction, qui jetait les bases de la morale chrétienne, était donc adressée à toute cette multitude, et l'on ne voit nul motif de faire exception en faveur de quelques mots de l'exhortation, et de les mettre à part pour l'honneur des apôtres. Mais quoi! me direz-vous, était-il possible de dire à ce peuple ignorant, grossier, sensuel, à ce peuple qui suivait le Seigneur moins pour s'instruire à ses leçons divines que pour se saisir de quelques vivres par une multiplication de pains, à ce peuple qui a commencé par l'écouter, qui bientôt lui a offert la couronne, et qui a fini par l'attacher à une croix, Vous êtes le sel de la terre? On ne sait où s'est passée cette scène qui ouvrait d'une manière si paisible l'Évangile, et sur quelle montagne solitaire le Christ avait réuni les fidèles. Mais il semble que des sommets du Liban aux collines de Béthanie, il ne se trouvait pas alors une hauteur d'où sa voix divine pouvait dire à ses concitoyens: *Vous êtes le sel de la terre;* ni le Tabor, où ils n'ont pas compris sa gloire, ni le Calvaire, où ils n'ont pas compris sa mort, ni le mont des Oliviers, où ils n'ont pas su veiller une heure avec lui.

M. F., il est vrai; parmi ces troupes *étonnées de sa doctrine*, se trouvaient peut-être quelques-uns de ces malheureux qui, plus tard, ont crié devant

Pilate: *Crucifie! crucifie!* Mais ce peuple, quoique déchu et dégénéré, était de la postérité d'Abraham; ce peuple possédait la loi de Moïse; ce peuple lisait les pages saintes d'un David et d'un Esaïe, ce peuple seul avait dit aux nations: il viendra un Sauveur; et pour comble de ses saintetés, pour base de ses gloires, ce peuple seul, au milieu d'un monde idolâtre, n'adorait pas d'idoles, ce peuple seul connaissait le vrai Dieu. Convenez-en; à ces souvenirs on pouvait justement dire aux Hébreux: vous êtes le sel de la terre! Et, en effet, c'est à cette gloire qu'Israël de tout temps avait été divinement destiné. Peuple élu de Dieu, nation *de sacrificateurs et de rois*, dépositaire des vérités et des révélations divines, mille fois vaincu, asservi, dépossédé, et jamais détruit, et demeurant toujours le même Israël sous le joug égyptien, le même sous le joug syrien, persan, grec, romain, oui, Israël était le sel de la terre!... Israël était le sel de la terre, lorsqu'au moment où l'idolâtrie n'avait que quelques pas de plus à faire pour devenir universelle, Abraham a été *appelé* et chargé de sauver de l'oubli la connaissance du vrai Dieu. Israël l'était encore, lorsque Moïse vint lui enseigner que le nom de ce Dieu était: *Je suis celui qui suis*, idée sublime, que rien n'a surpassée; Israël l'était encore, lorsqu'au retour de la captivité de Babylone, il laissait en Asie l'attente d'un Messie, et rapportait en Judée une horreur désormais inébranlable pour toute idolâtrie; Israël l'était même encore au

temps de l'Evangile, puisqu'il a pu fournir au christianisme des fondateurs tels que les apôtres, des historiens tels que les Evangélistes, à Jésus un ami tel que Saint Jean, et au monde païen un docteur tel que Saint-Paul... Ils sont morts, tous ces nobles représentans de notre race, ces plus grands des humains, ces confidens du Christ, ces élus de Dieu; ils se *reposent de leurs travaux*, et *leurs œuvres les ont suivis*, et nous, payant à notre tour le tribut accoutumé que reçoit leur mémoire, nous pouvons redire sur leurs cendres froides: ils ont éte le sel de la terre... Des temps anciens venons à nos jours: à qui cette parole peut-elle convenir aujour-d'hui? N'y aurait-il personne à qui l'appliquer? Une décadence si honteuse est impossible. Notre race ne doit jamais tomber si bas, et *les portes de l'Enfer* ne peuvent prévaloir contre l'église de Christ. A qui donc l'image du texte s'applique t-elle maintenant?... Que serviraient d'ingénieuses transitions pour en venir où votre foi devance mes paroles?... Elle s'applique à vous, chrétiens! *Vous êtes* maintenant *le sel de la terre;* mais ce n'est pas là tout ce que je dois vous démontrer; plus les grâces que Dieu nous a départies sont éclatantes, plus la responsabilité qui s'y attache est grave, et mon devoir est de vous dire aussi: *si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on; il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes.*

Vous êtes le sel de la terre. Cette parole, sous une image familière aux langues et conforme aux moeurs de l'Orient, exprime avec simplicité et avec force l'idée d'excellence et de supériorité. Vous êtes le sel de la terre, c'est-à-dire, vous êtes les plus excellens des mortels, vous êtes supérieurs au reste des humains, leurs guides et leurs modèles. M. F., votre humilité s'alarmerait-elle en m'entendant vous décerner ces titres d'honneur? Ne craignez pas que je vienne vous fatiguer de votre éloge, et vous encenser du haut de cette chaire; à Dieu ne plaise que je ravale jamais ainsi votre attention et mon ministère. Faites une distinction facile, qui mettra le sujet sous son vrai point de vue. Il ne s'agit pas ici de nos mérites, et de nos succès, et de nos triomphes; il s'agit simplement des bienfaits de notre Dieu; il ne s'agit pas de nous comme hommes, mais comme chrétiens; il ne s'agit pas de notre gloire, mais de la gloire du Seigneur; et voici en deux mots le point en question: le christianisme est-il divin? Oui, très-certainement. Et vous, professez-vous le pur christianisme? Oui, encore! Vous êtes donc le sel de la terre; et, sans me préoccuper des scrupules d'une humilité qui s'inquiète à tort, c'est là ce que je vais franchement vous prouver.

Pour première preuve, songez que les chrétiens sont les plus puissans parmi les hommes. Déployez une carte, examinez la face du globe, et voyez s'il s'y trouve un pouvoir qui égale le leur. Il n'en existe aucun, et, ce qui rend plus étonnante cette gloire,

cette supériorité que Dieu accorde aux adorateurs de son divin Fils, c'est que les chrétiens ne sont pas les plus nombreux sur la terre. Il est triste, mais il est vrai de le dire, et l'aveu est aussi inutile à retenir que le secret impossible à garder, le nom de Dieu n'est pas le plus adoré dans notre monde; d'autres noms, des noms de mensonge et d'impureté y sont plus invoqués que le sien, et *le bon Berger* a le moins de brebis. Mais, malgré cette infériorité de nombre, les chrétiens sont les maîtres, et le reste du globe est sous leur domination; il ne tient qu'à leur volonté d'y commander, et chaque jour ils y commandent avec plus d'empire. M. F., c'est qu'il ne s'agit pas de se compter, mais de se peser; c'est qu'une foule d'insensés ne vaut pas un petit nombre de sages; c'est que *Dieu est pour nous, et qui donc sera contre nous*?... Voulez-vous une seconde preuve du même genre? Déployez de nouveau une carte, parcourez la face du globe, vous trouverez des chrétiens partout; en est-il de même des autres peuples, des autres cultes? Non, l'erreur enchaîne pour ainsi dire ses disciples, les fixe au sol qu'elle occupe, et ne leur permet pas de s'éloigner. Mais le christianisme traverse le monde en tous sens, aborde sur tous les rivages, s'établit sur tout les continens, et, dès qu'il a mis le pied sur un coin de terre, il semble dire: ce lieu-ci est à moi! Oui, nous sommes les maitres du monde, parce que nous sommes les serviteurs de celui qui en est le maître suprême; la terre est

à vous, parce que vous êtes à lui. L'histoire, me direz-vous, donne un triste démenti à ces réflexions; les disciples de Jésus n'ont pas toujours possédé l'empire; on a vu un temps où les peuples musulmans étaient plus puissans que le peuple chrétien, où, maîtres des plus belles contrées du globe, ils ont pressé l'Europe de deux côtés. M. F., il est vrai; mais à ces époques désastreuses l'église, plus que jamais, avait mérité la censure que St. Paul prononçait contre la synagogue: *Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas pourtant d'Israël!* La chrétienté était-elle alors assez chrétienne? Qu'avait-elle fait de l'Évangile? On servait Christ de nom, sans lire sa loi, et le pur christianisme disparaissait étouffé sous un amas de superstitions et d'erreurs. Ah! ne reprochons pas à la Providence ce qu'il faut nous reprocher à nous-mêmes; les chrétiens ont été les plus faibles, quand ils ont cessé d'être les plus éclairés, et leur supériorité s'est proportionnée à leur piété et leur foi; leurs triomphes sur le reste des hommes ont recommencé, quand leur religion a repris les siens sur eux-mêmes. L'histoire n'a donc rien dans ses annales qui contredise cette vérité d'expérience; vous êtes les plus puissans parmi les hommes, vous êtes le sel de la terre.

Cet empire ne durerait pas un jour, et les disciples de Jésus ne seraient pas long-temps les plus forts, s'ils n'étaient les plus instruits. L'avantage qui se trouve du côté des peuples chrétiens pour

la culture de l'esprit humain est si grand, qu'il est presque impossible de le mesurer. Cette supériorité porte sur tout; il n'est aucune branche des connaissances humaines, aucune oeuvre de génie, aucune recherche de science, aucune espèce d'industrie, et dans les arts utiles, et dans les beaux arts, où la prééminence n'appartienne, quand ils le veulent, aux chrétiens. Vous ne me citerez pas, comme une objection contre cette gloire, quelques heureuses rencontres de matières premières qui nous manquent, et quelques chefs-d'oeuvre de patience dont le secret semble échapper à la nôtre; la patience est le talent de ceux qui n'en ont pas d'autre. Nos adversaires imitent, et nous inventons; ils font et refont sans cesse les mêmes choses, et nous avançons de progrès en progrès; on ne peut citer une de leurs découvertes qu'ils aient perfectionnée, ni une seule qui n'ait reçu de nos mains quelque perfectionnement. Cette supériorité d'instruction est reconnue par les populations mêmes qui ont le plus grand intérêt à la contester; oui, ces nations farouches ou sensuelles, féroces ou paresseuses, qui n'ont pas la connaissance de Christ, s'entendent si mal à nos études les plus répandues, et suivent de si loin nos exemples, qu'elles avouent notre supériorité, qu'elles viennent à nous pour s'instruire, qu'en nous regardant comme des profanes, des impies, des infidèles, elles nous regardent comme leurs maîtres dans toutes les sciences, et se font une salle d'étude et un

atelier d'apprentissage de cette chrétienté qu'elles méprisent. Notre gloire est comme confiée à nos rivaux... Quelle preuve que les chrétiens sont le sel de la terre! et que sera-ce si le parallèle porte sur le degré de culture intellectuelle des classes inférieures? Parmi ces nations malheureuses que l'Écriture nous dépeint assises dans les ombres de la vallée de la mort, dès que l'on descend vers les derniers rangs de la société, toutes les connaissances les plus usuelles, lire, écrire, compter, sont des choses inouies, inconnues, sans exemple; un livre, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus commun parmi nous, un livre quelconque est une merveille que personne n'a tenue en main; il y a de grandes villes où vous en trouveriez difficilement un seul; et mesurez alors, mesurez la masse épaisse d'ignorance, de superstitions, d'erreurs ou impures ou cruelles, et toujours tristes, croupissant avec une pesanteur séculaire chez un peuple dont la seule occupation, la seule pensée est de respirer, se nourrir, dormir, adorer quelque déité monstrueuse, et *s'en aller par le chemin de toute la terre.* Comparez, à ces ténèbres, comparez le degré de culture des peuples chrétiens, et surtout, grâce à Dieu! au sein de nos églises; voyez combien ces simples connaissances y sont plus répandues; voyez chez les nations chrétiennes les plus avancées combien il est rare de trouver un hameau où personne ne sache lire, un hameau où personne ne possède un livre; et que de préjugés de moins à mesure que ces pré-

miers élémens de toute civilisation se propagent; que de peurs chimériques de moins à mesure que la nature est mieux connue! C'est là un des triomphes du christianisme; il est de toute manière la lumière du monde, *la ville bâtie sur une montagne*, et vers laquelle tous les peuples regardent... Oui, quiconque apprend à lire à un jeune enfant peut se réjouir d'avoir fait quelque chose pour la gloire de Dieu, pour le règne de Christ, pour le bien de l'humanité; et je vous le déclare, dussé-je vous exposer avec moi aux sourires d'une incrédulité dédaigneuse, vous qui savez lire, vous êtes le sel de la terre.

De cette supériorité de puissance et de lumière dérive, en notre faveur, une supériorité de bonheur, et les chrétiens, sans nul doute, sont les plus heureux parmi les hommes. Prenez garde, sur ce point, que votre propre sort, quel qu'il soit, ne vous aveugle; prenez garde de prendre pour mesure et pour règle votre degré de reconnaissance ou votre manque de résignation; prenez garde de juger des avantages dont jouit toute une génération, une race, une famille de peuples par vos avantages particuliers, et de tout ramener à vos mécomptes ou à vos contentemens; voir ici toutes choses en grand, est le seul moyen de les bien voir, et de ramener la question à ces deux grands traits qui la divisent, le bonheur domestique et le bonheur public. M. F., le bonheur domestique, dans toute sa pureté et sa douceur, ne se trouve qu'au sein du christianisme. Ah! sans doute, il est digne de Christ qu'un véri-

table cercle de famille ne puisse être composé que de chrétiens! Et il est facile d'expliquer pourquoi l'Évangile seul enseigne et procure ce grand bien, pourquoi sous l'empire de tout autre culte ces liens, toujours intimes, ne sont jamais si serrés, se relâchent avant le temps et se brisent même. Il y en a deux raisons également claires et fortes: c'est l'Évangile seul, moins par des préceptes directs que par son esprit et son influence, qui a fixé les justes limites de la puissance paternelle et de la docilité filiale; toute tyrannie d'un père, toute révolte d'un fils est anti-chrétienne; mais l'un ne doit pas trop commander, ni l'autre trop s'affranchir, et, quand chacun reste dans les limites naturelles que sa situation lui marque, le bonheur domestique s'établit entre deux, et change le tout en une déliciense confiance. Et l'Évangile seul a replacé les femmes au rang qui leur appartient, au rang sublime de mères et de nourrices du genre humain; le christianisme seul a appris au monde cette parole qu'il avait oubliée, cette parole de Dieu même: *Je donnerai à l'homme une aide semblable à lui.* La où l'épouse vient comme épouse, le bonheur domestique vient avec elle; là où l'épouse vient comme esclave, le toit conjugal n'est qu'une prison dont un tyran tient la clé, et où il rend les autres malheureux comme lui-même.... Et si de ces intérêts individuels vous passez à vos intérêts comme habitans d'une ville, comme citoyens d'une patrie, le bien que le christianisme nous a fait est immense encore, et le monde

tout entier est la devant vous pour le prouver. Il n'y a de véritable liberté, d'égalité devant la loi, de justice publique, de sureté et pour les corps et pour les biens, ni de vigoureuse protection du faible contre le puissant, du pauvre contre le riche, de l'intègre contre l'inique, que chez les peuples chrétiens. Ailleurs, la liberté n'est que licence, la justice n'est qu'une équité capricieuse, la paix n'est qu'un sommeil de servitude, et la sécurité n'est rien; du jour au lendemain, on n'est sûr de rien; on n'est sûr ni de sa liberte, ni de sa fortune, ni de sa vie; on meurt sans savoir si l'on pourra laisser ce qu'on possède à ses enfans, et ce tableau est si peu exagéré, qu'en dehors de la chrétienté les hommes se trouvent tous dans l'une de ces trois positions: ou ils sont divisés en tribus sauvages, indignes encore du nom d'hommes; ou ils sont courbés sous un honteux dispotisme, vil troupeau destiné à mourir au clignement d'oeil d'un tyran; ou enfin ils sont partagés en castes, si profondément séparées, que ces distinctions fatales arrêtent depuis des siècles tout perfectionnement, tout progrès.... M. F., sortez de la chrétienté, visitez le monde, vous n'y trouverez pas autre chose; comparez votre sort à ces situations déplorables; et jugez; mais n'oubliez pas que vous devez au christianisme votre bonheur social. La liberté politique a commencé avec la liberté religieuse, et l'une est toujours en proportion de l'autre; plus les peuples sont chrétiens, plus les peuples sont libres; car ils savent

alors et conquérir la liberté, se qui est facile, et la conserver, ce qui ne l'est pas; et en ce sens encore les chrétiens sont le sel de la terre.

Tous ces avantages, cette supériorité de puissance, de lumières et de bonheur, nous les devons au plus grand de tous, au christianisme même, à la révelation dont nous sommes les disciples, à l'Évangile dont nous sommes les dépositaires, l'Évangile, ce livre qui sera un jour la charte et la législation du monde entier et devant lequel un jour viendra dans le lointain des siècles où les rois déposeront leur couronne inutile et les juges fermeront leurs codes oubliés. Chrétiens, vous êtes le sel de la terre, parce que vous connaissez Christ. Tous les biens du présent et tous les perfectionnemens de l'avenir sont dans cette science excellente, et vous ne seriez ni les plus puissans, ni les plus éclairés, ni les plus heureux parmi les hommes, si vous n'étiez les plus saints. Je ne viens pas vous dire que vous ayez *atteint le but,* et que vous soyez saints comme vous devez le devenir; mais vous l'êtes plus que personne, parce que la foi est la plus sainte. Non seulement vous seuls dans le monde avez contemplé la croix du salut et confessé la grande vérité de la rédemption qui sépare profondément votre croyance de toute autre religion, de toute autre philosophie, mais cette vérité fondamentale, particulière au christianisme, épure et complète pour vous toutes les grandes vérités religieuses. Vous seuls dans ce monde adorez Dieu complètement en

esprit et en vérité; vous seuls connaissez la Providence comme universelle, égale envers tous les êtres, et pour toutes choses et en tout temps; vous seuls connaissez l'immortalité comme une certitude désormais victorieuse sur la quelle il est inutile de revenir; vous seuls confessez que tous les hommes sont également immortels, et en attendant qu'ils entrent dans leur immortalité glorieuse, vous seuls savez qu'ils sont frères en ce monde et ne forment qu'une famille. Ce dogme, le fondement de la morale sociale du christianisme, ce dogme, la plus féconde des vérités qui concernent la terre, est le signe caractéristique de notre religion parmi les religions; c'est la table de notre loi qu'aucun Moïse même ne peut briser; c'est la flamme de notre sacrifice perpétuel qu'aucun orage ne peut éteindre! De ces doctrines, voyez quels sont les fruits. Partout en ce monde il y a des souffrances et des larmes: mais parmi les chrétiens seuls, on sait bien souffrir et bien pleurer, et se dire avec une espérance sans cesse renaissante, que *bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés;* partout en ce monde il y a des séparations: mais parmi les chrétiens seuls ou sait à temps cesser de *chercher parmi les morts ceux qui sont vivans;* partout en ce monde on meurt: mais parmi les chrétiens seuls on sait à qui remettre en mourant son esprit. Cette incontestable supériorité du christianisme éclate encore dans ce fait, que de toutes les religions le christianisme seul fait des conversions aujourd'hui.

Quelles conquêtes font aujourd'hui les cultes antiques de l'Orient; où sont les peuples nouveaux qu'ils s'attirent, où s'excerce leur prosélytisme?... Qui même embrasse aujourd'hui la foi du conquérant arabe, cette religion fondée sur l'unité de Dieu, comme pour montrer au monde ce que peut devenir la connaissance de Dieu sans celle de Christ?... personne. Et surtout qui embrasse aujourd'hui le judaïsme? il ne revit nulle part; il meurt partout; ce qui en reste sert seulement à montrer qu'il a été. Ainsi donc, nous, chrétiens, nous n'allons pas vers les autres, ils viennent vers nous; attendons, ils viendront tous et ils sauront à leur tour à qui appliquer cette parole: Vous êtes le sel de la terre!

Voilà, M. F., les faits éclaircis. Vous êtes dans toute la force du terme le sel de la terre, et tous ces avantages, vous les devez au christianisme. Le christianisme seul a donné à l'alliance des peuples chrétiens cette supériorité de puissance; le christianisme seul a ouvert devant le génie humain la carrière nouvelle où il s'est engagé; le christianisme seul a fondé et entretient et le bonheur public et le bonheur particulier; seul, enfin, il a enseigné un culte pur, et une foi, une charité qui suffit à tous. Mais tenez bien ce que vous possédez; car si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on; si vous perdez votre foi, que mettrez-vous à sa place; si vous sortez du christianisme, où irez-vous; si vous cessez d'être à Christ, à qui voulez-vous appartenir?..

Ici, je dois m'arrêter devant une objection qui menace de nous ravir tout le fruit de ce discours. Le sel, me demanderez-vous, peut-il perdre sa saveur? Pouvons-nous cesser d'être chrétiens? pouvons-nous oublier l'Évangile? Pouvons-nous effacer de notre mémoire ce nom de Christ que tout nous rappelle, ce nom que nous lisons en quelque sorte écrit de tous côtés, et sur les pages partout ouvertes de l'Évangile, et sur l'azur des cieux où il règne, et sur la pierre de tous ces tombeaux dont il viendra nous délivrer? M. F., je pourrais vous renvoyer à l'histoire. Vous n'y verriez que trop comment l'homme peu-à-peu, et sans même s'en apercevoir dans l'ivresse de ses passions, peut tenir le boisseau au-dessus de la lumière, le laisser lentement descendre sur elle, la voiler de plus en plus, la couvrir par degrès, la cacher à tous les yeux, et enfin l'étouffer et l'éteindre. Mais il vaut mieux vous faire une réponse plus directe... Que, dix-huit siècles déjà passés, dans un pays nommé la Judée, l'instituteur d'une religion nouvelle ait péri sur une croix et scellé de son sang sa doctrine; que ses principaux disciples après sa mort aient mis la main à l'oeuvre et fondé cette Église que nous voyons encore; que dans les temples de ce culte on lise un livre nommé l'Évangile, dont la morale est profitable et bonne, voilà ce que vous ne pouvez oublier; voilà ce qui ne sortira point de votre esprit; à mais c'est là une connaissance stérile, sans efficace et sans fruits. Croire à Jésus comme un personnage historique,

et à l'Évangile comme à un bon livre de morale... les péagers et les gens de mauvaise vie en croient autant! Il n'y a rien là qui puisse sanctifier le coeur, diriger la vie, épurer la conscience, élever l'âme; il n'y a rien là qui puisse vous rendre les plus puissans, les plus éclairés, les plus heureux et les plus saints parmi les hommes; c'est la foi qui fait le chrétien, et il est si vrai que le sel peut perdre sa saveur, il est si vrai que la foi s'éteint faute d'aliment, que mille chemins sont ouverts devant vous qui conduisent-loin de Christ. Le sel ne perd-il point sa saveur, quand l'incrédulité s'empare de l'esprit, mine adroitement les bases de la religion, et nous fait dire en notre coeur, non comme l'ancien insensé qu'il n'y a point de Dieu, mais comme l'insensé moderne qu'il n'y a point de Sauveur? Le sel ne perd-il point sa saveur, quand l'indifférence vient sécher le coeur, le durcir contre toute bonne et pieuse impression, et réduire toute la sagesse à dire et à redire: de quoi sert la religion? Et le sel ne perd-il point sa saveur, quand la mondanité arrête toute notre vie comme dans un réseau doré dont on ne peut sortir, étouffe la foi sous un amas de vanités, et pousse jusqu'à cet extrême effrayant: mangeons et buvons, car demain nous mourrons! Enfin, le sel ne perd-il point sa saveur, quand on veut trop lui en donner, quand on se laisse aller jusqu'au fanatisme, quand on change la piété en ces extases où l'on regarde sans voir, et ces rêveries où l'on médite sans penser? Convenez-en donc,

l'expérience ne l'a que trop démontré; le sel peut perdre sa saveur, mais ce sera votre faute s'il la perd; la couronne de vos fronts peut tomber, mais nul ne peut vous la ravir que vous-même; votre foi peut s'éteindre en votre âme, mais nul ne l'éteindra que vous.

Et maintenant, M. F., je reviens avec une force nouvelle à la demande du texte: si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on? si vous perdez votre foi, que mettrez-vous à sa place? Rien, car rien au monde ne peut remplacer le christianisme. Vous ne trouverez pas un autre Évangile à lire, si vous fermez celui-là; vous ne trouverez pas d'autre croix à contempler que celle du Calvaire; et avec qui communierez-vous, si vous ne communiez avec Jésus-Christ? Après avoir lâché l'ancre ferme du salut, vous ne saurez à quoi vous tenir, et vous serez balottés çà et là par tous les orages de la vie. Au lieu d'être le sel de la terre, vous en serez le rebut, car *il vaut mieux n'avoir jamais connu les commandemens du Seigneur que de les avoir connus et abandonnés;* au lieu d'être le sel de la terre, votre gloire sera jetée dehors et foulée aux pieds des hommes. Oui, si les chrétiens abandonnent Christ, Christ les abandonnera; il établira ailleurs son église. Son église a commencé en Asie; elle n'y est plus, et l'on sait pourquoi; elle est en Europe, sachons l'y retenir, et prenons garde que le Christ ne la reporte loin de nous où elle a été. Oui, si les chrétiens perdent la foi, leur puissance

bientôt ne leur servira plus qu'à s'entre-déchirer, et ils seront détruits dans leur luxe et leur mondanité; leur science s'éteindra comme le flambeau dans la main de l'imprudent voyageur; leur bonheur public et domestique s'évanouira dans le scandale des mauvaises moeurs, dans le désordre des injustices, des violences et des rapines; leur culte ne sera plus qu'une affaire de forme et d'habitude, un amusement et un spectacle, et leur religion deviendra un instrument de domination entre les mains des hypocrites et des méchans. Et ne croyez pas que des désastres pareils se fassent long-temps attendre; on a vu le contraire; et ne croyez pas que ces désastres publics sauvent des douleurs privées; ces dernières n'en seront que plus cruelles; au milieu de cette décadence d'un peuple, la pauvreté et la maladie ne perdent rien de leur amertume, et s'enveniment; le deuil est toujours le deuil; la mort est toujours la mort; l'on pleure davantage, l'on espère moins, et l'on arrive au point que c'est une chose ordinaire de maudire le jour de sa naissance et de voir les tendres mères gémir devant Dieu d'avoir des enfans... C'est à nous, chrétiens, en tenant ferme ce que nous avons reçu, de rendre impossible un si funeste avenir. C'est à nous par notre foi, notre zèle, notre intégrité, par notre vie entière, par notre éloignement pour tout ce qui est inique et irréligieux, par l'éducation chrétienne de nos enfans, par l'exemple de l'intérieur de nos familles, par l'appui que nous prêtons à la religion;

c'est à nous, en prenant part à toutes ces fondations utiles qui répandent l'instruction dans toutes les classes et mettent la Bible dans toutes les mains, c'est à nous d'empêcher que notre siècle, que notre peuple dégénère et perde son christianisme, au lieu de l'épurer et de l'affermir. Songez donc que le moindre effort y contribue et que chacun de vous y peut quelque chose; songez que le plus humble doit coopérer à ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel; songez que ce qui sert aux intérêts du christianisme sert aux intérêts de la patrie. Gardez donc votre rang parmi les hommes; restez à la hauteur où Dieu vous a mis, et montez, montez encore. Vous êtes le sel de la terre; Chrétiens, soyez-le toujours.

LE

BON SAMARITAIN.

SERMON SUR ST. LUC X. 25-37.

Alors un Docteur de la loi se leva et dit à Jésus pour l'éprouver: Maître, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? Jésus lui répondit: qu'est-ce qui est écrit dans la loi, et comment lis-tu? Il répondit: tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. Jésus lui dit: tu as bien répondu; fais ces choses et tu vivras! Mais cet homme voulant paraître juste dit à Jésus: qui est mon prochain? Et Jésus prenant la parole lui dit: Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé de plusieurs coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, il se rencontra qu'un sacrificateur descendait par ce chemin-là, et ayant vu cet homme, il passa outre. Un lévite étant venu aussi dans le même endroit, et le voyant, passa outre. Mais un Samaritain faisant son chemin vint vers cet homme, et le voyant, il fut touché de compassion; il s'approcha, il banda ses plaies, et il y versa de l'huile et du vin; puis il le mit sur sa monture et le mena à une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, en partant, il tira deux deniers d'argent, et les donna à l'hôte, et lui dit: aie soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le ren-

drai à mon retour. Le quel donc de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? Le Docteur dit: c'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, Jésus lui dit: Va donc et fais de même.

Mes Frères,

Qui est mon prochain? Voilà la question qui a donné lieu à cette admirable et touchante parabole, l'une des plus célèbres de l'Évangile, et que l'incrédulité même a été forcée d'admirer, l'une de celles où l'admiration se partage entre la grandeur de la leçon morale, et la sublime simplicité du récit qui la représente... Qui est mon prochain? Question étonnante et lamentable, non pas seulement dans la bouche d'un homme qui s'était érigé en docteur de son peuple, arbitre de ses querelles et interprète de ses lois, mais dans la bouche de l'homme le plus simple qui croirait en un Dieu créateur! Et cependant, sous bien des rapports, toute l'antiquité, dans ses écoles les plus illustres, chez ses peuples les plus civilisés, sous l'empire de ses cultes les plus indulgens, toute l'antiquité n'a cessé de dire: qui est mon prochain? Reconnaissez avant tout combien les temps sont changés, et soyez contens de vivre aujourd'hui plutôt que d'avoir vécu autrefois; reconnaissez combien notre état de moeurs, notre degré de civilisation, notre

genre de culte vaut mieux que tout ce que l'antiquité avait de meilleur. Le christianisme a si fortement serré la chaîne qui lie tous les hommes, que l'on peut la relâcher par moment sans jamais entièrement la briser. Autrefois, avant le christianisme, la charité n'avait pas cet empire; le commandement de s'entr'aimer était, comme Jésus lui-même l'a dit, *un commandement nouveau*, et, de toutes parts, on se disait avec incertitude: qui est mon prochain? Vous vous étonnez de cette ignorance, vous qui avez trouvé cette doctrine établie dans le monde en y arrivant, vous qui l'avez pour ainsi dire sucée avec le lait maternel, vous à qui elle est sans cesse présente, et vous concevez à peine un état de société où elle n'existait pas; vous concevez à peine comment l'homme n'a pas découvert de lui-même une vérité si simple, si claire, si facile, et comment il a fallu que le Fils de Dieu vînt l'en instruire. M. F., cet oubli est presque aussi ancien que le monde; cet oubli a commencé presque en même temps que le péché; le premier qui a fait mal a certainement fait tort; toute transgression est une offence envers Dieu et un préjudice causé à nos semblables, et l'on peut dire que l'affreux Caïn, lorsqu'il s'écriait, avec le dépit d'un remords indomptable: *Suis-je le gardien de mon frère?* on peut dire que Caïn le premier s'efforçait d'oublier qui était son prochain. A mesure que le péché a établi et agrandi sa domination funeste sur notre faible monde, il en a de plus en

plus chassé la charité. Plus la vertu, la piété et la foi ont manqué sur la terre, plus la charité y a manqué à son tour; et, selon l'énergique et sombre image du poète sacré, *l'abîme appellant un autre abîme au son de ses canaux,* deux causes ont surtout contribué à répandre un si paisible esprit d'égoïsme individuel et social, que l'on ne s'étonnait point d'entendre un docteur demander: qui est mon prochain? D'abord, l'idolâtrie, ce grand fléau de ce monde, source de tant d'autres fléaux dont il a souffert; l'homme avait oublié son Dieu; est-il donc si étrange qu'il ait aussi oublié son prochain; et quand on ne se souvient plus du père, peut-on se bien souvenir des enfans? Chaque étoile, chaque continent, chaque nation, chaque lieu de la terre, les foyers de chaque maison et les bornes de tous les champs, avaient un dieu; il était impossible qu'on ne se représentât bientôt, entre tous ces dieux, des rivalités, des vengeances, des discordes, et que l'égoïsme ne vînt à se glisser, pour ainsi dire, parmi tant d'apothéoses; les adorateurs, insensiblement, ont sans remords imité les divinités; on s'est fait une terre de plus en plus semblable au ciel qu'on avait imaginé; il s'est établi, pour ainsi dire, un échange réciproque d'exemples de méchanceté entre les deux, et les hommes se sont haïs avec moins de scrupule en présence de leurs dieux qui se haïssaient... Et la seconde cause à laquelle il faut attribuer, dans les temps antérieurs à l'Évangile, le manque de charité et l'oubli du nom

du prochain (sans que je puisse ici donner à cette idée les développemens nécessaires), c'est une sorte de dureté farouche, résultat et des moeurs et des cultes, que l'on remarque dans toutes les vertus des anciens. Il y a beaucoup de constance, d'austérité et d'héroïsme chez les anciens; mais il y a peu de douceur, de délicatesse, d'aménité, et ce caractère d'énergie qui relève leurs vices, gâte leurs vertus. Ils avaient fait de la vengeance un devoir; après cela, comment pouvaient-ils aimer le prochain? Leur patriotisme surtout, la vertu peut-être la plus facile à exagérer, leur patriotisme s'égara en des excès si cruels, que pour aimer sa patrie, il fallait tout haïr au dehors, tout sacrifier à ses intérêts, au point qu'à leurs yeux, qui n'était pas concitoyen, était un barbare, et que devient l'amour du prochain quand il doit aller expirer sur chaque frontière? A ces deux grands traits, ajoutez l'esclavage, l'esclavage, de toutes nos erreurs la plus voisine du crime, et dont l'antiquité, par la voix de ses sages, déclarait la nécessité comme institution sociale; l'esclavage qui force et qui accoutume l'homme à ne voir en d'autres hommes que des brutes intelligentes faites à son usage, bonnes seulement à enivrer pour apprendre aux jeunes gens à ne s'enivrer point; et certes en voilà assez pour montrer par quels chemins l'humanité a passé avant de descendre à cette honteuse ignorance, qu'un docteur affecte ou avoue sans honte devant une foule attentive, en demandant: qui est mon

prochain? M. F., que les temps sont changés! Aujourd'hui, qui l'ignore, en dépit des voiles que trop souvent les passions aiment à jeter sur ces vérités éclatantes, et pour amener cet immense et admirable changement, pour établir en ce monde la charité de manière qu'elle n'en sortira plus, il fallait que Jésus vînt la mettre en évidence au milieu de l'égoïsme, comme l'immortalité au milieu de la mort; il fallait que Jésus en traçât des tableaux si frappans de vérité, que l'humanité, d'âge en âge, fût forcée de s'écrier: c'est elle! la voilà, c'est la charité!... il fallait confondre tous ces méchans, sacrificateurs ou lévites, qui, lorsqu'il y a du bien à faire sur un chemin de cette vie, passent adroitement de l'autre côté du chemin, et rendre justice à ces bons Samaritains qui savent dire d'un infortuné, quel qu'il soit: celui-ci est mon prochain!

J'essayerai, M. F., de vous développer tous les traits de cet admirable exemple, en réservant quelques momens pour vous montrer comment il met en action devant nous le principe fondamental de la charité chrétienne.

Le Christ, en donnant ses instructions divines, savait trop bien les conformer au moment, au lieu, aux auditeurs, pour que nous devions négliger ces circonstances. Cet entretien, qui n'offre aucun rapport avec les discours précédens dont il convient de le séparer, s'est tenu probablement dans une synagogue, au milieu d'une assemblée attentive et

curieuse, après la lecture ordinaire de la Loi. Il était d'usage ensuite que le chef de la synagogue donnât la parole à qui voulait instruire le peuple, et ce docteur, pharisien selon toute apparence, saisit avec joie cette heureuse occasion d'éprouver le Christ et de chercher à mettre sa doctrine nouvelle en contradiction avec les enseignemens de Moïse. Dans ce dessein, il élève la voix, et prenant l'accent d'un disciple qui demande une instruction pour mieux cacher celui d'un adversaire qui tend un piège, il dit à Jésus avec une feinte humilité: Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle, cette vie meilleure que tu annonces, que tu promets? La question était d'une grande simplicité, mais aussi d'une grande adresse. Moïse, dans ses lois, avait souvent enseigné au peuple élu à quelles conditions Dieu promettait de le faire vivre, c'est-à-dire, de le bénir, de le combler de biens, de l'enrichir de ces grâces et de ces joies qui seules constituent une existence véritable, digne d'être nommée la vie.... La question du docteur était donc captieuse et profonde; si Jésus indique pour arriver à la vie d'autres chemins que la voie tracée par Moïse, avec quel redoublement d'orgueil le pharisien saura dire, comme ses confrères en jugeant l'aveugle-né: *Vous, soyez ses disciples; mais pour nous, nous sommes disciples de Moïse!* Le Seigneur, de son inévitable et infaillible regard voyait comme à nu toutes ces mauvaises pensées qui s'agitaient sourdement dans le coeur de l'astucieux sectaire; et pour lui mon-

trer dès le premier mot, combien peu il redoute que sa doctrine soit comparée à celle du grand législateur d'Israel, et combien elles s'accordent dans leurs enseignemens et de la vie et de l'immortàlité, le Seigneur le renvoie aux livres même de Moïse, et lui répond simplement: qu'est-il écrit dans la Loi, et comment lis-tu? Ce dernier mot rend extrêmement probable, en effet, que la scène s'est passée dans l'intérieur d'une synagogue, que le docteur venait de lire la Loi devant le peuple, et que peut-être il tenait encore à la main le rouleau sacré, ouvert pour l'édification commune et qu'il tient ouvert encore pour tendre un piège abominable. Cependant à la demande de Jésus, il fallait répondre selon la vérité; se taire, ou hésiter, ou répondre autrement que Moïse, c'eût été compromettre sa réputation de sainteté et de science, et courir vers une honte inévitable. Le pharisien prit à l'instant son parti, et se mit ou à réciter ou à lire ces deux grands préceptes tirés du Lévitique et du Deutéronome, et que l'assentiment universel considérait comme le sommaire de la Loi. Ces passages se lisaient tous les jours dans les synagogues; c'était une raison de plus qui obligeait le docteur à les citer, et le Christ, approuvant sa réponse, s'en empare pour achever de lui montrer à quel point sa doctrine s'accorde avec celle de Moïse, et la confirme par la sanction mille fois répétée dans l'ancienne alliance: *Tu as bien répondu*, lui dit il; *fais ces choses et tu vivras!*... Fais ces choses! Ah! voilà ce qui coûte

le plus; les savoir est facile, les pratiquer ne l'est pas; ce pharisien ne voulait que *paraître juste*, mais que sert de connaître ses devoirs, sans les remplir; et Jésus qui reconnaissait en lui un de ces hommes habiles à charger les autres de fardeaux qu'ils ne touchent pas du bout des doigts, un de ces hommes qui *disent et ne font pas*, le Christ insiste sur la nécessité que la pratique suive la connaissance: tu as bien répondu; tu sais ce que tu dois savoir; fais ce que tu dois faire; que ta conduite réponde à ta science, tes actions à tes paroles, tes exemples à tes leçons; fais ces choses, et tu vivras!... Quelle sagesse, M. F., et quelle simplicité! L'hypocrite se voit battu avec ses propres armes et démasqué, pour ainsi dire, de ses propres mains. Loin d'attaquer, il ne songe déjà plus qu'à se défendre; loin de chercher encore à embarrasser la sagesse du Christ, il ne songe plus qu'à sortir adroitement de la lutte et qu'à sauver sa gloire. Il ne peut refuser tout haut *de faire ces choses* et de suivre ces commandemens, et se réfugiant dans un doute habile qui semblera être encore de la science, il prétexte cause d'ignorance et il demande: qui est mon prochain? Ne vous étonnez pas, si cet aveu n'a rien qui l'humilie; son excuse est dans l'état de sa patrie, de sa religion, du monde entier, au moment où il parle; son excuse est partout; la race d'Abraham n'est plus la race d'Abraham, pure, sainte, sans melange, se tenant à l'écart de tout profane, séparée des peuples

étrangers, peuples *de sacrificateurs et de rois;* il y a encore *un résidu en Israël,* il y a encore de ces véritables Israélites de la tribu de Benjamin ou de Juda, *Hébreux nés d'Hébreux,* consacrés *le huitième jour;* mais la Judée est remplie de Juifs infidèles à leur patrie où ils ne paraissent que les jours de fêtes, dispersés de toutes parts dans l'empire romain, et qui ont presque oublié la religion et la langue de leurs pères; la Judée est remplie de prosélytes qui se croient vrais enfans d'Abraham, parce qu'ils adorent le vrai Dieu; et de Romains, ces tyrans du monde, dont le Capitole devrait s'humilier devant Sion, et qui ont arraché le sceptre à Juda, comme si le Messie était venu; et de Grecs, dont la vaine sagesse n'est bonne qu'à traduire la Loi sur l'ordre d'un roi d'Egypte; et de Galiléens, province méprisable et à demi profane d'où il ne peut sortir de prophètes; et de Samaritains aussi, race indigne et odieuse, vils descendans du rebut de l'empire de quelques anciens despotes de l'Asie, menteurs qui osent prétendre connaître la vérité, impies qui osent espérer que leur colline et leur temple de Garitzim valent le temple de Jérusalem et la montagne de Sion!... Au milieu de cette foule confuse, un pharisien est en droit de ne savoir qui aimer et qui haïr, et peut demander sans rougir: Qui est mon prochain?

Un exemple était nécessaire ici. Des préceptes, des conseils, des reproches seraient restés sans effet; il faut mettre la charité sous les yeux de ceux

qui ne la sentent pas dans leurs coeurs; il faut qu'ils la voient à l'oeuvre; il faut que le principe qu'ils voudraient méconnaître s'offre à leur esprit avec la puissance, et sous la forme irrésistible d'un fait. Notre divin maître en a jugé ainsi; la parabole n'est précédée d'aucune réflexion, dès le premier mot, Jésus entre dans le récit, et transporte ses auditeurs sur les lieux choisis pour théâtre de l'évènement. Cette surprise a dû fixer l'attention d'une manière étonnante. Qui est mon prochain, demande le pharisien, et Jésus à l'instant lui répond: un homme descendait de Jérusalem à Jéricho..... A ce préambule, je crois voir tous les fronts se lever, tous les regards se porter sur le Christ; un silence d'intérêt et d'attente aura régné de toutes parts. Le nom seul du lieu de la scène a dû frapper les assistans; ce chemin, qui passait par des contrées désertes et montagneuses, était l'effroi des voyageurs, et tant de brigandages et de meurtres s'y commettaient, que, dans le langage populaire, on le nommait le chemin sanglant..... Un homme, dit le Christ, descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent le laissant à demi mort. Dans ce simple et touchant tableau, où rien n'est omis, où rien n'est exagéré, Jésus (et j'appelle toute votre attention sur ce point, le plus essentiel du récit), Jésus ne dit ni le nom, ni l'âge, ni l'état, ni la patrie, ni la religion du malheureux voyageur. Est-ce un jeune

homme, un homme fait, un vieillard, pauvre ou riche, humble ou illustre, simple ou sage, revêtu de fonctions publiques ou caché dans la vie privée; est-il Grec ou Romain, Scythe ou Barbare, Juif, Galiléen ou Samaritain; est-il Israélite de religion, ou païen, ou détrompé de l'idolâtrie, est-il seulement ce qu'on nommait alors *un homme juste et craignant Dieu?* le récit n'en dit pas un seul mot. Il n'est rien de tout cela, M. F., il est homme, voilà son nom et son pays, ses titres et ses droits; il est homme, et c'est assez!

Maintenant, prêtez-vous à l'illusion que le récit doit produire. Représentez-vous ce malheureux, dépouillé de ses vêtemens, déchiré de blessures, couvert de plaies et de sang, et abandonné sur le bord d'un chemin peu fréquenté. Avec quelle émotion, quelle joie, quelle espérance il écoutera les premiers pas d'homme qui retentiront dans le lointain au milieu du silence; comme il prêtera l'oreille pour entendre s'ils s'approchent ou s'éloignent; bientôt des pas retentissent, ils s'approchent, d'instant en instant, le bruit augmente; encore un moment, et le secours sera là; mais tout-à-coup, le bruit change de direction, il se détourne, il diminue, il fuit, il expire, et le malheureux reste avec ses blessures et ses souffrances. C'était un sacrificateur qui descendait par le même chemin, et quand il le vit, il passa de l'autre côté..... Vous vous étonnez qu'un sacrificateur montre si peu de charité, et vous cherchez en

vain de quelles excuses il peut à ses propres yeux colorer sa conduite. Des excuses! la dureté de coeur n'en manque jamais. Des excuses!..... ne voyez-vous pas qu'elles abondent ici? Un sacrificateur, un membre de ces vingt-quatre familles sacerdotales, qui chacune à son tour, semaine par semaine, sont de service dans le lieu saint du temple, peut-il s'arrêter à secourir ainsi un inconnu, un étranger, peut-être un Gentil, peut-être même un Samaritain; d'ailleurs, ce sacrificateur vient de Jerusalem, où sans doute il a fini sa semaine de service, et il retourne à Jéricho, ville sacerdotale, où un grand nombre de ces pontifes faisait leur résidence; il languit de prendre son repos accoutumé, de se délasser de ses travaux, de se retrouver au sein de sa famille; voulez-vous qu'il résiste à cette impatience si naturelle, et qu'il retarde son retour auprès de ses amis et de ses proches pour prodiguer à un inconnu des secours sans doute inutiles? Enfin, selon la Loi, nul ne peut toucher un corps mort ou même du sang sans contracter une souillure légale; voulez-vous donc qu'un sacrificateur coure risque de se souiller? non, et pour mieux éviter ce péril, pour s'éloigner d'un objet si triste, pour ne pas flatter ce malheureux, s'il vit encore, d'une vaine espérance, et n'avoir pas à rejeter durement ses gémissemens et ses prières, le sacrificateur, dès qu'il l'aperçoit, se détourne et passe de l'autre côté du chemin.

Et voici, quelque temps après, un lévite, qui

suivait ce chemin, s'approche, s'arrête auprès du malheureux blessé, et le garde attentivement, car telle est la force des termes du récit... M. F., le subalterne sera-t-il plus généreux que le supérieur, le lévite sera-t-il plus charitable que le sacrificateur? Il s'arrête au moins; et regarde; mais pourquoi un simple prêtre ferait-il ce que n'a point fait un pontife? pourquoi deviendrait-on meilleur dans les parvis que dans le lieu-saint? Le lévite aussi doit craindre de se souiller, et cette impureté qu'impose le contact d'un cadavre ou du sang, dure sept jours selon la loi, et oblige de se soumettre à des cérémonies dispendieuses et pénibles, plus faciles pour un riche sacrificateur que pour un pauvre lévite; il est vrai qu'il s'arrête et contemple le voyageur, mais ce premier mouvement de pitié lui fournit une excuse nouvelle, plus forte et plus juste. Il voit que les blessures sont encore ouvertes; le sang coule encore; le sang n'a pas eu le temps de s'arrêter, et la stupeur, la faiblesse de cet infortuné, tout annonce que le meurtre vient à peine d'être commis, que les malfaiteurs ne peuvent être éloignés. Quel temps il faudrait s'arrêter là pour tenter de sauver ce malheureux! Le lévite doit-il s'exposer en demeurant dans un passage si dangereux? Non, il faut avant tout pourvoir à sa sûreté; le lévite passe de l'autre côté du chemin.

Et, à ce second abandon, tout l'auditoire, incertain peut-être, en écoutant ce récit empreint de tant de simplicité et de vérité, s'il s'agit d'une pa-

rabole ou d'un fait réel, en est à se demander si l'infortuné voyageur va périr, sans secours, d'épuisement et de souffrance... Mais un Samaritain, continue le Christ... Ici, M. F., il conviendrait de renoncer à tous nos vains artifices d'éloquence et de style, et de vous relire le recit dont la naïveté sublime ne souffre aucun ornement. Mais un Samaritain,... et rappelez-vous que Jésus parlait devant des Juifs, et qu'une haine héréditaire, à la fois nationale et religieuse, séparait ces deux peuples; rappelez-vous l'étonnement de la femme de Sichar, que Jésus, un Juif, lui demandât un peu d'eau à boire après les fatigues et les ardeurs d'une journée de voyage sous le ciel de l'Orient; rappelez-vous qu'en Judée on croyait ne pouvoir adresser au Christ de plus poignante injure que de lui dire: tu es possédé du démon, tu es un Samaritain... Mais un Samaritain, dit le Christ..., et à ce mot, voyez-vous la foule qui l'écoute, souriant avec dédain, dans l'attente qu'un Samaritain va montrer encore plus d'insensibilité qu'un sacrificateur et un levite. Mais un Samaritain qui voyageait vint à lui, et, en le voyant, il fut ému de compassion!... Voici, M. F., le plus instructif contraste qu'il fût possible d'offrir à un tel auditoire; voici la charité d'autant plus belle, que la méchanceté, surprise où on ne la soupçonnait pas, en rehausse la gloire; voici la charité d'autant plus admirable, qu'elle n'oublie rien, et qu'elle achève tout. Comptez un à un les soins du bon Samaritain, et vous serez étonnés du nombre

de ses bienfaits; il regarde, il accourt, il s'émeut; il descend précipitamment de sa monture; il cherche un reste de vie dans ce corps sanglant, un reste de respiration sur ces lèvres glacées; il bande toutes ces plaies douloureuses avec ses propres vêtemens, puisque le voyageur avait été dépouillé; il y verse de l'huile et du vin, les provisions ordinaires que l'on portait avec soi; il place l'étranger sur sa monture, l'y soutient, marche à ses côtés, le conduit ainsi dans une de ces hôtelleries établies surtout à l'usage des Samaritains, à qui les Juifs dédaignaient d'offrir une hospitalité qu'ils se prodiguaient entre eux; là, il ne cède à personne le devoir d'assister le blessé; *il prend* encore *soin de lui;* le lendemain en partant, il paye d'avance les services que l'état du malheureux exige, mais comme la lenteur et les accidens de son rétablissement ne peuvent se prévoir, il se charge d'avance de tout, et, avec cette autorité de l'homme de bien accoutumé à ce que l'on se confie en sa parole, il dit au maître de l'hôtellerie: Aie soin du voyageur, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour... Tableau sublime, parce qu'il n'y manque rien, parce que la bonté la plus ingénieuse ne saurait y ajouter un seul trait! Tableau sublime, où chaque détail n'est qu'un bienfait, un service, une aumône ordinaire, et où l'ensemble est le triomphe et le comble de la charité! Ah! c'est que la charité brille surtout dans toutes ces petites choses, qui deviennent si grandes, si précieuses, si fécondes

entre ses mains; et il n'y a qu'un livre parmi tous les livres du monde qui enseigne ainsi à être bon, l'Évangile, parce que l'humanité n'a eu qu'un seul maître capable d'en donner ainsi la leçon, Jésus-Christ.

Il n'entrait pas dans le dessein du Seigneur de tirer lui-même la conséquence qui résultait de cette admirable instruction, et peut-être faudrait-il suivre ce divin exemple, et vous abandonner aux émotions qu'il inspire. Jésus a voulu, pour clore dignement cet entretien, faire rendre hommage à la charité par l'hypocrite même qui avait feint d'en ignorer la loi la plus sainte, et il dit au pharisien qui l'avait interrogé: Le quel des trois te semble s'être montrè le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? C'est, répond le docteur forcé de s'instruire lui-même, et remarquez que, par orgueil sans doute et par opiniâtreté, il évite de prononcer le nom odieux de Samaritain, et le désigne sans le nommer, c'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Alors Jésus, accablant sa vaine fierté du poids de cet aveu impossible à éviter ou à retenir, Jésus lui dit: Va donc et fais de même... Fais de même! M. F., cet ordre du Sauveur s'adresse à nous tous autant qu'à ce docteur d'Israël. Prenez garde, cependant, de ne point vous tromper sur la portée de cet exemple et la force de ce commandement. Ne croyez pas qu'il s'agisse ici seulement d'imiter le bon Samaritain de la parabole dans quelque rencontre pareille, et de bander de

votre mieux les blessures qui saignent encore. Ne croyez pas qu'il s'agisse ici d'apprendre à soutenir un frère qui tombe, à soulager un frère qui souffre, à sauver un frère qui périt; ce sont là des services que rendent quelquefois, selon l'occasion, les hommes les plus insensibles, les plus vindicatifs, les plus haineux; et cette parabole sublime ne se réduit pas à une leçon si stérile, à une bienfaisance si vulgaire; il y a de plus grandes choses ici. Rappelez-vous la question du pharisien: qui est mon prochain? question dont tout ce récit est la réponse; rappelez-vous que Jésus a soin de ne pas donner le moindre renseignement sur le voyageur blessé, et vous reconnaîtrez que le but de tout ce discours du Seigneur est de nous apprendre qui est notre prochain; vous reconnaîtrez que la vérité sublime, la leçon magnifique à laquelle nous devons de force arriver, est que notre prochain,... M. F., c'est tout le monde, et il ne respire pas sur la face de la terre un homme, quel qu'il soit, à qui nous puissions refuser ce titre sacré, ce titre qui est de droit divin, ce titre indélébile dont Dieu même l'a revêtu. Toute charité qui fait des exceptions n'est pas la vraie charité de l'Évangile, et toute exception est une erreur sans fondement, une iniquité sans excuse, qui viole à la fois les douces prescriptions de la charité et les lois sévères de la justice. Réclamerez-vous donc le droit de séparer les hommes au gré de vos caprices et de vos préjugés, de vos intérêts et de vos passions; de considérer, selon

qu'il vous conviendra, les uns comme vos prochains, les autres comme des étrangers? Ils sont tous égaux; ils sont tous dans la même relation avec vous; ils sont tous enfans du même Dieu; ils sont vos frères malgré vous; cette universelle parenté ne peut se renier; ils sont donc tous vos prochains de plein droit, ou nul ne l'est sans votre permission, et vous choisiriez donc légitimement... absurde et désolante conséquence de l'oubli d'un incontestable principe!... vous choisiriez donc entre les aimer tous et n'en aimer aucun; car, si vous êtes en droit de dire à un seul homme: tu n'es pas mon prochain et mon frère, à qui ne pourrez-vous en dire autant?... Cette responsabilité est terrible, direz-vous encore, et n'y a-t-il donc aucune différence qu'on puisse admettre sans remords?... Des différences, il en est certainement, mais des exceptions, très-certainement il n'en est point! Jésus ne vous demande pas d'aimer celui dont l'existence même vous est à peine connue, et avec qui vous n'entrerez en relation plus intime que dans les cieux, de la même manière que vous aimez celui dont la main a mille fois pressé votre main d'uue douce étreinte; Jésus ne vons demande pas d'aimer l'humanité de la même manière que votre famille, le monde comme votre patrie, et les gentils comme la chrétienté; mais il vous demande d'aimer tous les hommes chacun en son rang, et le danger ici n'est pas d'aimer trop nos concitoyens, nos amis, nos proches; quand ces saintes et nobles affections

sont épurées et fortifiées par la foi, elles fortifient à leur tour, loin de les bannir de nos âmes, ces affections plus lointaines qui nous lient à tous nos semblabes, et qui se resserreront dans les cieux... Presserez-vous l'objection jusque dans ses détails; vous écrierez-vous, avec la mauvaise volonté de l'égoïsme habile à restreindre tous les sentimens généreux: un étranger, un ennemi, l'ennemi de mon peuple et de mon nom est-il donc vraiment mon prochain? M. F., les haines nationales ne valent pas mieux, selon le christianisme, que les haines particulières, et je vous ramènerai toujours à l'exemple posé par le Christ lui-même: quelle était la patrie ou la race du voyageur blessé? Mais un incrédule, un impie, un idolâtre est-il mon prochain?... M. F. quelle était la religion, quelle était la foi du voyageur blessé? Quoi! parce qu'un homme ne sait pas ce que vous savez et ne croit pas ce que vous croyez, parce qu'il n'a pu lire ce que vous avez lu, fût-ce même la parole de Dieu, vous allez vous mettre en la place du Seigneur, prétendre venger par votre haine sa majesté sans avoir même le moyen de vous assurer si on l'offense, et ne vous déclarer le prochain de votre frère, que s'il vous déclare son maître en religion!... Mais un méchant, un ingrat, un avare, un égoïste, un infâme est-il donc mon prochain? M. F., quelle était la vertu, quelle était la renommée du voyageur blessé? Quoi! vous allez vous ériger en juges de la conduite de votre frère, soulever de votre faible

main la balance éternelle devant lui, le condamner avant Dieu, et oublier à dessein que Dieu a dit: *La vengeance m'appartient, et je la rendrai!...* Vous n'avez pas le droit d'aimer sous condition, et de dire au Créateur à quel prix vous consentirez à chérir ses enfans. Où les pluies de ses nuées descendent sur les bons et les méchans, où les rayons de son soleil brillent sur les justes et les injustes, vous devez les aimer tous! Attendez, pour faire un choix, attendez que ces pluies soient taries, que ces rayons ne brillent plus!... Mais enfin, un grossier sauvage que se distingue à peine des bêtes féroces de ses foréts, un barbare qui se fait une coupe de luxe avec le crâne d'un ennemi, un malheureux noir abruti dans son indolence sous le poids des ardeurs de son climat et des feux de son ciel, est-il mon prochain?... M. F., oublierons-nous que nos ancêtres ont été des barbares aussi, dans ces mêmes lieux où s'élèvent aujourd'hui nos cités magnifiques et paisibles; un homme non civilisé, cesse-t-il d'être un homme; faut-il le haïr au lieu de le plaindre, et lui refuserez-vous le nom de prochain, parce que Dieu n'a pas comblé sa vie terrestres des bienfaits qui remplissent la vôtre? Et quant à ces malheureux noirs dont on a voulu diviniser pour ainsi dire les malheurs, en les considérant comme un céleste anathème, et justifier ainsi l'injustifiable esclavage, M. F., Moïse et S^t^. Paul ont dit vrai, ou ils nous ont abusés; si leurs assertions sur l'unité de la famille humaine sont fausses, si les

hommes sont issus de plusieurs races différentes, l'une peut avoir raison et droit de subjuguer l'autre, et les noirs forment une humanité inférieure et de second ordre, crée pour notre service... Mais non; le rédacteur inspiré de la Genèse et l'orateur inspiré de l'Aréopage ont dit vrai; Dieu *a fait d'un seul sang tout le genre humain;* la science de l'homme aujourd'hui si avancée, si riche en découvertes admirables, confirme de plus en plus cette vérité fondamentale de toute religion, de toute morale, de toute philosophie, de toute immortalité, et quelques rayons de soleil de plus ou de moins feront-ils qu'un homme sera votre prochain ou ne le sera pas?... O M. F., abjurons toutes ces préventions, si petites dans cette grande cause, qui sont des erreurs devant la raison, des péchés devant la conscience, des blasphèmes selon la foi, et ne mettons jamais personne au ban de l'humanité. Montrons-nous ainsi enfans de ce Dieu qui *veut que tous les hommes soient sauvés*, et disciples de ce Sauveur qui est mort pour que tous puissent l'être! Souvenons-nous que le christianisme n'a commencé vraiment, que le jour où saint Pierre, en baptisant Corneille, a renversé par le fait les barrières qui séparaient les races et les peuples, et rétabli l'égalité et la fraternité du genre humain. Souvenons-nous que le bon Samaritain, quand il voit son prochain dans le voyageur blessé, ne sait rien de lui. Souvenons-nous qu'aimer Dieu sans aimer les hommes est impossible, et que notre amour les uns

pour les autres est le signe auquel le Seigneur a promis de nous reconnaître pour ses disciples réunis un peu de temps sur la terre, réunis à jamais en sa présence dans les cieux, et en attendant, émus d'admiration devant le modèle sublime que votre divin maître propose à votre charité, vous donc, allez et faites de même!

NOTRE TRÉSOR.

SERMON SUR ST. MATTHIEU VI. 22.

Là où est votre trésor, là sera votre coeur aussi.

Mes Frères,

Un des traits qui attestent le plus clairement la dignité de notre nature et la force de notre esprit, un de ceux qui justifient le mieux cette noble exclamation du Psalmiste: *O Dieu, tu as créé l'homme un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur,* est le nombre immense des objets qui peuvent occuper l'énergie et l'activité humaine. Accoutumés comme vous l'êtes au cours d'une vie paisible, à la régularité d'une destinée depuis long-temps fixée et d'une carrière depuis long-temps choisie, chaque jour ramène pour vous les affaires et les intérêts, les pensées même et les émotions du jour précédent, et le lendemain dans votre vie ressemble trop à la veille, pour que l'habitude ne vous fasse pas oublier quelquefois qu'il y a autre chose a faire dans ce monde que tout ce que vous y faites. Sortez un instant du cercle étroit qui renferme vos jours; cessez de prendre votre

horizon pour les bornes du monde, cessez de tout ramener à votre mesure; regardez autour de vous, mais plus loin que vous ne regardez d'ordinaire, et vous reconnaîtrez avec admiration que les grains de sable du rivage des mers sont moins nombreux que les travaux de l'homme, que les pensées de son génie et les émotions de son âme. S'agit-il d'intelligence? Où sont les bornes de l'esprit humain? Il s'arrête, il est vrai, où s'est arrêté St. Paul, devant *cette lumière inaccessible que nul n'a vue ni ne peut voir;* il recule devant *ces choses cachées* qui sont pour l'Éternel, mais toutes *les choses révélées* sont pour nous et nos enfans. Dieu a livré le monde à nos disputes, et quelle arène de discussions que ce monde, depuis les abîmes d'où les volcans s'élancent jusqu'aux astres les plus éloignés que nos verres aient atteints! Adam nous est représenté dans son état d'innocence imposant des noms aux animaux à mesure qu'il les rencontre, et ce travail a été le premier exercice de son intelligence; mais ce travail qui a commencé avec notre race n'est pas fini, et après six mille ans et plus, l'homme est encore occupé à reconnaître et à nommer les sujets de son empire et les ornemens de sa demeure. A toutes les recherches dont la nature est l'objet, ajoutez tous les souvenirs de l'histoire, les procédés des arts, les travaux de l'agriculture, les échanges du commerce, les produits de l'industrie, les études qui naissent de la différence des langues, et de l'application des lois... M. F., à ce tableau l'esprit

humain s'effraie de tout ce dont il peut s'occuper, et l'on est tenté de s'écrier avec ce roi qui savait tout ce qu'on pouvait savoir en son temps, avec Salomon: *J'ai appliqué mon coeur à rechercher la science, et j'ai reconnu que c'est un rongement d'esprit!* N'importe! il faut que l'esprit humain soit rongé et travaillé ainsi. Le repos lui est contraire, l'oisiveté lui est impossible, et en vain, dans un accès d'humeur, dans un moment de fatigue, rebuté de poursuivre un but qui semble s'éloigner sans cesse, en vain il veut s'arrêter; il ne tarde pas à reprendre sa course et à marcher d'erreur en erreur, d'incertitude en incertitude, mais aussi de découverte en découverte et de triomphe en triomphe, vers cette époque de développement où le voile qui lui dérobe la vue de tant de merveilles sera levé pour ne retomber jamais.

Il n'y a donc pas de fin aux études humaines, et le monde entier, avec tout ce qu'il a hérité des siècles, est le champ que l'esprit humain explore. Ce n'est pas tout; le domaine de notre sensibilité touche à celui de notre intelligence, et aux études dont notre entendement est capable, il faut joindre les affections dont notre coeur est susceptible. Ici, un champ nouveau, aussi vaste que le monde, s'ouvre devant nos regards; c'est un monde intérieur que nous nous créons à nous-mêmes, et où notre coeur s'agite et s'épanche en liberté. Songez à la variété infinie des caractères; songez à la différence infinie de nos goûts et de nos penchans,

à la multitude de nos passions, qui souvent règnent toutes à la fois, les unes avec plus, les autres avec moins d'empire, et dont une seule suffit souvent pour dominer notre âme. Songez à la force de nos affections, avant que la mort ne les brise ou après qu'elle les a brisées, à ces liens si doux et si intimes qui nous unissent à nos proches, à nos enfans, à nos amis, à nos bienfaiteurs. Songez enfin au champ immense où notre imagination nous entraîne, notre imagination, sorte de sensibilité plus vaste que cette terre, plus belle que cette nature, plus douce que cette vie, notre imagination qui peut créer pour nous des mondes plus radieux, des joies et des affections nouvelles, quand nous nous déplaisons ici-bas..... Vous le voyez, la sphère de notre sensibilité est plus étendue que celle de notre entendement; si notre esprit peut beaucoup étudier, notre coeur peut ressentir davantage, et quand notre raison confondue s'arrête aux limites que Dieu lui a marquées, notre sensibilité va plus loin, traverse cette terre et cette vie, dépasse la mort, emporte avec elle de ce monde tout ce qu'elle aime le plus, et s'en va jusque devant *la lumière inaccessible* dire à Dieu: Me voici, reconnais-moi! me voici avec tous ceux que tu m'as donnés!

Revenons, Chrétiens, d'où ces pensées nous entraînent. L'homme, être intelligent, être sensible, peut occuper sans cesse de mille et mille manières son intelligence et sa sensibilité; mais ce qui lui est impossible, c'est de les occuper de tout à la

fois. En vain, il voudrait tout savoir; en vain, il voudrait tout éprouver; son esprit est trop faible pour recevoir tant de pensées, et son coeur trop faible pour nourrir tant d'émotions; il succomberait sous le fardeau; il le reconnaît et n'essaie pas de le soulever; mais alors que fait-il? Il choisit de bonne heure dans sa vie, par degrés, insensiblement, sans s'en apercevoir, il choisit de toutes ces choses celles qui lui plaisent le mieux; il se livre, quelquefois en imprudent et en aveugle, à l'instinct de son génie; il pèse pour ainsi dire de tout son poids sur le pli de son caractère, sans assez s'inquiéter si ce pli est bon; il arrête les forces de son intelligence, il transporte les ardeurs de sa sensibilité sur quelques objets qu'il préfère, ne pouvant les fixer sur tous ces objets réunis; il suit un filon de la mine que Dieu lui donne à exploiter, parce qu'il ne peut l'exploiter toute entière; en un mot, parmi tant de richesses, il se choisit un trésor;... et là où est votre trésor, là sera votre coeur aussi.

Que cette parole, M. F., adage populaire en usage parmi les Juifs à l'époque de l'Évangile, consacré ici par l'autorité du Christ, et amené dans ce sublime discours de la montagne par l'idée du prix des biens périssables de ce monde, que cette parole est juste et profonde! Que d'expérience il y a dans ce peu de mots! Voyons d'abord en quoi consiste le trésor dont il s'agit; nous verrons ensuite quelles hautes leçons morales sont à déduire de ce que notre coeur y est toujours lié.

Les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer ont dû vous faire pressentir en quoi consiste le bien, si cher à notre coeur, que le texte signale. Ce trésor, ce n'est pas un objet simple et défini, qui frappe tous les yeux, excite toutes les ambitions, et flatte toutes les espérances; ce n'est pas un avantage particulier qui ait un nom connu de tous; ce n'est pas un bien qu'on puisse décrire de manière à en faire naître l'envie parmi ceux qui écoutent. Ce trésor, par exemple, ce n'est pas la santé; il y a des gens qui aiment à rester dans un état de langueur, à recevoir des soins, à prendre des ménagemens, à s'environner de précautions, et dont la vie n'est qu'un long régime. Ce trésor, ce n'est pas la gloire; souvent ceux qui la méritent le plus, l'estiment le moins, et cherchent à faire taire autour d'eux ce vain bruit qui les importune. Ce trésor, ce n'est pas la richesse; Agur, au moins, n'en serait pas convenu, lui qui ne demandait à Dieu ni pauvreté ni richesse, mais seulement *le pain de son ordinaire.* Vous le voyez donc, sans multiplier ces exemples, ce trésor n'est autre chose que l'ensemble de ce qu'il y a, selon nous, de bon et de précieux dans notre vie. C'est ce que vous aimez le plus et ce que vous savez le mieux; c'est ce qui exerce, le plus heureusement pour vous, votre intelligence et ce qui émeut, le plus heureusement pour vous, votre sensibilité; c'est le but de vos efforts, quel qu'il soit: le comble de vos désirs, le sujet de vos re-

grets, l'ensemble de vos connaissances et de vos sentimens. Et pour mieux vous faire comprendre ce qu'il y a de mystérieux, de vague, de délicat dans cette idée, avez-vous jamais réfléchi combien il est difficile d'expliquer aux autres ce qui nous rend heureux? Qui d'entre vous pourrait dire en quoi consiste son bonheur? Qui d'entre vous pourrait expliquer les émotions de la joie ou les douceurs de la paix dont son coeur est rempli? Il faudrait, pour y réussir, faire sentir en quelque sorte à autrui vos propres sentimens, et vous ne le pouvez pas, parce que vos contentemens ou vos peines, je puis les éprouver aussi, mais à ma manière et non à la vôtre. Et quand on demande à son prochain: en quoi consiste votre bonheur, quelle réponse obtient-on? L'un parle de ses richesses; un autre, de ses honneurs; un autre encore, de ses études, celui-ci nous vante sa santé continuelle; celui-là nous dépeint sa paix domestique; plusieurs tracent des tableaux de plaisirs ou donnent des leçons de renoncement. Mais ne voyez-vous pas que toutes ces choses sont les moyens du bonheur, et non le bonheur même; vous avez décrit vos destinées, mais non pas vos impressions; vous avez montré quel est votre sort, votre état, votre fortune, votre gloire; c'est votre coeur qu'il fallait nous montrer; vous avez répondu à la question: que possédez-vous, question facile dont la réponse éclate à la lumière du soleil; mais vous n'avez pas répondu à la question bien plus délicate: qu'éprouvez-vous?

parce qu'en effet personne ne peut complètement y répondre; la réponse est cachée dans les profondeurs de votre âme. Vos émotions ne peuvent passer au fond du coeur d'un autre sans changer dans ce passage; le bonheur est une affaire individuelle; chacun se fait le sien comme il lui plait, et tous placés dans la même situation respective, comme je ne puis comprendre le vôtre, vous ne pouvez comprendre le mien. On peut dire que le bonheur est une fleur si frêle et si sensible, qu'elle se fane au grand jour et meurt sous le moindre rayon. Il est probable que parmi les affections de la terre on ne trouve pas un lien si étroit, un épanchement si intime que deux humains puissent assez bien se dire en quoi consiste leur trésor; les mots manquent pour cette conversation impossible, et quand on l'essaie, on est réduit à se servir de termes si recherchés, si ingénieux, si fins que l'on croit se comprendre et qu'un moment après on ne se comprend plus. Les jugemens même que dans nos entretiens familiers nous portons sur la vie privée de nos frères, offrent sans cesse la preuve que sur ce sujet nous ne nous entendons jamais qu'à moitié. Quand vous apprenez en détail quelle est la manière de vivre d'un de vos prochains, ses habitudes, ses goûts, ses plaisirs, ne vous êtes-vous pas souvent écriés: comment peut-on vivre ainsi? Comment peut-on se laisser prendre à cette illusion, se laisser aller à cette habitude?... Ce moment de surprise, dont vous n'avez pas été maîtres, prouve,

selon l'expression de S^t. Paul, que *nul ne connaît les choses de l'homme sinon l'esprit qui est en lui*, et que nul ne sait où ses frères ont caché leur trésor. Nous sommes certains néanmoins que chaque homme a le sien. Personne ne traverse la vie sans s'amasser selon son goût, en bien ou en mal, un trésor; personne ne va du berceau à la tombe sans apprendre, sans croire, sans jouir, sans aimer, sans pleurer; l'homme ne peut échapper à la nécessité de prendre sa part des choses humaines; il ne vit point sans éprouver le tumulte des passions, sans contracter des habitudes, sans concevoir des désirs, sans nourrir des regrets, et de tout cela chacun se fait à son gré un trésor. Il n'est aucune situation de la vie, aucune approche de la mort, où l'on ne s'emploie à compléter ce trésor, auquel il manque, hélas! toujours quelque chose, à retrancher ce qui en diminue le prix, ou à y verser ce qui en rehausse la valeur. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, simples et sages, inconnus et illustres, chacun cultive ce champ qu'il a défriché lui-même, et dont il est sûr de recueillir quelque moisson, parce que le trésor qu'il recèle rapporte toujours quelque intérêt. Dépouillé de tout et cherchant en vain un lieu où reposer sa tête, on emporte toujours ce trésor avec soi, et Salomon n'en était pas plus maître sur le trône que Job sur le fumier qui lui servait de lit de douleur. Séparé de toutes ses affections, séparé de ceux que l'on aime par l'envie, des querelles ou la mort, ce trésor

nous reste, quoique bien appauvri; et Jacob possédait le sien, quand il croyait que ses cheveux blancs descendraient avec douleur vers son fils au sépulcre, comme lorsqu'il s'écriait: *Mon fils vit encore; j'irai et je le reverrai avant que je meure!....* Me demanderez-vous où est le trésor de ces hommes dont le trait de caractère dominant est l'insouciance, qui n'ont de passion que celle de n'en point avoir, et qui, froids et glacés comme si leur vie était une espèce de mort, ne s'émeuvent, ne s'indignent, et ne s'embarrassent de rien? On pourrait répondre que cette insouciance est une chimère ou un voile de l'égoïsme, que les plus indifférens sont les plus intéressés, et qu'il y a toujours quelque chose qui les ranime, savoir, leur avantage et leur profit. Mais adoptons la conjecture et supposons qu'il existe des hommes dont le coeur, éteint avant l'âge et mort avant la mort, ne prenne plaisir à rien; M. F., cette insouciance même est leur trésor.

Et voyez quels heureux et touchans devoirs de charité naissent des principes que nous venons d'approfondir et des faits que nous venons de constater. Il en résulte que chacun est libre de se choisir et de se faire comme il lui plaît son trésor; que nous devons reconnaître et laisser à chacun cette liberté; que nous ne pouvons jamais juger à coup sûr du trésor de notre prochain, puisque nous ne pouvons ni comprendre toute sa situation, ni sonder toute son âme; que; par conséquent,

nous devons nous garder de blâmer témérairement ses résolutions et ses entreprises, ses joies, ses tristesses ou ses espérances, et nous souvenant que chacun a sa manière de travailler et de vivre, et d'être dans la joie, la tristesse ou la gloire, et de mourir même, nous devons considérer le trésor de notre prochain comme un bien inviolable auquel c'est un tort de toucher, de sorte que notre devoir est seulement de lui dire: à votre trésor, que puis-je ajouter? Est-il besoin de dire qu'il ne s'agit point ici de transiger avec les faiblesses et les passions humaines, de ménager le vice, d'accepter ses trompeuses excuses, et de respecter entre les mains du méchant le trésor de *richesses iniques*, dont il ne veut point se séparer, sous prétexte des forces du tempérament ou de l'empire de l'habitude; non, le vice n'est nécessaire à personne, et il ne vaut pas mieux érigé en système que faussement transformé en besoin. Non, mais il s'agit ici d'un juste respect pour l'usage que chacun fait de sa vie; le péché est l'abus de la vie, et n'a droit à rien; il s'agit de cette indépendance native avec laquelle chacun doit pouvoir se servir de ses facultés et se faire un bonheur; il s'agit de cette attention généreuse que nous devons tous apporter à ne désenchanter nos frères sur rien, si ce n'est le mal et le mensonge. M. F., la politique, dans son indulgence, et la civilisation, avec son adresse accoutumée, ont fait consacrer le principe que la vie privée doit être murée; à plus forte raison, la charité a droit

de murer pour ainsi dire la vie intime de l'intelligence et de la sensibilité. Que la société serait plus heureuse et plus sainte; que toutes nos relations seraient plus douces et plus sûres, si nous savions toujours nous montrer, en fait de bonheur ce genre d'égards! Que la paix domestique serait partout mieux établie! Que de larmes de moins on verserait sur la terre! La médisance n'obtiendrait plus d'attention, et la moquerie n'exciterait plus de sourire. Aucune querelle, aucune envie ne serait attisée, et que cette prière: pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, serait plus souvent prononcée sans remords, et que nos jours seraient plus doux, nos relations plus paisibles, nos amitiés plus intimes, nos bienfaits plus chrétiens, les deuils même moins pesans, et les trépas moins terribles!

Ces devoirs mutuels de paix et de bonté ne sont pas si difficiles qu'il le semble; car, si d'un côté la différence des humeurs et des caractères est cause que tous nos trésors sont différens, d'un autre côté, ils se ressemblent tous pour le fond, M. F., et pour la valeur. Dans tous, vous remarquerez trois traits qui se reproduisent sans cesse. D'abord, nous possédons tous un trésor de travail; d'une manière ou d'autre, l'activité de l'homme se déploie dans sa vie; nous faisons tous quelque chose; nous commençons au moins, si nous n'achevons pas; et depuis le pauvre artisan qui ne mange son pain qu'à la sueur de son front, et pour qui le travail est un

besoin, jusqu'à l'homme riche qui se demande chaque matin: que ferai-je aujourd'hui? et pour qui le travail n'est jamais qu'un délassement, nul n'est absolument oisif, et ne rien faire, c'est ne rien faire d'utile. Ne m'objectez pas ici l'exemple du paresseux; je vous dirais du paresseux ce que je vous ai dit de l'insouciance: sa paresse est son trésor, et, en un sens, c'est un trésor de travail; car il n'y a pas d'occupation plus assidue et plus fatigante que le soin d'éviter sans cesse toute occupation. En second lieu, nous possédons tous un trésor d'affections. Qui n'a rien aimé et qui n'aime rien dans le monde? Est-il possible de se représenter une vie humaine qu'aucune affection n'ait embellie et consolée? Les liens de prévenance et d'attention qui forment une société, les liens de dévouement et de confiance qui forment une amitié, les liens de bonté et de reconnaissance qui naissent des services et des bienfaits, enfin les liens purs, intimes et sacrés qui forment la famille, nous appartiennent à tous comme l'air, comme la nature, comme le soleil, comme la religion, comme l'immortalité; et qui refuse toutes ces émotions, qui rejette toutes ces tendresses, quel coeur ne s'y est ouvert, et qui peut descendre dans la tombe avec la conscience de n'avoir rien aimé avant d'y arriver? Enfin, nous possédons tous un trésor de souvenirs, auquel nos affections sans doute pour une grande part contribuent. Nous avons tous un passé dans notre vie, et dans ce passé quel trésor de secrets que nous

gardons pour nous seuls! que de choses pour lesquelles nous ne voulons point de confident, et dont nous aimons à nous souvenir quand nous sommes seuls, quand nous ne courons pas le risque d'être vus ou interrogés: des repentirs, dont seuls nous savons la cause; des essais, dont seuls nous savons la fin; des liaisons, dont seuls nous savons la rupture, des joies, dont seuls nous savons la source, des humiliations et des tristesses, dont seuls nous savons l'amertume; des discours sans nombre, dont seuls nous mesurons la sincérité; et, surtout, qui n'a eu rien à regretter dans sa vie, qui n'a rien perdu et n'a rien pleuré, qui ne porte dans son âme le sentiment ineffaçable de quelque tendresse, de quelque amitié que la mort seule pouvait finir, de quelque séparation où une tombe s'est mise entre deux? Ah! la mort qui peut nous rendre si pauvres, ne peut nous dépouiller de ce trésor; ce bien douloureux et cher est à l'abri de son pouvoir, et une image chérie, gravée dans nos coeurs, ne meurt qu'avec nous, ou plutôt descend avec nous dans la tombe pour que nous la retrouvions dans les cieux.

S'il est toujours difficile de définir et de dépeindre ce trésor, dont tous nous sommes possesseurs, même lorsque l'expérience, d'une main sûre, guide le pinceau, il est plus difficile encore de trouver des expressions, de choisir des images qui donnent la preuve que là où est votre trésor, là est votre

coeur aussi. Et pourquoi les argumens manquent-ils ici? M. F., c'est que cette vérité est toute prouvée dès qu'on l'énonce. C'est qu'il ne faut, pour la reconnaître, qu'un peu d'attention et un peu de sincérité; c'est que chaque jour nous en faisons tous l'expérience; c'est que vouloir vous démontrer que là où est votre trésor, là est votre coeur, c'est vous dire que vous aimez ce que vous aimez, que vous estimez ce qui vous semble digne d'estime, que vous admirez les objets de votre admiration, que vous regrettez les objets de vos regrets. Votre coeur a été fait pour battre dans votre sein, et il y bat toujours; votre coeur, considéré comme le siège et le centre de vos passions, a été fait pour s'émouvoir de tout ce qui peut l'émouvoir en bien et en mal, tristesse et joie, espérance et crainte, honte et gloire, vice et vertu, foi et doute. Votre coeur n'est jamais vide de toute émotion; le dernier sentiment n'en sort que lorsque le dernier soupir s'échappe de vos lèvres; et où peut-il être ce coeur sans cesse ouvert à tant d'impressions puissantes, s'il n'est pas où est votre trésor? Le bien le plus précieux de notre vie forme comme un centre autour duquel nos pensées et nos sentimens tournent sans cesse; notre sensibilité sans cesse y revient, et notre trésor n'est pour nous un trésor que parce que notre coeur y est attaché; cet attachement en fait tout le prix; en cessant de l'aimer; nous n'y trouverions plus de valeur; ainsi donc, si nous avons un trésor, notre coeur y est, et je vous ai montré que chaque hom-

me a le sien. Consultez d'ailleurs votre propre expérience; rentrez en vous-même et interrogez votre âme; demandez-vous quel est en ce moment le plus grand intérêt de votre vie, le désir qui vous emporte, l'espérance qui vous ravit, le chagrin qui vous consume, le travail qui vous possède le plus, et voyez si, au moment même où ces mots le rendent présent à votre pensée, voyez si votre coeur n'est pas là. Oui, partout où nous plaçons notre trésor, depuis les profondeurs du tombeau jusqu'au parvis des cieux, notre coeur y est. Quand Ézéchias promenait les ambassadeurs de Babylone, de splendeurs en splendeurs, parmi les vanités de sa gloire, c'était là son trésor, et son coeur y était. Quand le prophète Élie se sentait *fortement ému de jalousie à cause de l'Éternel*, quand l'apôtre Paul désirait de *partir de ce monde pour être avec Christ*, leur trésor était au ciel, et leur coeur y était; et quand Marie adressait à Jésus ce reproche si plein de foi et de douleur et d'amour, *Seigneur, si tu eusses été ici, notre frère ne serait pas mort,* Marie n'avait rien sur la terre de plus précieux qu'un tombeau; c'était là son trésor, et son coeur y était aussi.

Vous le voyez donc; notre trésor et notre coeur se tiennent et sont inséparables, et de ce fait évident résulte un devoir moral et religieux d'une importance extrême, celui de bien choisir notre trésor; car, quel qu'il soit, notre coeur y sera..... Mais quoi! me direz-vous, ce choix dépend-il de nous; ne sommes-nous pas forcés de prendre ce

trésor tel que nous le font les dispensations de la Providence, les évènemens de notre vie, les bons ou mauvais offices de nos semblables? Non, M. F.; et, comme en dernière analyse tout dépend de notre manière de vivre, de penser, de travailler, d'aimer et de croire, de vieillir et de mourir, il s'en suit que notre trésor dépend de nous. On vous offense, on vous abandonne, on vous calomnie, et de tout cela vous pouvez vous faire un trésor de vengeance..... Pardonnez à ceux qui vous méconnaissent, qui vous haïssent, qui vous persécutent, et vous n'aurez plus qu'un trésor de générosités, peut-être de réconciliation. Dieu vous envoie des prospérités, et vous dites: j'ai maintenant *des biens amassés en abondance pour un grand nombre d'années; mon âme, mange, bois et te réjouis!* et vous n'avez qu'un trésor de vanités... Dites comme Jacob: *Seigneur, je suis trop petit au prix de tes bienfaits,* et vous aurez un trésor de gratitude. Dieu vous envoie des épreuves, et vous *regimbez contre l'aiguillon,* et vous vous amassez pour tout trésor des murmures et le tardif remords d'avoir murmuré en vain..... Résignez vous à la volonté divine, et quand il ne vous resterait pour richesse que la froide terre de quelques tombeaux, votre trésor en sera un de calme et de paix. Vous voyez donc qu'en dernier ressort, c'est vous qui vous rendez vous-mêmes vraiment riches ou vraiment pauvres. Avec quelle attention vous devez donc prendre garde de bien choisir! Que d'exemples vous

instruisent du danger de se méprendre, et que de faux trésors ont trompé leurs imprudens possesseurs! et que faire à la fin, quand on a mis son coeur en un trésor qui le trompe? Demandez à l'impur où est son trésor, quand ses impuretés ont épuisé sa santé et sa vie, l'entraînent rapidement vers une vieillesse précoce, et font couler ses jours plus vite que Dieu ne veut! Demandez à l'oisif où est son trésor, quand il succombe sous le poids de son indolence, et cherche en vain quelque état intermédiaire entre l'oisiveté et le travail! Demandez à l'avare où est son trésor, quand de sa main tremblante il doit déposer sur le bord de sa fosse, avant d'y descendre, l'or qu'il ne peut emporter avec lui! O M. F.! pour comble de maux, quand ces trésors sont près de leur échapper, leur coeur, leur faible coeur y tient encore; le trésor, mal choisi et qui n'a rien d'immortel, se détache d'eux; ils ne peuvent se détacher de lui; ils le traînent à leur suite au travers de toutes les infirmités de la vieillesse, de toutes les approches de la mort, de toutes les douleurs de l'agonie; ils voudraient le cacher dans un pli de leur linçeul; et le dernier effort, tant qu'il leur reste quelque force, le dernier coup-d'oeil, s'ils ne peuvent plus que regarder, le dernier souvenir, s'ils ne peuvent plus que sonder en silence leur mémoire confuse, est pour ce trésor dont ils n'ont plus que faire; et comment s'est donc serrée à ce point cette attache terrible que le coup de la mort peut seul briser?..... c'est

que là où est votre trésor, là sera votre coeur aussi. On ne peut pas jeter loin de soi le trésor de toute la vie, comme Judas les pièces d'argent sur le pavé du temple, et Judas lui-même a gardé le sien jusqu'au moment..... M. F., je me servirai de l'expression de St. Pierre, jusqu'au moment où *il s'en est allé dans son lieu*..... Changez ce tableau; à la place de ces trésors de folie et de colère, mettez des trésors bien choisis; aussitôt que tout est différent et dans la vie et dans la mort! L'homme de bien qui s'est amassé un trésor selon la foi, l'espérance et la charité, y trouve un fonds inépuisable qui suffit à tous les voeux de son âme, à tous les besoins de sa vie, à tous les adieux de sa fin; son trésor abonde, pour chaque prospérité, en conseils qui la sanctifient; pour chaque malheur, en soulagemens qui l'adoucissent; pour chaque offense, en pardons généreux; pour chaque affection, en noble fidélité; pour chaque tentation, en secours de la grâce; pour chaque inquiétude, en pensées de confiance, et pour chaque deuil, en espérances d'immortalité. Jusqu'à son dernier soupir, ce trésor lui reste, non comme un fardeau qu'il traîne, mais comme un appui toujours à sa portée; quand l'heure des séparations arrive, il trouve dans son trésor, avec le souvenir de cette promesse divine, *Laisse tes orphelins et ta veuve, et j'en prendrai soin*, l'attente du salut de son âme par Jésus son Sauveur, et il peut s'en aller en paix, certain de léguer à ses enfans chéris les

moyens de posséder un trésor pareil au sien, et l'exemple de l'acquérir.... Est-ce tout? Non; quand la poudre retourne à la poudre, elle n'y emporte rien; la mort n'apauvrit pas le juste; son esprit remonte à Dieu qui l'a donné, et il retrouve son bon trésor entre les mains de Christ qui le lui rendra, mais épuré et sanctifié pour jamais, qui le lui rendra sans qu'il y manque rien, sans qu'il y manque le pardon d'une seule faiblesse, le témoignage d'une seule repentance sincère ou d'une seule prière fervente, le souvenir du moindre verre d'eau donné en son nom; sans qu'il y manque une seule de ces douces affections dont l'immortalité hérite après la vie.... O M. F., amassons-nous ainsi un trésor véritable, que les larrons ne percent ni ne dérobent, que les vers ne peuvent ronger, pas même les vers du sèpulcre, qui sans nous rendre plus pauvres selon le monde, nous rendra riches en Dieu.... et toi, ô notre divin Sauveur, soit le dépositaire de nos humbles trésors; qu'ils deviennent, par la grâce, par la foi en ton salut et en ton règne, tels que nous osions te les confier, et garde, garde-les entre tes mains fidèles jusqu'au moment où tu nous les rendras pour l'éternité.

LES

DEUX ALLIANCES.

SERMON SUR ST. JEAN XV. 15.

Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que le maître fait; mais je vous ai appelé mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai ouï de mon Père.

Mes Frères,

Depuis que vous étudiez les dispensations de la Providence, depuis que votre piété et votre foi s'attachent à reconnaître la sagesse et la bonté des conseils du Seigneur, depuis que vous contemplez attentivement ces voies dont nous n'apercevons que les bords, avez-vous jamais trouvé, dans la foule des dispensations divines venues à votre connaissance, une seule qu'il fût possible de séparer entièrement de toutes celles qui l'ont précédée ou suivie? Non sans doute; tout est lié dans tout ce qui nous arrive; tout se tient et se suit dans les évènemens qui remplissent notre vie, dans les épreuves que Dieu nous envoie, les prospérités qu'il nous

dispense, les vocations qu'il nous adresse. Quand nous ne voyons pas la chaîne qui attache ensemble tous ces conseils divins, elle n'en est pas moins serrée, et Dieu la voit; Dieu la tient suspendue du haut des cieux de sa main puissante, et ce soin paternel que notre Père céleste prend de nous, commence au premier battement de notre coeur et se continue sans interruption jusqu'au dernier souffle qui s'échappe de nos lèvres expirantes. Chaque jour de notre vie dépend de la veille et prépare le lendemain; et quand nous disons d'un accident ou d'un bienfait: je ne sais comment cela m'est arrivé, ce langage peut convenir à notre faiblesse; mais si nous ne le savons pas, Dieu le sait.

Vous voyez donc que tout est lié dans les vicissitudes de notre vie. Eh bien! appliquez, par un facile effort d'intelligence et de foi, au sort du genre humain tout entier ce que je viens de vous dire du sort de chacun de nous. Comme tout est lié dans la destinée de chaque homme, ainsi tout est lié dans la destinée de tous. Ce lien est plus vaste, et nous avons d'autant plus de peine à le bien voir, mais il est formé et serré de la même manière; la même Providence le dirige, et vous sentez qu'il serait absurde de croire que ce que la Providence fait pour chaque homme en particulier, elle ne le fait pas pour la race humaine. Dieu veille sur tous les hommes comme il veille sur chaque homme, sur tous les berceaux comme sur ceux de vos enfans, sur tous les sépulcres comme sur le dernier

où vous avez pleuré. Dans le cours des évènemens qui nous arrivent, nous voyons qu'un jour prépare le jour qui vient; ainsi dans les conseils de la sagesse suprême, un siècle prépare un autre siècle, et ils s'enchaîneront l'un à l'autre jusqu'à leur consommation, jusqu'à ce que l'ange vienne annoncer *qu'il n'y aura plus de temps.*

Réfléchissez combien cette manière de concevoir la Providence est conforme à la nature de Dieu. Dieu est éternel: peut-il ne travailler que pour un jour; peut-il ne s'occuper que d'un moment ou d'un siècle à la fois! Dieu sait tout: peut-il ne s'occuper que d'un seul but à atteindre, que d'un seul moyen à prendre? Dieu est présent partout: peut-il donc ne regarder que vers un lieu de la terre, et ne pas assister à la fois dans toutes les maisons où l'on se réjouit comme dans toutes celles où l'on pleure, et partout où il fait descendre ses pluies et lever son soleil sur les justes et les injustes? Enfin, Dieu est notre père: croyez-vous donc qu'il oublie quelques-uns de ses enfans pour songer plus à d'autres, au lieu de tendre à tous une main également secourable, de faire servir partout le bien individuel au bien général, de consulter les intérêts de tous en jetant çà et là ses bienfaits dans le monde, comme le laboureur jette le grain de sillon en sillon afin que tout le champ soit couvert d'une moisson abondante.

Et de plus, réfléchissez combien cette simple et grande doctrine, cette liaison ininterrompue des

dispensations divines, si digne de Dieu, si conforme à sa sagesse et à sa bonté, est conforme encore à la nature de l'homme. L'existence de chacun de vous se compte jour par jour, et la Providence lie ces jours ensemble et en fait votre vie; de même, l'existence de l'humanité se compte de génération en génération, et les conseils divins, d'accord avec les liens du sang, lient toutes ces générations ensemble, et Dieu se souvient de toutes à la fois. Vous êtes où vos pères vous ont mis, et vos enfans à leur tour seront dans la situation où vous les placerez; tous, à travers le berceau et à travers le sépulcre, nous sommes responsables les uns envers les autres; nos ancêtres ont préparé la place où nous nous trouvons, et nous préparons celle où se trouveront nos descendans; c'est là un lien que rien ne peut briser; tout ce que nous possédons en tout genre, arts, sciences, industrie, conquêtes sur la nature, civilisation, ordre public, justice, liberté, culte même et piété, n'est qu'un vaste héritage que nous avons recueilli pour le transmettre, un dépôt que nous avons reçu pour le rendre à ses légitimes possesseurs, et ces légitimes possesseurs après nous sont nos fils, qui viendront le relever sur nos tombeaux. Il est donc conforme et à l'essence de Dieu et à la nature de l'homme que la Providence soit une; oui, elle est une pour la vie de l'humanité; on peut dire même qu'elle est une pour l'éternité.

Mais de ce que tous les conseils de Dieu, qu'on les nomme grâce ou providence, sont liés, il ne

s'ensuit point qu'ils soient pareils; c'est une chaîne dont les anneaux diffèrent, et les alliances divines, quoique fortement scellées l'une à l'autre, peuvent être tantôt des servitudes, tantôt des amitiés..... M. F. j'espère vous montrer que le premier peuple élu, les anciens Hébreux pouvaient être justement appelés serviteurs, parce qu'ils ne savaient point ce que le maître faisait, et que vous, le second peuple du Seigneur, les nouveaux adorateurs de son nom, les nouveaux participans de son alliance, vous pouvez être appelés les amis de Christ, parce qu'il vous a dit tout ce qu'il a ouï de son père.

Je m'empresse, M. F., en commençant, de rassurer une crainte qui pourrait inquiéter une piété timorée, et aussi de dissiper une illusion qui pourrait séduire une piété enthousiaste; je ne viens point immoler en quelque sorte l'ancien testament à la gloire du nouveau, et rabaisser le peuple juif pour mieux relever le peuple chrétien. Moïse et Christ sont venus, quand ils devaient venir; les deux alliances ont été ce qu'elles devaient être; les révélations se sont succédé dans un ordre parfait; elles ont toujours été proportionnées au siècle qui les devait recevoir, et les deux lois sont différentes parce que les deux peuples sont différens. Aussi, des deux révélations l'une a tous les caractères d'une servitude; l'autre, tous ceux d'une amitié; et cette grande différence, toute en notre faveur, se retrouve partout quand on considère les deux

alliances sous le triple point de vue de la Providence, de la sanctification et de l'immortalité.

Sous quel aspect la Providence se présentait-elle aux regards d'un juif plein de foi, d'un homme profondément pénétré de ce fait fondamental, que la mission de Moïse avait été divine autant que la vocation d'Abraham, et qui se glorifiait de ces deux titres inséparables depuis tant de siècles, de descendant d'Abraham et de disciple de Moïse? M. F., l'idée dominante de la foi d'Israël était celle-ci: nous sommes le peuple de Dieu; Dieu est notre Dieu, et il ne l'est pas de même des autres nations; il l'est plus pour nous que pour elles; le reste des hommes ne se compose que de payens, de gentils, d'idolâtres, qui doivent devenir *prosélytes de la justice* pour être quelque chose, et à qui nous dirons, s'ils viennent à nous sans se convertir: *Vous n'avez ni part, ni droit, ni mémorial à Jérusalem*, nous sommes le peuple unique de Dieu! Ces pensées, si flatteuses pour l'orgueil national, étaient l'inévitable conséquence de la religion d'Israel. Il n'y avait pas eu deux Abraham ni deux Moïse, pour qu'un autre peuple pût disputer aux Juifs cette supériorité, qu'ils regrettent encore si amèrement; et, fils d'Abraham le seul père des croyans, disciples de Moïse le seul prince des prophètes, ils naissaient, ils vivaient, ils mouraient dans cette idée: nous sommes le peuple unique de Dieu. Du haut du Sinaï avait retenti cette parole: *Je suis l'Éternel ton Dieu*, et ils s'en sont si bien souvenus que mê-

me à Babylone, vers l'époque de la captivité, les amis de Daniel répondaient au tyran de l'Asie: *Notre Dieu, que nous servons, nous délivrera, ô roi, de ta main!...* De là, M. F., est résulté que la Providence semblait aux yeux des Juifs une protection speciale et particulière; la Providence était comme nationale à leurs yeux; le dirais-je? la Providence à leurs yeux était en quelque sorte Israélite. Les continuels avertissemens des prophètes, qui venaient expliquer chaque dispensation, confirmaient cette manière de penser; et si vous appliquez ce système aux vicissitudes ordinaires de la vie, voyez à quoi vous arrivez: qu'était-ce que des prospérités pour un Israélite? l'accomplissement des promesses divines, la fertilité si souvent prédite de la Terre Promise, les champs découlans de lait et de miel, la terreur de l'Éternel notre Dieu sur les ennemis de son nom, les bénédictions d'Abraham confirmées par Moïse, les triomphes du peuple élu..... Et qu'était-ce que des calamités pour un Israélite? des châtimens, des jugemens du Très-Haut qui se retirait de son tabernacle, l'abandon de Dieu, sa gloire vengée, son bras étendu, sa face détournée de son peuple. Comment les Hébreux n'auraient-ils pas nourri ces idées, lorsque même dans leur siècle le moins îdolàtre. Gad le prophète venait au nom de Dieu proposer à leur roi de choisir entre trois désastres un châtiment pour son peuple et pour lui-même? Aussi, leur reconnaissance souvent se réduit à cette action de grâce: Seigneur, tu as rem-

pli tes promesses; leur résignation, à cette prière: Jusques à quand nous consumeras-tu? et si vous voulez voir combien ils se montraient persuadés que la gloire de Dieu était intéressée à leur propre gloire, et que la Providence leur était acquise, écoutez Moïse intercédant pour Israël: *Seigneur*, disait-il, *quand tu auras fait mourir ce peuple, les nations qui auront entendu parler de toi, diront: Parce que l'Éternel ne pouvait faire entrer ce peuple* dans la Terre Promise, *il les a tués au désert;* écoutez Josué: *Israël a fui devant ses ennemis; les Cananéens l'entendront, et nous extermineront; et que feras-tu pour ta gloire?* écoutez David: *Non point à nous, ô Éternel, mais à ton nom donne gloire; car, pourquoi diraient les nations étrangères: où est maintenant leur Dieu?*..... M. F., que toutes ces idées sur les voies de la Providence sont étroites, dures et pauvres, en comparaison de celles que suggère l'Évangile! Encore une fois, je ne viens point dénigrer devant vous l'ancienne alliance et calomnier ses grands hommes; nous ne savons pas assez jusqu'où s'élevait le génie d'un Moïse, d'un David, d'un Esaïe. Mais le génie des grands hommes n'est pas la mesure des opinions du peuple, et je ne crains pas de le dire, quand on compare les idées juives et les idées chrétiennes sur la Providence, il est évident que les anciens Hébreux ont été des serviteurs qui ne savaient ce que le maître faisait, et que vous, vous êtes des amis à qui le Christ a dit tout ce qu'il a ouï de son Père. Israël, pour

base de sa foi, considérait Dieu comme son Dieu, et vous, pour base de la vôtre, vous dites dans votre plus sainte prière: *Notre Père qui est aux Cieux!* en reconnaissant que tous les hommes ont pour le dire le même droit que vous. Cette même Providence, qui était presque une faveur particulière aux yeux d'un juif, est universelle à vos yeux, et veille sur le genre humain entier avec un égal amour. Pour vous, les bienfaits que Dieu vous accorde ne sont pas l'accomplissement d'antiques promesses faites à vos ancètres; pour vous, les bienfaits de Dieu sont simplement des bienfaits; votre reconnaissance ne court jamais le risque d'être refroidie par ce souvenir: Dieu l'avait juré! il ne s'est engagé à rien envers vous, et le pain que vous mangez ne vous appartient jamais d'avance, et vous n'avez pas le droit de le demander pour deux jours, et le Christ lui-même l'a nommé le pain quotidien. Pour vous, les épreuves sont des épreuves, et non des châtimens; vous avez bien rarement le droit de croire que Dieu vous punisse, dans le sens Israélite de ce mot, et quand sa justice vous atteindrait dans ce monde, il dépend de vous de changer sa sentence en salutaire épreuve; et comment? M. F., en en profitant. Et vous savez que Dieu ne se venge point; qu'il ne vous abandonne point; qu'il ne se retire point de vous; qu'il ne transporte point sa protection à vos ennemis; qu'il ne vous cache point sa face; qu'il ne rejette jamais vos offrandes; qu'il n'est jamais sourd à vos prières et insensible à vos

larmes. Toutes ces idées ont pris fin avec le culte et les moeurs et l'économie qui les rendaient nécessaires, et ce mot terrible: *Ma peine est plus grande que je ne puis la porter,* ce mot-là ne peut sortir de la bouche d'un chrétien. Quels que soient vos besoins, il y a maintenant partout dans ce monde des montagnes de Morija dont vous devez dire: *En la montagne de l'Éternel il y sera pourvu,* et les dispensations de la Providence sont pour vous si lumineuses et si douces à la fois, qu'a l'exemple de S^t^. Paul vous pouvez tous *apprendre à être contens de la situation où vous vous trouvez,* qu'il vous est interdit de vous *tourmenter pour le lendemain et de vous mettre en peine de quoi vous serez nourris et vêtus;* que *toutes choses tournent à votre bien, lorsque vous aimez le Seigneur,* et que si vous *cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, toutes choses vous seront données par dessus.* Voilà, Chrétiens, les grands traits de la Providence selon l'Évangile; voilà les bords de ses voies éclairées par la foi en Christ; convenez, en repassant dans vos coeurs ces persuasions si douces, qui se trouvent aujourd'hui dans tous les coeurs fidèles; convenez qu'à chaque joie comme à chaque épreuve, si vous en jugez chrétiennement, Jésus semble vous dire du haut des cieux: Je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai ouï de mon Père.

Dans les révélations divines, tout se balance, tout est en proportion; une doctrine ne l'emporte

pas en clarté sur une autre; chaque vérité reçoit le degré d'évidence qui devient nécessaire au système entier, et ce que les anciens Hébreux savaient de la sanctification, répond parfaitement à ce qu'ils savaient de la Providence. Il est inutile, pour vous en convaincre, de comparer longuement devant vous la morale de Moïse et celle de Christ, et de rechercher ce que le sermon sur la montagne ajoute aux dix commandemens. Le fond des deux doctrines est absolument le même, et le sommaire de la Loi est là pour le prouver. La voix de Jésus a répondu au travers des siècles à la voix de Moïse. *Aimer Dieu de tout son coeur, de toute sa pensée, de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même,* voilà la Loi et les Prophètes, voilà les fondemens de la morale; voilà les grands principes dont tous nos discours sont des commentaires et toutes nos actions des violations ou des accomplissemens; voilà *le premier et le plus grand commandement, et le second qui lui est semblable;* voilà le résumé de la doctrine du Christ..... ouvrez le Lévitique; ouvrez le Deutéronome; vous y trouverez ces deux pensées, ces deux paroles. Et si pour la sanctification les Hébreux ont été traités en serviteurs, et les chrétiens en amis, ce n'est pas non plus que la loi de Moïse ait été défigurée; car, hélas! la loi de Christ l'a bien été à son tour. Chez les deux peuples de Dieu, il n'a pas manqué de Pharisiens pour nettoyer seulement le bord de la coupe et blanchir seulement l'extérieur du sépulcre; chez les deux peuples

de Dieu, avec une égale hypocrisie ou une égale ignorance, on a mis *la lettre qui tue* à la place de *l'esprit qui vivifie*, des observances à la place des vertus, des redites à la place des prières, et des sacrifices qui ne coûtent rien à la place des passions immolées en victimes. Non, il faut chercher ailleurs la supériorité du christianisme quant à la sanctification, et en voici le trait dominant: la loi de Moïse réglait surtout les actions, la loi de Christ règle surtout les coeurs; Moïse apprend à l'homme ce qu'il doit faire, Christ nous apprend ce que nous devons penser; et ce que nous faisons, M. F., n'est que la suite de ce que nous pensons. Ainsi, quant à la charité, Moïse dit: *Vous ne cueillerez pas toutes les olives de vos oliviers, ni tous les raisins de vos vignes; vous ne moissonnerez pas tous les épis de vos champs, et vous en laisserez, afin que lorsque le pauvre viendra, il en trouve encore quelque peu.* Mais l'Évangile nous commande simplement de faire aux autres ce que nous désirons qu'ils nous fassent..... Si ce précepte était bien suivi, combien il resterait dans nos champs et d'olives et de raisins et d'épis pour les pauvres que le Christ nous a laissés!... Tous ces avantages se retrouvent, si vous comparez les lois des deux alliances, non plus dans les devoirs qu'elles prescrivent, mais dans les transgressions qu'elles condamnent, si vous considérez l'Israélite et le chrétien aprés un péché. M. F., savez-vous bien ce qu'il fallait à un Hébreu pour diriger sa repentance et lui faire entrevoir un pardon?

Il lui fallait un prêtre et un sacrifice; dans ces sacrifices, toujours différens selon les personnes, la victime à offrir dépendait du péché a expier, et en vain, pour que la vraie repentance ne se perdit pas au milieu de ces cérémonies, en vain David, Ésaïe, Jérémie, Amos, réclament avec force contre la vanité d'une oblation présentée sans pénitence, et déclarent que de tels rachats du péché ne rachetaient rien; trop souvent, il est arrivé en Israël qu'on a cru s'être repenti du péché après s'être acquitté du sacrifice. Mais vous le second peuple de Dieu, vous à qui le Christ a dit tout ce qu'il a ouï de son Père, l'offrande de votre repentir est *votre coeur en sacrifice vivant et saint;* pour vos expiations, vous n'avez besoin ni de temple et d'autel, ni de feu et de couteau, ni de sacrificateur, et d'assistant; il ne vous faut que de la sincérité; votre temple est partout; votre autel est partout; nul n'a droit d'intervenir entre vous et Dieu, et de vous demander compte de votre repentance; vous êtes vous-mêmes votre pontife, et cet encens secret est d'autant plus saint que nul n'en respire le parfum, si ce n'est vous et votre Dieu..... Portez plus loin vos regards, au-delà de l'accomplissement des devoirs journaliers, au-delà des émotions du repentir; ce qui manquait surtout à la sanctification chez les Hébreux, c'était une connaissance populaire et profonde de la source du mal; l'histoire du premier pêché ouvrait leur histoire, et cependant il a fallu un chrétien, S^t^. Paul, pour déplover

tout entiers devant le monde ces deux hommes qui se combattent en nous, et pour arracher du fond de tous les coeurs ce cri, le cri de détresse du genre humain: *Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais!* Et ce qui manquait encore à la sanctification chez les Hébreux, c'était de savoir jusqu'où elle devait aller. Moïse leur avait dit souvent au nom de Dieu: *Soyez saints, parce que moi, l'Éternel votre Dieu, je suis saint!* Là vous voyez que la sainteté du Seigneur est proposée comme motif, et non comme modèle; mais l'Évangile est venu nous apprendre qu'il n'y a aucune fin à notre perfectionnement sous l'empire de ce commandement sublime: *Soyez parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait;* ici, vous voyez que les attributs suprêmes sont indiqués comme modèles des vertus humaines. C'est le Fils de Dieu qui nous l'a dit, et dès-lors vous ne serez plus surpris que St. Paul ait osé écrire à de faibles mortels comme vous: *Soyez les imitateurs de Dieu!* Il savait, l'ancien peuple, que Dieu a créé l'homme à son image; mais il ne savait pas que la ressemblance doit aller jusqu'à être parfait comme Dieu est parfait, saint comme il est saint, miséricordieux comme il est miséricordieux. Et en effet, dans quel siècle de leur histoire les Hébreux avaient-ils vu les perfections divines mises en action sur la terre? Jamais..... Quelle voix en Israel avait dit: *Lequel d'entre vous me convaincra de péché?* Aucune..... Qui, en un mot, de tous leurs sages,

leurs justes, leurs saints, qui avait été *semblable à nous en toutes choses excepté le péché?* Personne... Aussi, ce qui manquait encore à la sanctification parmi eux, c'était un terrestre modèle, capable d'achever toute l'oeuvre qui lui avait été donnée à faire. Abraham a la foi; Joseph, la bonté; Jonathan, la générosité; Élie, la ferveur; Jérémie, la résignation; Moïse, toutes ces vertus réunies. Il y a là beaucoup de vertus; il n'y a là aucune perfection. Non, non... lumignons fumans que le Seigneur a daigné ne pas éteindre, disparaissez devant l'astre du jour en son midi!... A vous, ses amis, Jésus *a laissé un exemple afin que vous suiviez ses traces,* un exemple que les plus saints Anges admirent autant que vous, un exemple complet et parfait auquel le ciel même ne saurait rien ajouter, un exemple pourtant que vous ne pouvez récuser comme trop difficile, puisque St. Paul veut que *le même sentiment d'humilité et de charité soit en nous, qui a été en Jésus-Christ*, et que St. Jean déclare qu'un fidèle *qui demeure ou qui croit en Christ doit vivre comme Jésus-Christ lui-même a vécu.* Chrétiens! Admirez donc ce que c'est qu'être chrétien: pour guide, la loi la plus simple et la plus sainte; pour ressource, une repentance seulement de coeur; pour motif de vigilance, une connaissance de nous-mêmes qui rend inutile tout message d'un Nathan venant nous dire: *Tu es cet homme là;* pour terme de vos efforts, la perfection de Dieu; pour modèle de vos progrès, la vertu de Christ;

pour encouragement à s'appliquer ces magnifiques doctrines, une parole de Dieu même qui les confirme toutes: *Ma grâce te suffit*..... Et qui de vous ne reconnaîtra pas avec joie que pour la sanctification comme pour la Providence, vous n'êtes point des serviteurs qui ne savent ce que le maître fait, mais des amis à qui le Christ a dit tout ce qu'il a ouï de son Père?

Ce que St. Paul enseigne aux Ephésiens de la vocation des Gentils, est donc vrai pour toutes les grandes doctrines; *ces choses*, écrit l'apôtre, *n'ont point été données à connaître aux enfans des hommes dans les autres âges comme elles sont maintenant révélées*. Il n'y a pas dans ces différences ombre d'injustice, puisqu'il sera exigé de chacun selon qu'il lui a été donné. Avant l'oraison dominicale qui nous a appris à demander notre pain quotidien, une prière comme celle d'Agur suffisait pour implorer les soins de la Providence; la sanctification d'un Israëlite, quoique par des chemins différens, tendait au même but que la nôtre, et j'ose espérer que nous avons comparé sous ces deux rapports les deux alliances sans rien affaiblir, mais sans rien exagérer. L'exagération semble plus difficile à éviter en les comparant sous le rapport de l'immortalité..... Non, M. F., et loin de chercher ici à décolorer et à rétrécir les doctrines de l'ancien testament sur la vie future, loin de m'arrêter à vous montrer que les livres sacrés de la promesse et de

la loi ne sont pas une longue allégorie représentant le ciel, j'admettrai sans inquiétude dans les révélations du premier peuple de Dieu autant d'immortalité qu'on voudra; nous prendrons toutes les promesses dans un sens spirituel; les félicités de la terre ne seront seules nulle part; nous conviendrons que les joies éternelles sont partout dépeintes sous ces magnifiques ou touchans emblêmes; et quand votre imagination se sera jouée à son aise au milieu de ces éclatans symboles, revenus à des recherches plus calmes, plus positives, je ne crains pas de vous dire et je ne doute pas de vous montrer que pour les espérances de l'immortalité, les Hébreux, comparés à vous, sont des serviteurs qui ne savent ce que le maître fait, et vous des amis à qui le Christ a dit tout ce qu'il a ouï de son Père... Il est vrai; un Israélite plein de science et de foi, capable d'écouter la voix de ses prophètes et de lire dans ses livres sacrés, non la lettre qui tue, mais l'esprit qui vivifie, devait bien comprendre la mort telle que le péché l'a faite, la mort avec ses tristesses, ses amertumes, ses terreurs; il savait qu'il avait été dit à l'homme, au pied de cet arbre fatal dont les rameaux portaient l'épreuve nécessaire de sa raison, de sa vertu, de sa foi, et qui fleurissait au milieu même de sa félicité afin qu'il lui fût possible de la mériter, il savait qu'il avait été dit: *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort;* ta vie sera empoisonnée et ta mort aussi; *tu es poudre, et tu retourneras* ainsi *dans la poudre;* il avait lu,

médité, compris cette profonde sentence; il la retrouvait partout écrite sur les tombes, l'épitaphe universelle du genre humain déchu, et sans étonnement il voyait les générations s'en aller chacune à leur tour *par le chemin de toute la terre.* Mais pour se rassurer contre cette condamnation et adoucir tant de deuils, mais pour servir de contrepoids à cette sentence par laquelle *la mort entrée dans le monde par un seul homme*... et l'Israélite en croyait Moïse... *est venu sur tous les hommes parce que tous ont péché*... et l'Israélite en croyait cet unanime témoignage que nous rendent les sépulcres de la terre... pour contre-balancer toute cette juste certitude de mourir, qu'avait-il? des oracles, la promesse vague encore d'un salut, qui semblait fuir devant lui dans les ténèbres de l'avenir; des oracles, oui, l'Israélite le plus fidèle n'avait que cela... M. F., l'accomplissement vaut mieux, et vous, qui avez vu et ouï ces choses magnifiques que les grands hommes d'Israël ont en vain désiré de voir et d'ouïr, vous, pour contre-balancer cette condamnation qui pèse encore sur nos têtes et qui ne sera levée qu'avec la pierre du dernier tombeau humain, vous, vous avez la croix et la tombe du Sauveur. L'immortalité, aux yeux de l'Hébreu le plus éclairé et le plus croyant, n'était qu'une vérité ordinaire de sa foi; rien ne la mettait en relief; l'immortalité, pour vous, est dans toute votre religion, dans les moindres mots de l'Évangile, dans les gouttes d'eau de votre baptême, dans ce peu de pain et de vin

que vous recevez à la cène, et, le dirai-je? dans chaque grain de cette poudre où nous rentrerons, parce que Jésus est *le chemin, la vérité et la vie;* parce qu'il nous a trompés, s'il ne l'est pas; parce qu'enfin, si l'immortalité est une chimère, la religion chrétienne tout entière est une flagrante absurdité, une contradiction dérisoire, une énigme sans mot que quelque esprit malfaisant a jetée en pâture à notre crédulité... Aussi, voyez l'Israélite mourant; son souvenir le plus consolant au lit de mort est cette parole: *La postérité de la femme écrasera la tête du serpent*, et il se rappelait que de génération en génération, on avait espéré cette sainte victoire, mais nul d'entre les Anges n'était encore descendu vers une humble fille de Juda, nulle d'entre les mères d'Israël n'avait osé dire que *toutes les siècles la proclameraient bienheureuse;* et la dernière parole la plus douce qu'un Israélite pût prononcer, est cet adieu de Jacob: *O Éternel, j'ai attendu ton salut!...* Vous, vous n'attendez plus rien, disciples de celui qui seul a pu dire: *Tout est accompli!* et l'immortalité est mise en évidence autant qu'elle peut l'être. Examinez une à une les objections de la raison contre une vie future; la foi trouve réponse à tout. Est-ce votre corps vivant qui vous embarrasse, et dont vous demandez si les infirmités et les besoins vous importuneront jusque dans les cieux? Le Christ a dit: *Dans la résurrection, vous serez comme les Anges de Dieu;* ce corps, *semé corruptible, revêtira l'incorruptibilité.* Est-ce

votre corps mort qui vous inquiète, et n'osez-vous vous croire immortels à l'aspect de tant de pourriture? Le Christ a dit: *Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra.* Est-ce l'innombrable multitude des ressuscités qui vous étonne? Le Christ a dit: *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.* Et à quand est-il remis, ce rendez-vous général des générations? Le Christ a dit: *Ce jour et cette heure, personne ne les sait, non pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils; mais seulement le Père.* Et quel signe informera la conscience humaine du terme de nos destinées terrestres? *Le Christ viendra dans sa gloire, et alors ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix*, et ce triomphe definitif de la vérité marquera le terme des progrès temporels du genre humain. Et sommes-nous certains que l'immortalité, ainsi que la vie, sera commune, et que nous nous retrouverons dans la patrie celeste... *Père,* a dit le Sauveur, *mon désir est que là où je suis ceux que tu m'as donnés y soient avec moi, et que tous ne soient qu'un comme toi, ô mon Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous!* Et pour infaillible garantie de toutes ces déclarations, *Venez,* ont dit les anges du ciel à des mortels comme vous, *venez et voyez le lieu où le Seigneur a été couché!* M. F., à ces souvenirs, quel aiguillon reste à la mort? Quelle victoire est laissée au sépulcre? Mères chrétiennes, quel berceau ne vous rappelle cette crèche, qu'une tombe

n'a remplacée que pour trois jours? Familles en deuil, quelle tombe ne vous rappelle la tombe unique ouverte à jamais? Mortels que nous sommes, où pouvons-nous aller dans ce monde, sans être environnés d'immortalité?... M. F., reconnaissez avec une humble foi ces magnifiques certitudes; reconnaissez combien le christianisme vous découvre et la Providence et la sanctification et l'immortalité. Plaignez tous ceux, quelle que soit leur race, qui ferment les yeux à cette douce lumière, et qui, rivant eux-mêmes leurs fers, s'obstinent à être des serviteurs ne sachant pas ce que le maître fait; vous, soyez toujours des amis à qui le Christ a dit tout ce qu'il a ouï de son Père. Postérité véritable du grand Abraham, soyez comme lui amis de Dieu! Condisciples de celui que le Seigneur aimait, soyez, comme Jean, amis de Christ, et dans la vie, la mort, l'immortalité, il vous montrera *qu'il vous a aimés le premier.*

LES

LOIS DU COMBAT.

SERMON SUR 2 TIMOTHÉE II. 5.

Celui qui combat dans la lice, n'est point couronné, s'il n'a combattu selon les lois.

Mes Frères,

Ce trait de la dernière épître de St. Paul, de ces admirables adieux faits à son disciple chéri et où respire tout son génie et toute sa foi, ce trait, dont j'espère vous montrer que la portée morale est immense, est d'une grande beauté pour quiconque a quelque idée des moeurs, des institutions et des fêtes de l'antiquité, et des trois comparaisons que l'apôtre, avec la fécondité ordinaire de son style, réunit en ce passage, celle-ci est sans nul doute la plus frappante et la plus belle. Ce n'est pas, il est vrai, avec nos idées modernes qu'il convient de la juger. On n'en comprendrait alors ni la force ni la poésie. Il faut se transporter en un temps qui ressemble peu au nôtre, chez des nations bien différentes de celles de l'Europe actuelle, au

milieu d'une autre civilisation, en des climats plus tempérés, sous des cieux d'un plus brillant azur, et la moindre connaissance de l'histoire suffit pour se retracer le tableau de ces jeux solennels où la Grèce invitait en foule et les peuples et les rois. C'étaient des pompes simples et imposantes que ces luttes et ces combats du cirque, ces amphithéâtres immenses où quarante milles spectateurs trouvaient place, où chaque nation avait sa tribune, où les prix n'étaient que des couronnes de feuilles flétries le lendemain et une longue gloire qui ne périssait pas, où chaque cité avait son combattant dans la lice pour qui elle faisait des voeux, où les rois même n'ont pas dédaigné de paraître et de disputer le prix, où enfin, dans les anciens temps, les premiers poètes sont venus déclamer leurs vers et les premiers historiens reciter leurs annales. Et ne croyez pas que dans ces fêtes tout se réduisît à la force, à l'agilité, à l'adresse, et pour aiguillon à l'amour d'une vaine célébrité. Il faut le dire à l'honneur de l'ancienne Grèce, qui paraît avoir donné au monde les premiers exemples de ces jeux, et pour mieux expliquer le parti que St. Paul a souvent tiré de ces souvenirs, un profond sentiment de justice, de morale et de vertu y regnait. Ainsi, pour être admis à concourir, il fallait une naissance, une probité, une réputation sans tache; c'était peu d'être un athlète illustre, il fallait être un homme de bien: les noms étaient proclamés en présence de la multitude, et quiconque se présentait sans une renommée intacte

et pure, se voyait honteusement exclu; les lois les plus sévères, ainsi que la plus stricte tempérance, étaient prescrites aux riveaux, qui juraient tous devant l'autel de les observer, et la moindre infraction de ces règles privait de tout droit à la couronne. Cette rigueur de principes dans ces institutions si condamnables sous tant d'autres rapports, est un trait curieux des moeurs de l'antiquité; et s'il est vrai qu'on puisse juger des opinions d'un peuple par ses fêtes, il y avait loin encore de cette civilisation à celle que le christianisme introduit à sa suite; néanmoins, il y avait là peut-être ce que l'homme, avant l'Évangile, pouvait inventer de meilleur pour occuper son énergie. Mais Rome la maîtresse du monde, Rome, après avoir conquis la Grèce, imita le peuple qu'elle avait vaincu. Rome, à son tour, eut ses amphithéâtres et ses cirques; seulement elle les ensanglanta; son génie, accoutumé au meurtre par tant de siècles de guerres et de victoires, mit le meurtre au nombre de ses plaisirs. Les gladiateurs remplacèrent les athlètes; Rome n'eut pas seulement dans ses arènes des courses de chars, des luttes et des jeux; elle imagina des fêtes plus conformes à son goût, elle se fit un amusement de voir ses captifs s'entre-tuer sous ses yeux, combattre les bêtes féroces, ou même attendre, pâles, nus et sans armes, que ces bêtes rendues furieuses fussent lancées contre eux. Cependant l'exemple des Romains rendit universelle l'imitation des jeux du cirque, et déjà sous leurs premiers empereurs chaque

ville considérable avait un cirque à ses portes ou dans ses murs. La Judée même suivit le commun exemple. Ces jeux, introduits en Judée par un roi de Syrie qui s'en était rendu maître, et qui se servit d'un grand-prêtre, sa créature, pour les établir, abolis ensuite par les Macchabées, ces jeux y furent renouvelés par Hérode avec sa magnificence accoutumée.

Des coutumes de ce genre laissent une empreinte profonde dans les langues, les moeurs, les poésies, les religions des peuples, et vous ne vous étonnerez pas que je sois entré dans tous ces détails, étrangers en apparence à cette chaire, si je vous montre que les épîtres de St. Paul sont remplies d'allusions à ces fêtes fameuses. Il en a tiré quelques-uns de ses plus beaux traits de génie, que l'on ne peut comprendre, si l'on ne sait rien des jeux du cirque et des lois de ces luttes, et j'ai besoin de vous en citer quelques exemples, pour mieux appuyer ensuite sur la grande et sainte leçon que le texte nous donne et dont nous aurons chacun à prendre notre part. Attentif observateur du monde au milieu duquel il plantait la croix, St. Paul aurait renié son propre génie, s'il n'avait pas souvent employé cette manière de frapper l'imagination des peuples. Aussi, dans une foule de passages, il compare le monde à une lice, à une arène; la vie à une lutte, à une course, à un combat; et la récompense promise au chrétien, à cette couronne qui attendait le vainqueur au bout de la carrière.

Vous couriez bien, dit-il aux Galates, *qui donc vous a arrêtés? Combats*, dit-il à Timothée, *le bon combat de la foi. Ne savez-vous pas*, dit-il aux Corinthiens, *que quand on court dans la lice, tous courent, mais tous ne remportent pas le prix; courez donc tellement que vous le remportiez.* Il compare la tempérance prescrite aux concurrens, aux devoirs prescrits aux chrétiens: *Quiconque lutte*, dit-il, *vit en s'abstenant de tout, et ils le font pour avoir une couronne corruptible, mais nous pour en avoir une incorruptible!* Il compare la multitude, qui des gradins de l'amphithéâtre regardait les jeux, à cette foule des saints qui nous comtemplent et qui nous attendent, quand il dit: *Nous donc, environnés d'un tel nombre de témoins, rejetons tout fardeau et le péché qui nous enveloppe aisément*, comme les athlètes se débarrassaient de tout ce qui aurait pu gêner leur agilité, *poursuivons constamment la course qui nous est ordonnée, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi*, comme les coureurs dans l'arène tenaient leurs regards attachés sur les juges assis au bout de la lice; il représente sous les mêmes images sa propre fidélité, quand il dit à son église chérie de Philippes: *Je ne me persuade point d'avoir atteint le but; mais oubliant les choses qui sont derrière moi, et m'avançant vers celles qui sont devant moi, je cours vers le but, vers le prix de la vocation céleste;* et quand il est près du martyre, c'est bien avec le noble calme d'un vainqueur qui se repose, que, dans cette même épître d'où le

texte est tiré, il écrit à son ami, *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la rendra.* Mais peut-être la plus attendrissante des images de ce genre, et dont la beauté se perd pour qui n'y voit pas ce souvenir, est dans cette première épître aux Corinthiens que St. Paul a écrite avec tant d'effusion de coeur. L'usage à Rome était, à la fin des jeux, d'amener dans l'arène quelques captifs réservés, de les laisser quelque temps exposés à la risée du peuple, et ensuite de les livrer nus, sans armes et sans défense, à la dent des bêtes féroces. Ces malheureux, considérés comme un vil ramas de barbares, à peine dignes du nom d'homme, paraissaient les derniers dans l'arène. *Je pense,* dit l'apôtre, *que Dieu nous a mis en montre, nous, les derniers des apôtres, comme des gens voués à la mort, et rendus le spectacle du monde et des anges et des hommes.* M. F.! quelle force, quelle éloquence, quelle élévation, quelle poésie, dans tous ces passages! Combien toutes ces images empruntées aux institutions les plus chères à ces peuples devaient frapper leur imagination! Et remarquez combien toutes ces allusions profanes... profanes, car enfin ce sont les jeux des athlètes, qui n'étaient que des fêtes, ou les combats des gladiateurs qui n'étaient que des barbaries, remarquez, dis-je, combien toutes ces allusions profanes deviennent instructives et saintes sous la plume de St. Paul; et c'est là ce que j'espère abondamment

vous prouver, en vous développant dans toute son étendue et son énergie la leçon que le texte nous donne à l'aide d'une de ces admirables images qui n'ont rien perdu de leur justesse et qui représentent notre tâche et notre espérance aussi fidèlement que celles des premiers chrétiens. Tous, vous avez le bon combat de la foi à livrer; tous, vous aspirez à la couronne; mais nul de vous ne sera couronné, s'il n'a combattu selon les lois; appliquons cet avertissement de l'apôtre à nos trois grands devoirs, à la piété, à la foi, à la vertu; ce sera l'appliquer à notre vie entière.

Un fait qu'il est essentiel de reconnaître dès l'entrée de ce discours, et qu'il me semble voir au fond de la pensée de St. Paul, un fait simple et clair, universel et irrésistible, est que personne ne veut devenir et ne devient tout-à-fait injuste et pervers. Trouvez l'homme le plus méchant et le plus dur; il est des circonstances où quelque bonté éclatera dans sa conduite; trouvez l'homme le plus impur; il y aura encore des impuretés devant lesquelles il reculera; trouvez l'homme le plus impie; il y aura encore des blasphèmes que sa bouche craindra de prononcer; et l'esprit le plus léger a des momens de réflexion sérieuse, et le mondain qui vit dans le plus complet oubli de Dieu, y pense quelquefois. On peut dire que ni l'extrême du mal, ni l'extrême du bien ne se voient en ce monde. L'endurcissement et l'impénitence sont aussi rares que l'héroïs-

me et la sainteté. Il faut chercher loin pour rencontrer un méchant dont on oserait dire: *Il aurait mieux valu pour lui de n'être pas né;* et loin aussi, pour saluer un juste à qui appliquer dans toute son étendue ce simple et magnifique éloge: voici un homme *selon le coeur de Dieu*, et de vous tous qui m'écoutez, pas un seul sans doute n'a heurté un Judas en son chemin dans ce monde, mais en est-il beaucoup qui aient vu des Abraham et des Moïse, un St. Jean ou un St. Paul? Non, c'est d'ordinaire entre ce dernier degré d'iniquité et ce comble de vertu et de foi que la foule des hommes s'arrête. Et c'est un grand bien sans doute que les chutes ne soient pas plus profondes, mais c'est un grand mal que les progrès ne soient pas plus grands. Cet état moral de la chrétienté et du monde, cet état dont chaque église, chaque nation, chaque famille, est une preuve vivante, a été amené par diverses causes, sans parler de la première, qui nous ramène en Éden; mais l'une des plus actives et des plus fortes est signalée dans le texte. Si nous ne sommes pas plus méchans et plus irréligieux, c'est que personne de nous ne refuse de descendre dans la lice, de faire quelques efforts et quelques sacrifices pour triompher, et de combattre le bon combat; et si nous ne sommes pas meilleurs, c'est que souvent nous ne combattons pas selon les lois, et vous voyez combien l'issue peut être triste et terrible; la victoire est sans couronne pour qui combat sans les lois.

Voilà, M. F., le point de vue général du sujet, et le peu que je viens de vous dire, vous montre qu'il nous concerne tous. Car nous sommes tous de ceux qui descendent dans l'arène pour combattre; nous sommes de ceux qui veulent faire quelque chose pour le salut de leur âme. Il y a sans doute des hommes pour qui le monde est tout, pour qui le tombeau, le temple et le ciel ne sont rien, et qui ne gémiraient point si toutes nos maisons de prière s'écroulaient en un jour; que leur importent des parvis inutiles où ils ne viennent jamais? des hommes enfin qui vivent comme s'ils ne devaient pas mourir, et ne pensent pas à leur âme, ne pensent pas à leur éternité, ne pensent pas à Dieu. Ces hommes-là, le texte ne les regarde point. Il ne servirait de rien de leur crier sans relâche: *Si quelqu'un ne combat point selon les lois, il ne sera pas couronné.* Ces hommes-là ne combattent point, ou, pour mieux dire, leurs combats sont contre l'ennui qui les consume, le dégoût qui les accable, la satiété qui pèse sur eux comme un poids étouffant, et tôt ou tard contre de stériles remords qui semblent des repentirs et qui n'en sont pas. Mais vous, vous n'êtes point de ces hommes, et votre seule présence dans ce temple le prouve et l'atteste, vous faites ici un acte religieux; il y a donc, pour le moins, quelque religion dans vos coeurs; ainsi, le texte s'adresse à vous; c'est déjà combattre dans la lice, que d'être ici rassemblés devant Dieu. Il ne reste donc qu'à examiner si nous com-

battons selon les lois; qui manque à les observer, perd ses droits à la couronne et a combattu en vain.

Maintenant que le point de vue général est saisi, et que l'application générale est faite, maintenant que je puis vous défier tous l'un après l'autre de me dire que ce texte ne vous regarde pas; car alors, il faut que celui-là me dise aussi qu'il est un méchant et ne veut pas combattre le bon combat, ou qu'il est un saint et ne combat plus; maintenant, descendons aux détails, et jugeons d'après le texte notre vie religieuse. Le premier trait qui se présente est la piété. Dieu nous demande la piété, c'est-à-dire, l'habitude des pensées et des exercices de la religion. Dieu nous demande de consacrer à son service quelques momens par jour, quelques heures par semaine, quelques jours par année, de les mettre à part dans notre vie, de détacher alors notre âme de la poudre de cette terre, et de lui dire de ces momens: Seigneur, ils sont à toi! Dieu nous demande de ne pas traiter le livre de la révélation comme ces inutiles volumes qu'on se procure pour la vanité de les avoir, et que l'on consulte de loin en loin. Dieu nous demande de respecter toute la religion, parce qu'il n'y a rien en elle qui ne soit respectable; de veiller sur les souvenirs de notre mémoire, et les plaisanteries de notre légèreté, et les paroles de nos lèvres; de ne pas jeter au hasard son nom auguste au milieu de nos entretiens frivoles, et de nous arrêter soudain avant que l'effervescence de la conversation ne nous entraîne et ne

fasse échapper de notre bouche un de ces mots qui font pleurer les Anges, et qui retentissent dans l'éternité. Dieu nous demande enfin de nous accoutumer saintement à sa présence, de nous environner de sa présence comme d'un rempart, et de nous habituer à dire: *l'Éternel est ici!* avant de devoir dire: *Retire-toi, Satan!* Et toutes ces choses, Dieu nous demande de les faire, toutes ces idées Dieu nous demande de les nourrir, toutes ces habitudes Dieu nous demande de les contracter, avec calme; avec humilité, sans apparat, sans bruit, sans exaltation, sans rien retrancher de notre contentement d'esprit, et sans revêtir une sévérité orgueilleuse et stérile qui pèse toujours plus sur les autres que sur nous-mêmes. A tous ces traits, reconnaissez une piété véritable et solide; oui, c'est là être pieux comme Dieu veut que nous le soyons; c'est là combattre le bon combat, et c'est combattre selon les lois; c'est combattre avec plein espoir d'être un jour couronné. M. F., interrogeons notre conscience, et devançons le jugement de Dieu: Nous avons tous quelque piété; mais notre piété est-elle vraiment chrétienne? Ah! quand d'un regard attentif j'observe la piété du monde, quand je rassemble tout ces souvenirs pour les porter dans cette chaire, en oubliant qui les a fait naître, alors je me sens tristement pressé de vous le dire, il y a dans le monde bien des manières différentes d'être pieux. Il y a une piété qui entre en compte de jours, d'heures et d'instans avec l'Éternel, qui craint

de donner trop de temps à Dieu, qui prend de la ferveur à jour fixe; et ces hommes-là, si on leur demandait pourquoi ils ne sont pas pieux aujourd'hui, devraient répondre qu'ils l'ont été hier ou qu'ils le seront demain..... Il y a une piété facile et commode qui remplit les devoirs de la religion comme on paie une dette, c'est-à-dire, la somme juste, et qui ne donnerait pas en sus la pite de la veuve, qui prend soin prudemment de n'avoir jamais à choisir entre un plaisir et un devoir, et qui n'arrange pas les frivoles convenances de la vie selon les communions, mais arrange les communions selon les convenances.... Et il y a une autre espèce de piété farouche et sévère, qui rembrunit les jours qu'elle occupe, qui, de retour du temple, ne rapporte qu'un front sombre au milieu du cercle de famille, en bannit toute joie domestique, et l'égalité d'humeur ne revient qu'avec la mondanité..... Enfin, il y a encore une piété tout orgueilleuse et fanatique, qui fait lever si assidument les yeux au ciel qu'on ne voit plus son prochain sur la terre, qui prend en pitié le reste du monde, qui se croit sanctifiée par privilège, et trouve à peine ça et là quelques saints avec qui elle daigne adorer..... Tous ceux qui tombent par intervalle ou à la longue dans l'un de ces écarts, et qui n'ont pas assez veillé sur leurs coeurs pour s'en préserver, sont-ils des impies? vivent-ils *sans Dieu et sans espérance au monde?* Non, ils sont pieux, mais ils le sont mal. J'irais jusqu'à vous dire que leur piété n'est pas

pieuse. Ils prient Dieu, mais non comme le Seigneur seul veut qu'on le prie; ils l'aiment, mais non comme il veut être aimé; ils le servent, mais non comme il veut être servi; en un mot, ils combattent dans la lice, mais ils ne combattent point selon les lois. M. F., comme dans les anciens cultes on choisissait avec un soin scrupuleux les victimes pour les sacrifices, choisissons bien notre piété. Gardons-nous de croire que toute piété soit également sainte et salutaire. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une bonne manière de le servir; et comme Dieu n'a qu'une gloire; il n'y a qu'une bonne manière de le glorifier.

Oui, Dieu n'a qu'une gloire, et, à cette idée, il faut ajouter qu'il n'a qu'une vérité. Aussi, comme Dieu nous demande à tous une même piété, il nous demande une même foi, et tous nous croyons; ce bon combat dont parle S^t^. Paul, tous, sous ce rapport, nous l'avons soutenu et nous le soutenons encore; tous, nous voulons le continuer, et je m'assure qu'en ce moment il ne se trouve pas dans ce temple un incrédule qui doute..... je ne dis pas de l'existence de Dieu; il semble enfin que nos jours et nos nuits se sont assez communiqué les uns aux autres cette science; et je ne dis pas de l'immortalité de l'âme, cette vie décidément a été trouvée trop courte pour suffire à l'incrédulité même la plus obstinée; et je ne dis pas non plus du jugement à venir, comme en cette vie nous portons un tribunal en notre conscience, il est facile de prévoir un autre

ribunal sur le seuil d'une autre vie..... mais même un incrédule qui soutiendrait sérieusement (et malheur à lui s'il le soutenait autrement) que l'Évangile est un recueil de fables inventées à plaisir par des imposteurs. Non, tous ici, tous nous croyons. Mais comment croyons-nous? Quelle est en général la foi du monde où nous vivons? est-elle pure? est-elle humble et docile? est-elle entière? est-elle fondée comme doit l'être toute foi éclairée, sur un sincère examen? descend-elle à de trop petites choses, ou s'élève-t-elle vers des choses trop hautes? garde-t-elle un respect aveugle pour des doctrines qui sont d'autrefois, ou porte-t-elle un amour aveugle à des doctrines d'aujourd'hui? Vous le concevez, à toutes ces questions chacun doit répondre pour soi-même. Nul regard humain ne peut suivre et sonder de coeur en coeur la foi du siècle, et la marquer sur chaque front d'un signe qui la distingue. Cependant elle a quelquefois des caractères qu'il est impossible de méconnaître. De nos jours, tantôt on croit vaguement, sans trop savoir pourquoi, sans se rendre compte de sa foi, sans y regarder de trop près, et comme les demi-aveugles croient au soleil, qu'ils n'ont vu que comme une lueur pâle et terne, et qu'ils n'ont pas vu resplendissant; de là résulte que souvent on croit chaque doctrine à part sans s'inquiéter de l'enchaînement et de l'ensemble; on brise le lien des vérités divines; on met, pour ainsi dire, le christianisme en morceaux et en pièces, et l'on se fait une sorte de reli-

gion semblable à ces édifices inachevés qui semblent solides et où il manque le ciment qui doit unir les pierres. Et souvent de nos jours la foi est téméraire, soulève et tranche les questions les plus graves, sépare hardiment dans l'Évangile ce qui importe et ce qui n'importe pas, et sans mettre complètement la raison au-dessus de la foi, nie tout ce qui est mystère, prophétie ou miracle, et se présente à Dieu deux listes à la main, l'une des doctrines qu'elle adopte, l'autre des doctrines qu'elle désavoue, ou, ce qui est plus facile, qu'elle met de côté comme inutiles. Et de nos jours aussi, comme pour expier un intervalle d'indifférence, la foi, çà et là, est redevenue intolérante et exclusive; on l'a entendue donner des ordres, tracer des limites, prescrire des doctrines, et le moment est venu qu'il a fallu presque se demander si une petite infaillibilité à part n'allait pas se glisser dans le protestantisme. Enfin, M. F., la foi de nos jours, et c'est ici son caractère le plus général, la foi de nos jours est légère, elle a plus de surface que de profondeur; en ne niant rien, elle pense faire autant que si elle croyait tout, et le mot favori de notre temps est celui-ci: je crois assez! Voilà, voilà la commode, la facile, la rassurante confession de foi qu'on affectionne aujourd'hui. A ce mot comparez la confession de foi de l'Église primitive: *Je crois,* disaient alors les fidèles, *je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.* Quelle parole sérieuse, vaste et profonde, quand vous la rapprochez de cette frivole approba-

tion qu'on aime à se donner: je crois assez! O M. F., convenez que quiconque nourrit dans son âme pour toute foi l'une de ces convictions mondaines, ne peut compter parmi les inflexibles incrédules, mais compte à peine parmi les vrais croyans, et que le plus qu'on puisse en dire est qu'il parcourt la lice sainte, qu'il aspire à la sainte couronne, qu'il combat le bon combat, mais qu'il ne combat point selon les lois.

D'une imparfaite piété et d'une foi imparfaite, ne peut naitre qu'une imparfaite vertu, et le salutaire avertissement que nous donne ici St. Paul acquiert une force nouvelle et une nouvelle utilité, si vous l'appliquez pour dernier trait à la conduite de la vie, à la sainteté, à la vertu. Ici encore, il est fatal de combattre non selon les lois, de se prescrire des règles qui ne sont pas d'institution divine, de s'imposer des commendemens qui ne viennent pas du ciel, et qui n'y conduiront pas. Dieu a parlé sur le Sinaï; là tout est clair, de manière que le plus simple comprend ces paroles de Dieu. Christ a parlé sur la montagne; là tout est complet, au point que la vie humaine n'a pas de circonstance qui n'y trouve son précepte. Et quelquefois, avec une adresse déplorable, il nous arrive en secret de nous faire à nous-mêmes dix commandemens d'un autre Sinaï, de nous adresser à nous-mêmes comme un autre sermon de la montagne, de nous arranger une vertu qui nous plaise, une intégrité qui nous convienne, de capituler avec notre conscien-

ce, et de proposer au ciel des accommodemens. Et dans ces avertissemens, je n'entends point vous parler de ceux qui commettent aujourd'hui une transgression en se promettant de pratiquer demain une vertu; ni de ceux qui pensent pouvoir pécher sans scrupule à telle heure, parce qu'ils n'ont pas péché depuis un temps compté; ni de ceux qui estiment pouvoir cultiver telle passion en leur âme, parce qu'ils combattent telle autre; ni de ceux enfin qui pèsent dans une même balance le bien et le mal de leur vie, et se permettent un défaut pour se dédommager de chaque vertu, un excès pour se consoler de chaque privation. Ces pièges sont si grossiers, que Satan y renonce, ou du moins les porte ailleurs. Non, non, il faut de plus ingénieux artifices pour nous surprendre; hélas! ils ne manquent pas. Voyez ces hommes qui s'attachent à n'avoir d'intégrité que précisément ce qui est indispensable; dont la probité ne va que jusqu'à la justice, et n'atteint point l'équité; et qui, honnêtes de force plus que de gré, véridiques quant à la forme, incapables d'un mensonge, savent mentir en disant la vérité. Il se peut, je l'avoue, que ce soit là un moyen de faire sa fortune, et triomphant aux yeux des hommes, couronnés par leurs mains trompées, justes devant eux, mais iniques devant le Seigneur, la confusion attendra devant lui ces prétendus justes, à qui il devra dire: je ne vous connais point! Et que sera-ce si vous mesurez d'après ces principes des devoirs d'un ordre encore

plus relevé que la simple probité?... Il est chrétien aussi de fuir le scandale, d'éviter jusqu'aux apparences du péché, de ne réveiller en aucune mémoire de honteux souvenirs, en aucune imagination de honteuses idées, de laisser dormir les passions qui dorment encore, et de ne pas dire à l'innocence que le fruit défendu est beau à voir; mais si votre pureté se réduit à cette prudence, si vous pensez que le secret est une excuse, et que bien cacher un péché, c'est en mériter à moitié le pardon; surtout si, pour bien sauver les apparences, vous ajoutez péché sur péché; si, pour bien blanchir l'extérieur du sépulcre, vous augmentez la pourriture du dedans; si, pour mieux nettoyer les bords de la coupe, vous laissez au fond un fiel plus amer et un poison plus impur..... O M. F., il est chrétien sans doute de ne scandaliser ni les anges, ni les hommes, ni les jeunes enfans; mais est-ce par ces affreux moyens qu'il faut arriver à cet excellent but? Non, non; en un sens alors vous avez combattu le bon combat, mais vous n'avez pas combattu selon les lois. Et ne croyez pas que ces relations universelles de respect et de pudeur entre nos semblables et nous soient les seules que ces principes dirigent; ils doivent nous diriger aussi dans nos relations les plus intimes de famille, dans nos liens les plus doux d'amitié. Qui n'a vu de ces amitiés, remplies de dévouement, de constance, de générosité, et que l'épreuve même de l'adversité a trouvées fidèles; c'était bien là s'unir pour com-

battre ensemble le bon combat, et s'en aller ensemble vers une paisible mort et une paisible immortalité. Oui, mais ces vertus étaient ternies par l'exigence, l'humeur, l'orgueil; dans les grandes occasions, tout était sublime; dans les petites, dans les jours ordinaires de la vie, tout était recouvert d'un voile d'égoïsme; chrétiens, c'est encore là combattre le bon combat, mais hélas! ce n'est pas combattre selon les lois. Et si, pour dernier trait, je porte toutes ces vérités dans l'intérieur de vos maisons, sous votre toit domestique, près de votre foyer conjugal, au milieu du cercle de vos enfans, sans doute il règne là d'ordinaire les tendresses qui doivent y régner. Les pères et mères de notre génération, savent quels sacrifices ils doivent à leurs enfans; les époux ne vivent pas séparés comme s'ils ne s'étaient unis que pour échanger un nom; les enfans n'oublient pas leurs parens, dès qu'ils n'en ont plus besoin. Mais quelque affection qui respire au sein de vos familles, si jamais elle est trop sombre et trop sévère, ou imprudente dans son indulgence, si les formes en gâtent le fond, si elle fait payer trop cher ses soins par la manière dont elle les rend, si un père traite trop durement ses enfans, si un fils parle trop haut à son père, si un époux fait couler des yeux de son épouse une seule larme qu'il pouvait lui épargner, alors, vous n'êtes, il est vrai, ni des pères dénaturés, ni des enfans ingrats, ni des époux désunis, mais vous ne combattez pas le bon combat selon les lois; vous ou-

bliez combien la manière d'être bon ajoute de prix à la bonté, votre dévouement n'est pas assez dévoué, vos affections ne sont pas assez affectueuses, vos vertus ne sont pas assez vertueuses; en un mot, votre christianisme n'est pas assez chrétien.

Voilà, M. F., dans sa force et son étendue cette admirable sentence du grand apôtre, et je n'ai essayé ni de déguiser, ni d'affaiblir les idées qu'il suggère. Soyez sincères à votre tour, et ne refusez point d'en prendre chacun votre part. Aucun intérêt n'est plus grand; car *si quelqu'un combat dans la lice, il n'est point couronné, s'il n'a combattu selon les lois.* Cette conséquence peut vous sembler rigoureuse: elle n'est que naturelle et juste. En effet, nous vivons pour mourir en paix et ressusciter en grâce; nous parcourons ce terrestre pélérinage pour arriver au repos préparé au peuple de Dieu; nous combattons dans l'espoir d'être couronnés. Quelle insigne folie de combattre de manière à perdre la couronne au lieu de l'obtenir! Et je ne veux point ici entrer dans la stérile question de savoir s'il ne faut point pratiquer la vertu pour l'amour de la vertu, et sans avoir en vue les récompenses qu'elle promet; qu'il nous suffise, M. F., que Dieu nous propose un prix; dès-lors il nous est permis d'y aspirer, et ce n'est plus y aspirer que de ne pas combattre selon les lois. Ici donc vous voyez la réfutation de cette erreur si commune: pourvu que je remplisse mes devoirs:

qu'importe comment je m'y prends pour les remplir! Il importe beaucoup... Car il n'y a pas deux chemins pour descendre avec calme à la tombe, et pour en remonter avec gloire de l'autre côté; il n'y a pas deux trônes de la grâce où nous puissions recourir; il n'y a pas deux croix de Golgotha que nous puissions embrasser; il n'y a pas deux *portes étroites* qui ouvrent dans les cieux! Mais j'admettrai un moment qu'il y ait diverses voies de salut: celles de votre invention vaudront-elles mieux que celles où Dieu vous guide? Deviendrez-vous plus facilement des saints et des élus par une méthode de votre choix, que par les directions du Seigneur? Et quel langage à lui tenir au jour du jugement que de lui dire: j'ai pratiqué des vertus, mais d'autres que celles que tu exiges; j'ai suivi des commandemens, mais des commandemens que je me suis prescrits à moi- même; j'ai été juste et fidèle, mais à ma manière, et non pas à la tienne. O M. F., nous ne devons pas être bons comme nous voulons l'être, mais comme Dieu veut que nous le soyons. Le danger est immense, vous le voyez assez, de mettre une morale selon l'homme à la place de la morale selon Dieu, de refaire les lois divines, de les rendre ou plus sévères ou plus douces; il faut les laisser telles que Dieu les a faites, et les suivre avec une infatigable exactitude; sans quoi vous pouvez être vainqueurs selon le monde, mais vous ne serez pas couronnés; et si vous prétendez vous servir à vous-mêmes de législateurs, servez-vous donc aussi

de rémunérateurs à vous-mêmes, et couronnez-vous de vos propres mains, car Dieu ne vous couronnera pas... Mais quoi! me direz-vous, *de telles paroles sont dures, qui les peut ouïr?* Cette méditation n'a rien qui console, encourage, rassure; elle nous a tristement inquiétés, et *qui sera suffisant pour ces choses?* Cette méditation vous a inquiétés!... M. F., je ne veux point me retrancher derrière l'autorité de St. Paul, et vous demander si, du haut de cette chaire, nous ne pouvons hardiment vous dire les mêmes choses que St. Paul écrivait au plus chéri de ses disciples, au plus digne de ses compagnons d'oeuvre. Non, non, j'appuierai cette idée au lieu de la combattre; la religion doit être aussi féconde en inquiétudes salutaires qu'en consolations efficaces. Ce n'est pas une petite chose que de gagner une éternité bienheureuse, et plaise à Dieu que ces pensées vous aient inquiétés, vous qui ne vous en inquiétez pas assez, vous à qui la bonté de Dieu fait oublier sa justice et sa sainteté, vous qui, mesurant votre foi et votre charité, vous surprenez à vous dire: j'en ai assez; vous qui, regardant autour de vous et vous comparant à autrui, dites: j'en ai plus que bien d'autres! vous enfin, qui, comptant vos péchés, dites aussi: j'ai des excuses que d'autres n'ont pas! Ah! si jamais ces fatales illusions vous égarent, plaise à Dieu que vous sortiez inquiets de ce temple, et que vous rentriez inquiets dans vos demeures, et que vous restiez, s'il ne faut, inquiets à toujours, afin de l'être moins en descendant au

sépulcre, et de ne l'être pas en ressuscitant pour être jugés... S'il le faut, ai je dit? O M. F., il ne le faudra pas, si vous le voulez bien; car écoutez, peuple de Dieu! le dernier mot qui me reste à vous dire! *Qui*, avez-vous demandé, *qui sera suffisant pour ces choses?* Vous tous, M. F., si vous le voulez bien, vous tous aujourd'hui, et demain, et le reste de vos jours; le même apôtre qui promet la couronne seulement à ceux qui combattent selon les lois, déclare que personne n'est tenté au-dessus de ses forces, et Dieu lui a dit: *Ma grâce te suffit!*... Combattez donc avec constance le bon combat de la foi; combattez selon les lois, et votre couronne sera prête au dernier moment du combat, le premier de la victoire.

LA

PEINE DE CHAQUE JOUR.

SERMON SUR ST. MATTHIEU VI. 34.

A chaque jour suffit sa peine.

Mes Frères,

Cette grande et sublime leçon que Dieu a donnée aux hommes, et que l'on nomme l'Évangile, cette leçon est double; elle embrasse notre état actuel et notre état futur, nous réjouit de deux manières, et, autant qu'il se peut, pourvoit à notre bonheur terrestre avant d'assurer notre céleste béatitude. A ces deux enseignemens, nous devons prêter une attention égale, car ils nous viennent du même maître. La vie sans doute a toujours un côté sérieux; elle finit par la mort, elle recommence par le jugement, et l'Évangile ne protège ni cette mondanité invétérée qui conduit à l'oubli de Dieu, ni même cette frivolité de coeur, cette légèreté de pensée et de discours qui fait perdre l'habitude de réfléchir et accoutume à considérer ce pélérinage comme une fête dont le sommeil seul marque les intervalles de repos. Bien différente de cette trom-

peuse manière de vivre heureux est la paix qu'enseigne l'Évangile, cette paix qui n'est point *telle que le monde la donne, qui surpasse tout entendement*, et celui surtout du mondain. Mais nul doute que cette paix, qui prépare à celle des cieux dont elle nous offre les prémices, ne soit destinée à nous rendre heureux dès ici-bas, et le fanatisme seul peut s'imaginer qu'on s'assure mieux les biens éternels en négligeant sa part des biens terrestres; l'Évangile nous apprend a accepter les deux.

Aussi, M. F., le Christ, à ses hautes et sublimes leçons de repentance, de foi, de charité, ajoute souvent des leçons plus familières, des leçons de prudence, de tendresse, de modération, des leçons de bonheur, pour tout dire en un mot, dont la première récompense sera recueillie avant la tombe. Le Christ (si j'ose employer devant vous en deux sens différens le même mot pour mieux éclaircir ma pensée), le Christ, qui nous apprend à revêtir l'esprit d'amour et de sainteté dont l'efficace scelle notre régénération, et fait dépouiller le vieil homme et renaître homme nouveau prêt pour les cieux, nous enseigne pareillement l'esprit de conduite, c'est-à-dire, l'art de vivre au milieu de nos semblables sans les froisser et sans en être froissé, l'art de tirer le meilleur parti possible de notre sort, d'éviter tous les chagrins inutiles et de ne pas se rendre soi-même malheureux. Il savait, ce Sauveur adorable qui connaissait si bien le monde converti, sauvé par sa puissance et retiré de la

fange impure où l'avait plongé l'horrible mondanité de l'antiquité, il savait que s'il était possible de retrancher de notre vie les peines que nous nous causons à nous-mêmes, il nous en resterait en comparaison bien peu. Il savait que souvent nous cherchons la félicité où elle n'est point, et loin de nous, tandis qu'elle nous attend où nous ne la cherchons pas, à nos côtés, sous notre toit domestique, au sein de notre cercle de famille. Il savait que souvent une imagination vive, à laquelle on lâche les rènes, augmente le poids des infortunes et diminue le prix des prospérités. Il savait enfin que la science du bonheur, tel qu'il peut exister ici-bas, demande, ainsi que toute autre science, à être attentivement étudiée; qu'on n'arrive point du premier effort à être, comme S^t^. Paul, content de la situation où l'on se trouve, et que celui qui ne continue à être malheureux que par sa faute, ne mérite pas que son sort change, puisqu'il ne le change pas lui-même. L'Évangile est tout rempli de ces admirables et touchans conseils dans lesquels Jésus, qui est toujours notre ami pour le ciel, se montre encore notre ami pour la terre, dans lesquels Jésus qui nous a sauvés pour l'éternité. nous sauve en quelque sorte pour cette vie, et nous ouvre un lieu de repos pendant le terrestre pélerinage, en attendant le repos meilleur qu'il nous a préparé. Et dans ces leçons qui ne trompent jamais ceux qui les suivent, Jésus ne s'adresse pas seulement, aux riches aux sages, aux

grands, à ceux qu'on nomme les heureux du monde, quoique souvent ils méritent peu ce titre, quoique souvent leur ennui secret démente, dès que leur porte se ferme, l'éclat de tout cet apparent bonheur; non, le Christ s'adresse à tous; ses préceptes conviennent aux riches et aux pauvres, aux sages et aux simples, aux grands et aux humbles; le Christ, dans ses enseignemens de bonheur et de paix, ne pouvait oublier ceux que le monde oublie; il apprend au fidèle, quel que soit son sort, à se servir de ce qu'il possède de la manière la plus heureuse, à occuper de la manière la plus heureuse sa place dans ce monde, à jouir autant que possible des bénédictions de la Providence, quelque petite part qu'il en ait reçue; et toute cette sagesse qui jette une si douce lumière audevant de nos pas sur notre sentier de la vie, toute cette sagesse se résume dans cette simple et profonde parole: à chaque jour suffit sa peine.

M. F., j'appliquerai tour à tour cette consolante maxime aux différens jours de nos terrestres pélerinages.

Cette parole était un mot de sagesse populaire en usage parmi les Juifs; et proverbe autrefois, on peut dire que ce mot l'est redevenu. Des esprits timides n'aiment pas à retrouver d'anciens adages en des leçons sorties de la bouche même du Christ, et croient presque manquer ainsi de respect à son Évangile. M. F., ce qui est vrai n'est jamais irres-

pectueux dans l'étude de la révélation, et ceci est vrai. Mais était-il donc indigne de Jésus, parlant au peuple, de parler le langage du peuple, de se servir d'expressions claires et faciles pour tous ses auditeurs, de s'emparer quelquefois de ces mots énergiques et simples, qui sont dans toutes les mémoires, parce qu'ils rendent bien une idée qui est dans tous les esprits, de les sanctionner en en faisant usage, et de les revêtir ainsi d'une autorité divine. Cette pensée, à chaque jour suffit sa peine, est tellement humaine, qu'on la trouve en plusieurs écrivains profanes; en est-elle moins un enseignement de la parole de Dieu, et s'ensuit-il que nous ne puissions nous y confier, comme à tous les enseignemens du Seigneur? Ne portons pas un si petit esprit dans l'étude de l'Évangile, et gardons-nous d'une exagération superstitieuse de respect, autant que d'une aveugle témérité de science, qui mènerait à soutenir que le Christ aurait dû parler autrement qu'il ne parla. Que nous importe, après tout, que le peuple de Judée ait, ou non, prononcé de temps en temps ce mot dans ses conversations familières; le Christ l'a dit, il nous suffit; et certes s'il est une leçon où la sagesse divine et la sagesse humaine aient dû se rencontrer, c'est bien celle-ci; car remarquez combien ce mot est conforme à la nature de notre vie.... M. F., qu'est-ce que votre vie? c'est le moment présent, c'est l'heure qui sonne, c'est le jour qui passe, et ce n'est rien de plus. Votre vie, est-ce hier? Non, le jour d'hier

n'est plus à vous; vous l'avez dépensé, et l'on n'a plus ce qu'on dépense; ou vous l'avez perdu, et l'on n'a plus ce qu'on perd; depensé ou perdu, il a fui; il a pris place dans cet inexorable passé, d'où sortent tous nos regrets, nos souvenirs, nos remords, et qui ne rend rien de ce qu'il dévore, rien, pas plus le jour d'hier que le jour d'il y a mille ans. Vous voyez donc qu'hier ce n'est plus votre vie, et demain ne l'est pas encore; demain le sera peut-être... peut-être! et Dieu seul le sait; mais demain ne vous appartient pas; vous ne pouvez ni le hâter ni le saisir; vous ne pouvez pas plus l'éviter, s'il vient, que le faire venir, si ce soleil de demain ne doit pas se lever pour vous. Votre vie véritable, votre vie mise à votre portée et à votre disposition, n'est donc que le moment d'à présent, le jour d'aujourd'hui. Hors de cette étroite limite, vous ne pouvez rien faire, rien aimer, rien souffrir; votre activité, votre sensibilité est comme pressée entre l'avenir et le passé, et vous n'êtes en possession que de l'heure actuelle. De quoi vous servira donc, êtres d'un jour dans toute la force du terme, de quoi vous servira de vous tourmenter des choses d'hier, auxquelles vous ne pouvez rien, ou de celles de demain, que recouvre un voile impénétrable? Que vos retours vers le passé sont impuissans et stériles, et que l'impatience avec laquelle vous vous élancez vers l'avenir est impuissante aussi, et qu'il est conforme à la nature de votre vie de vous dire qu'à chaque jour suffit sa peine!

Appliquez d'abord ce mot à nos jours de tentation. M. F., il s'offre à nous tous, de loin en loin, des occasions de péché. Le monde, qui ne peut sans cesse déployer à nos yeux ses coupables délices et nous inviter à y prendre part, nous prend quelquefois à l'improviste, nous arrête comme au passage, nous tend un de ses pièges, et nous pousse à y succomber. A qui de vous n'est-il jamais advenu de rencontrer une occasion de péché, au moment où peut-être vous y pensiez le moins, et plus ces tristes facilités de scandale sont soudaines, plus elles sont dangereuses; on n'est pas sur ses gardes, et on succombe quelquefois, avant même de prendre le temps de réfléchir. Ce qui surtout augmente le péril de ces instans favorables au mal, c'est qu'il arrive dans la vie de chacun de nous des jours de passion, c'est-à-dire, des jours où nos passions éprouvent comme un subit réveil, se rallument plus ardentes au fond de nos coeurs, jettent le tumulte dans nos pensées et le désordre dans nos actions, et nous emportent plus vite et plus loin qu'à l'ordinaire. Cela est si vrai qu'aucune de nos passions ne reste toujours à la même hauteur, et les maladies de l'âme, comme celles du corps, ont leurs accès de redoublement et leurs intervalles de calme. Et il arrive dans la vie de chacun de nous des jours où la vertu nous paraît moins belle et la religion moins aimable, sans que nous puissions dire pourquoi; des jours de refroidissement pour le bien, d'indifférence, d'insensibilité, presque de dégoût;

notre coeur glacé peu à peu n'a plus d'énergie, et retombe sur lui-même comme un ressort qui se détend; et c'est en des jours pareils que les caractères les plus forts plient tout-à-coup, et qu'un Élie s'écrie: *Je ne suis pas meilleur que mes pères; ô Dieu, prends maintenant mon âme!* Pour comble, car ce dernier trait de notre faiblesse morale est le plus singulier de tous, pour comble, il arrive quelquefois dans la vie de chacun de nous des jours de doute, des jours où l'esprit de mensonge combat mieux en nous l'esprit de vérité, des jours où notre raison s'environne tout-à-coup de ténèbres, ne voit plus si clairement l'évidence du christianisme, est tentée de demander plus de preuves, et se trouve presque disposée à dire: *Ces paroles sont dures; qui les peut ouïr?* O M. F., que tous ces jours sont tristes dans la vie! Que ces luttes contre les passions, ces momens de faiblesse dans la pratique du bien, ces tremblemens de la foi, si j'ose ainsi parler, sont cruels et durs; mais dans ces jours de combat, quel encouragement et quelle joie se trouve au fond de cette pensée, à chaque jour suffit sa peine! Faut-il donc alors se croire perdu, se croire abandonné de Dieu, se croire privé des secours de sa grâce, se croire rayé de la liste des élus; non, non; il faut résister au démon, et il s'enfuira; quand vos noms sont écrits dans les cieux, le Seigneur ne les efface pas si vite; des jours pareils qui se suivent sont rares; bientôt le fidèle éprouve qu'*il peut tout par Christ qui le fortifie;* la paix revient

en son coeur; ses passions se calment, et il aime la vertu comme auparavant; ses doutes se dissipent, et comme auparavant il aime la religion; il sort de la lutte raffermi par une victoire nouvelle, et ce retour si heureux de sa tranquillité d'âme, il a pu d'avance le prévoir en se rappelant au milieu de ses efforts pour la retrouver, que le Seigneur a dit: A chaque jour suffit sa peine.

A chaque jour suffit sa peine... appliquez ce mot à nos jours de travail. Il est juste qu'après nos tentations, je vous parle de nos travaux. Car la pire des tentations, c'est l'oisiveté, et je dois en convenir; je n'ai rien à dire aujourd'hui aux oisifs, mon texte ne les regarde pas; leur peine, toujours semblable et toujours renaissante, est leur paresse même, et ils ne peuvent dire qu'elle suffit à leurs jours. Mais quand de ces hommes qui ont le malheur de pouvoir ne rien faire, et qui abusent de leur indépendance en ne faisant rien, je tourne les yeux vers la foule des hommes, il est vrai que nous avons tous un travail à faire dans notre vie, un travail plus facile ou plus dur, plus humble ou plus glorieux, mais qui n'est jamais sans quelque rivalité, et sans honte ou sans honneur, pas même quand il n'est qu'une oeuvre de nos mains; un travail dont souvent dépend notre pain quotidien, et que nous ne pouvons changer sans changer toute notre vie; ceci est vrai, les oisifs à part, de l'humanité entière; ni dignité, ni âge, ni sexe n'est absolument sans travail; ni dignité... certes, c'est

un travail de régner; ni âge: le vieillard, qui semble avoir achevé toute son oeuvre en ce monde, doit encore y mourir; ni sexe: le soin de ses enfans est le travail de la mère de famille, et dès le jour où ses filles peuvent l'aider, leur travail commence. Eh bien! j'en appelle à tous vos souvenirs, qui n'éprouve jamais le dégoût de son travail? qui s'y remet chaque matin avec le même plaisir? qui ne voudrait quelquefois y jeter une variété impossible? qui ne voudrait quelquefois en changer avec un de ses frères? L'histoire parle de grands monarques qui ont cédé leur couronne, et sont devenus, ou de simples cultivateurs, ou même de simples religieux; savez-vous pourquoi ils l'ont fait? Uniquement par ennui de leur travail, et par désir de le varier. Vous ne pensez pas que je vienne devant vous médire des occupations fixes et obligées; non, mais le coeur humain est ainsi fait, et quand alors on jette un regard devant soi dans la vie, quand on voit se dérouler cette longue suite de journées de labeur, quand on songe à tout ce qu'on doit faire toujours, quand on se représente tous ces travaux qui ne cessent que pour recommencer, alors le découragement saisit, le dégoût arrive, et, comme le voyageur qui parle de fatigue avant la fin du voyage, on est tenté de s'arrêter, et de se dire: je n'irai pas plus loin. O M. F., contre cette involontaire faiblesse, il n'y a de ressource qu'un courageux effort pour concentrer ses pensées sur le jour qui s'écoule, en se disant qu'à chaque jour suffit

sa peine. Mais quand cet effort est fait, que cette idée est délicieuse; comme elle soutient, comme elle soulage, comme elle restaure, comme elle repose! Comme on se sent heureux de pouvoir s'appliquer, sous l'autorité même du Christ, cette encourageante parole! Avec quelle joie on détourne ses regards du lendemain pour ramener ses forces sur la tâche du jour; et quand cette tâche est finie, quand l'heure du repos sonne, quand on se voit paisiblement entouré de ceux que l'on aime et pour qui l'on a bien travaillé, quand la conscience nous rend ce témoignage, quelle pure satisfaction de se dire : il est vrai, à chaque jour suffit sa peine.

A chaque jour suffit sa peine.... appliquez ce mot à nos besoins; et certes, c'est par une transition facile que votre esprit peut passer de l'idée de nos travaux à celle de nos besoins; car les uns pourvoient aux autres. Mais cette idée ne vous frappera pas tous avec une égale force; vous d'abord, les riches de notre peuple, vous dont la vieille fortune faite depuis long-temps et assise sur des bases sûres semble à l'abri des caprices du sort, que sont pour vous les besoins de l'humanité? Vous êtes tellement accoutumés à les voir satisfaits, sans presque vous donner de peine pour les satisfaire, que vous n'y pensez plus. Et vous, les jeunes gens de notre génération, vous n'y pensez pas encore, vous qui n'avez encore de maison que la maison paternelle, et de pain que celui que vos parens vous donnent; vous qui ne savez pas par expérience quelle

est la force de cette parole adressée au premier pécheur: *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front!* vous n'y pensez pas encore, parce que d'autres y pensent pour vous; attendez un peu, vous y penserez à votre tour, et vous saurez comme nous quel est le prix de cette maxime: à chaque jour suffit sa peine. Dès qu'on doit subvenir aux besoins d'autres que soi et qu'on se représente tous ces besoins, le père de famille qui travaille pour ses enfans, le fils qui soutient les vieux jours de ses parens, le frère généreux qui est l'appui de sa soeur, partout, en un mot, et dans quelque relation que ce soit où l'on brise en deux le morceau de pain que l'on gagne; oh! que souvent l'avenir est effrayant! que souvent on se surprend malgré soi à s'inquiéter! comme on se souvient que l'on est mortel; comme on s'afflige d'être si nécessaire! et en regardant ceux dont on est l'apui, avec quelle amertume alors on se dit: que deviendront-ils quand je n'y serai plus? Et qui me remplacera si je pars de ce monde, avant qu'ils n'aient plus besoin de moi? Alors on s'attache à la vie, on refuse la paix de la tombe, on demande à vivre encore au moins pour les autres, on cherche un baume salutaire qui apaise ces inquiétudes, et on le trouve dans cette idée, à chaque jour suffit sa peine. La confiance en Dieu que l'on ressaisit pour aujourd'hui, s'étend à demain, à après-demain, aux jours suivans, se prolonge au loin dans la vie, couvre comme d'un bouclier ceux qu'on aime pour les défendre de tout

mal, et au lieu de se rassurer comme le mondain frivole, qui dit dans sa sublime prudence: il faut laisser quelque chose au hasard.... les choses s'arrangeront d'une manière ou d'une autre.... à quoi bon se tourmenter d'avance.... non, on ne laisse rien au hasard; mais on laisse tout à la Providence, et l'on se dit: A chaque jour suffit sa peine.

A chaque jour suffit sa peine.... appliquez encore ce mot à nos jours de douleurs, et vous verrez que pour eux sa force redouble, et il est bon qu'alors elle augmente; car il ne s'agit plus de l'opposer à de vagues inquiétudes qui ne sont que dans l'avenir, mais à des épreuves déjà venues, à des afflictions déjà commencées. Eh bien! consultez la simple raison: elle vous dira que c'est toujours assez du chagrin du jour, que vous le doublez en y ajoutant en quelque sorte d'avance celui du lendemain, qu'il faut borner au présent vos larmes; elle vous dira que gémir des maux futurs en même temps que des maux actuels, c'est gémir sans savoir de quoi, c'est repaître sa sensibilité de chimères, c'est mettre les rêves de son imagination à la place des voies de la Providence. Consultez la vraie piété; elle vous dira bien plus: elle vous dira que vous n'avez pas le droit de vous affliger d'un avenir que vous ne connaissez pas et que Dieu seul connaît; elle vous dira que vous n'avez pas le droit de devancer le cours de la Providence, et de hâter ses conseils, elle vous dira que vous n'avez pas le droit de vous rendre plus malheureux que Dieu ne veut que vous

soyez, que vos peines vous suffisent, et qu'à chaque jour suffit sa peine. Pleurez-donc, s'il le faut, de vos maux d'aujourd'hui; mais que savez-vous de ceux de demain? savez-vous s'ils viendront? savez-vous si le ciel de demain sera orageux ou tranquille? savez-vous si vos larmes ne seront pas changées en cris de joie? savez-vous si Dieu ne se propose pas ou de vous délivrer ou de vous consoler? Et s'il vous délivre, n'aurez-vous pas quelque regret de ces gémissemens superflus, quelque honte de ces craintes inutiles? n'aurez-vous pas à vous repentir de ce peu de confiance en un Dieu qui n'est que charité, et votre félicité renaissante ou vos consolations imprévues ne seraient-elles pas plus douces si votre conscience vous rendait le témoignage d'avoir suivi le grand principe: à chaque jour suffit sa peine, en disant de l'avenir: il sera ce que Dieu voudra? Toutes ces leçons, objecterez-vous, sont bonnes en des malheurs ordinaires dont on peut être délivré; mais que sert en des malheurs irréparables de dire qu'à chaque jour suffit sa peine? M. F., la consolation est toujours possible, si la délivrance ne l'est pas; mais vous pouvez donc vous mettre à la place de la Providence, mesurer son pouvoir, savoir juste où il va, et partager les maux de l'humanité en deux classes, ceux-ci que Dieu peut, et ceux-là que Dieu ne peut pas guérir. O. M. F., que d'exemples déposent contre vous! La terre est pleine, la vie est pleine de ces évènemens qui montrent que Dieu peut nous relever quand nous som-

mes le plus abattus, et nous délivrer quand toute délivrance aux yeux humains est impossible. Aucun orage n'est si noir, que son soleil ne puisse le percer. Écoutez avec Ézéchias cette voix qui dit: *Dispose de ta maison, car tu vas mourir;* et la maladie frappe, et demain ne viendra point pour lui; mais cette même voix ajoute quinze années à ses jours. Parcourez avec David les déserts de Juda, et vous penserez qu'il les parcourra demain; mais voici le messager qui annonce que Saül n'est plus et que David est roi d'Israël. Regardez Abraham saisir le couteau et lever la main, et vous frémissez; il ne reste qu'un instant pour la délivrance; vous frémissez.... mais vous ne saviez pas pourquoi ce bélier était arrêté dans ces broussailles. Descendez avec S^t^. Pierre dans la prison de Jérusalem, avec S^t^. Paul dans la prison de Philippes; voyez ces fers sur leurs bras, ces ceps à leurs pieds; voici, voici les instrumens de leur supplice prêts pour le lendemain; c'était bien là un des momens de dire: toute délivrance est impossible, et les deux apôtres, délivrès la même nuit, et de retour, Pierre dans la maison de Marie, Paul dans celle de Lydie, où l'on avait tremblé pour eux, étaient des preuves vivantes qu'à chaque jour suffit sa peine.

A chaque jour suffit sa peine!... enfin, M. F., appliquons ce mot à nos deuils, à nos séparations, aux épreuves de la mort, aux larmes que nous versons sur les tombeaux, et ce dernier trait vous convaincra que nulle parole n'est plus féconde en leçons

utiles à notre paix. Oui, c'est au jour de deuil surtout que suffit sa peine! c'est ici surtout que trop dé prévoyance est une témérité que rien n'excuse. Calculer d'avance la longueur de sa propre vie est déjà téméraire; n'est-il pas bien plus téméraire encore de calculer, de rechercher, de prévoir la longueur probable de la vie de nos parens, de juger, même en secret, et sans leur en faire part, leur force de constitution, leur vigueur de santé, leur chance de vivre et de mourir, de s'alarmer ainsi de peurs chimériques et d'indices qui ne prouvent rien, et de pleurer ainsi sur une tombe bien avant qu'elle ne se creuse? Avez-vous réfléchi combien toutes ces prévoyances sont incertaines; incertaines pour la science: si vous l'interrogez, elle répond toujours n'en rien savoir, et se garde de prédictions; incertaines pour l'expérience: ici surtout, que sert l'expérience, mille et mille fois démentie par l'évènement? combien de vieillards ont pleuré sur la tombe de jeunes gens qui croyaient pleurer sur la leur: combiens d'hommes robustes et sains ont précédé leurs amis débiles et souffrans qu'ils croyaient ensevelir; combien de parens ont vu leurs cheveux blancs descendre avec douleur vers leurs fils moissonnés avant l'âge; combien d'époux, en calculant la différence de leurs années, ont vu cette différence les tromper aux derniers adieux, et le plus âgé fermer les yeux du plus jeune! Et cependant, en présence de tant d'exemples, qui échappent à tout calcul, souvent nous nous inquiétons avant le temps

et à tort;... surtout au sein de ces familles jusqu'ici heureuses, où la maladie n'est que rarement venue, où la mort n'a pas encore frappé à la porte, dès qu'elle vient une fois, on est prompt à s'imaginer qu'elle reviendra, qu'un coup n'est pas assez, qu'elle frappera coup sur coup. Ces tristes illusions sont plus communes dans le coeur des pères et des mères; s'ils ont perdu de leurs enfans, on les voit souvent croire qu'ils en perdront d'autres, qu'ils les perdront tous... M. F., il serait plus juste de penser que Dieu aura pitié, et qu'il ne ravira point Benjamin, après avoir redemandé Joseph. Quelquefois même, on y met une sorte de superstition; on compare là où il n'y a rien à comparer; on a perdu un fils à tel âge de la vie, et on tremble quand un second fils arrive au même âge; on se souvient du jour, du mois où un enfant a expiré, et ce jour, et ce mois, on s'inquiète plus pour ceux qu'on a conservés; on brise ainsi tout son bonheur entre de lugubres anniversaires; on l'ensevelit dans des tombeaux qui ne sont pas même ouverts: on craint le retour des mêmes circonstances qui ont accompagné une perte cruelle, et on s'imagine presque qu'elles en amèneront une autre... O M. F., les forts d'entre vous peuvent regarder en pitié ces illusions; mais ces remarques seront utiles aux plus faibles; qui ne connaît des tendres mères de famille à qui des terreurs pareilles ont coûté bien des larmes? elles oubliaient alors qu'à chaque jour suffit sa peine. Apprenons à opposer cette pensée à nos craintes de

séparation; la mort est entre les mains de Dieu, et il n'arrive pas deux morts qui se ressemblent; chaque jour, il est vrai, elle peut venir pour ceux qui nous sont chers; mais aussi chaque jour elle peut ne venir pas; remettons donc leur vie, comme la nôtre, au soin de notre commun Père, persuadés qu'ils vivront autant qu'il est bon qu'ils vivent, assez pour eux mêmes, assez pour nous. Nous tourmenter sans fin de l'idée de ces séparations dont Dieu choisit l'heure, c'est nous frapper nous-mêmes à plusieurs reprises de l'aiguillon qui ne doit frapper qu'un coup; c'est porter deux fois, mille fois un deuil que Dieu ne veut nous faire porter qu'une; et dans ce grand intérêt, nous abandonner sans réserve à la bonté de Dieu, est le seul moyen d'éprouver ensuite au jour même des séparations dernières qu'à chaque jour suffit sa peine.

Si vous considérez de près vos années écoulées, vous conviendrez qu'à part des jours de joie auxquels leur joie suffit, nous avons passé en revue tous nos jours, et qu'il n'y en a point d'autres dans la vie. Des jours de tentation, de travail, de besoin, d'épreuve et de deuil, connaissez-vous d'autres jours mortels que ceux-là? avant le repos de la tombe que faites-vous de plus, et quel autre cours votre existence terrestre peut-elle prendre? Parlez, indiquez-moi de ce côté-ci du sépulcre un temps dans lequel il n'y ait point de séductions à combattre, d'ouvrage à continuer, de besoins à satisfaire, de

chagrins à vaincre ou de deuil à revêtir... Vous ne le pouvez pas; votre vie entière est là; ce sont là tous vos jours... Tous? oui, M. F., tous pour ce monde périssable, tous pour ce pélérinage rapide, tous pour cet état d'exercice, d'apprentissage et d'étude où nous sommes. Mais les paroles de notre divin maître ont une portée plus grande, et la leçon de l'Évangile, vous disais-je en commençant, est double. Ce mot, à chaque jour suffit sa peine, peut nous soutenir plus loin. La part des choses temporelles et présentes est faite; maintenant faisons celle des choses spirituelles et futures. M. F, il est un autre de nos jours dont je ne vous ai rien dit encore, et auquel le texte convient aussi, un autre de nos jours pour lequel surtout nous devons désirer une assistance et une consolation qui suffisent: c'est le dernier jour, le jour inévitable, le jour de la mort; de celui-là, aussi, vous pourrez dire: à chaque jour suffit sa peine; vous! parce que vous croyez en Dieu et que vous espérez en Christ, vous! parce que votre fin ne vous prendra pas au dépourvu; vous! parce que vous savez où conduit la vie et où conduit la mort; vous! enfin, parce que votre âme, sûre de ne point se perdre dans ces ténèbres, entreverra du sein de ces ombres profondes la lumière de l'immortalité! Représentez-vous ces momens où tous nous arrivons tôt ou tard, ces momens que l'on sait être les derniers, ces momens où l'on n'a plus qu'à attendre la mort, où chaque regard est

plus voilé, chaque mot plus confus, chaque soupir plus faible, chaque serrement d'une main chérie moins senti, chaque adieu d'une bouche chérie moins entendu..... Quelle ressource que de pouvoir dire alors: à ce jour suffit sa peine, cette peine qui ne peut venir qu'une fois, cette peine qui, à mesure qu'elle augmente est prête à se changer en paix et en gloire, cette peine enfin qui n'est que le dernier effort de l'âme brisant ses liens pour ressaisir sa liberté éternelle. Mais vous le voyez, pour le dire, il faut croire, il faut espérer, et il ne le dira pas, celui qui n'aura ni foi ni espoir, celui qui aura pour peine en ce jour les regrets et les remords de toute une vie de vanité. Il ne le dira pas; car alors on ne se trompe plus soi-même..... Vous le direz, amis de Dieu! serviteurs de Christ! qui savez par la foi combien il est juste que la vie ait sa peine, que la mort ait sa peine, et que l'éternité seule n'en ait pas..... M. F., est-ce ici enfin que nous devons nous arrêter? Ce mot de Jésus prend-il fin en quelque sorte avec nous; expire-t-il à notre mort, et se brise-t-il contre notre tombeau, comme une ancre désormais inutile, sur les digues du port où le vaisseau est entré? Non! Il est un jour encore qui tient à cette existence et à l'autre, qui en marque l'intervalle, qui ferme l'une et qui ouvre l'autre, c'est le jour du jugement, et à ce jour-là suffit sa peine..... Pécheur! tu vas comparaître, et ton juge t'attend! Il te demandera compte de tout, de l'usage que tu auras fait et des facultés

de ton âme, et des forces de ton corps, et des biens de ta vie, et des saintetés de ton culte; il te demandera compte de chaque action, de chaque regard, de chaque parole, de chaque pensée; il te rappellera tous les articles de la loi, depuis le premier jusqu'au dernier, et sur ces mille articles, quand tu chercheras dans ta conscience, tu ne répondras pas à un seul..... A quel pécheur?... et qui ne l'est pas? à quel pécheur ne peut-on tenir ce langage? O M. F., il faut l'adresser à tous, morts, vifs ou à naître. Mais à quel élu, à quel disciple, à quel racheté de Christ ne peut-on dire du jour même du jugement: à ce jour suffit sa peine. Les inquiétudes et les craintes de ce jour sont les dernières; les repentirs et les remords de ce jour sont les derniers. Après ce jour, le souvenir des péchés ne nous troublera plus; nous serons *sauvés parfaitement* au nom de Christ; le rouge du cramoisi pâlira tout-à-coup et tout-à-coup se changera en la blancheur de la neige, et cette blancheur céleste et pure demeurera sans tache pendant l'éternité! Oui, M. F., la certitude que Christ vous sauvera, si vous voulez qu'il vous sauve, est si grande; la persuasion que vous êtes élus de Christ, si vous voulez l'être, et que rien ne vous ravira de sa main, est si ferme, qu'il n'y a aucune imprudence, aucune témérité à vous déclarer qu'au jour même du jugement suffira sa peine..... Et, à ce trait, il ne reste devant nous que ce jour après lequel il n'y aura point de nuit; nous sommes arrivés à la limite

de l'existence humaine qui change, et à l'entrée de l'existence qui ne changera point..... A chaque jour suffit sa peine, voilà l'histoire de la vie terrestre du fidèle..... A son éternité suffira la bonté suprême de Dieu, et l'histoire de sa vie immortelle est tout entière exprimée d'avance dans ce mot seul: Dieu sera tout en tous.

LE

BUT DE LA CRÉATION.

SERMON SUR GENÈSE I. 1.

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.

Mes Frères,

Je me représente ce prophète tel *qu'il n'en a point été suscité en Israël après lui*, cet homme extraordinaire qui a constitué la nation dépositaire de la vérité religieuse pendant les siècles de l'idolatrie, ce Moïse fondateur d'un culte et d'une législation dont les débris couvrent encore la face de la terre; ce Moïse honoré de révélations si intimes et chargé de devoirs si solennels, au moment de commencer le livre sacré qu'il devait laisser au peuple de Dieu. Profondément pénétré du désir de remplir sa vocation sainte, implorant les secours de cet esprit divin qui a conseillé toutes ses entreprises, il veut que les Hébreux aient un monument certain de leur histoire, de leur religion et de leurs lois. Il repasse dans sa mémoire tous ces grands évènemens dont il a été le chef et le témoin, les fléaux

qui ont frappé à sa voix les peuples du Nil, et la sortie d'Égypte, et les merveilles du Sinaï, et la sentence prononcée contre cette génération ingrate, incapable et indigne de conquérir sa patrie, et le long pélérinage dans le désert. Tous les commandemens du Seigneur, les fonctions du sacerdoce, les pompes des solennités saintes, les dessins mêmes du tabernacle, seront écrits. Les monumens des anciens temps sont fidèlement recueillis et les traditions des patriarches présentes à son esprit. Joseph, Jacob, Isaac, Abraham revivent à sa pensée. Le tableau du déluge se développe à ses regards. Les ombrages d'Éden s'entr'ouvent, et au-delà du glaive enflammé de l'Ange, il a vu la félicité de l'état d'innocence. Les organisations successives de notre globe semblent se renouveler à ses yeux, pour qu'il puisse les compter dans leur ordre. L'esprit divin descend et l'inspire, lui certifie ce qu'il sait, lui révèle ce qu'il ignore, et, plein de joie d'annoncer à son peuple les choses magnifiques de Dieu, sa main mortelle trace ces mots impérissables: *au commencement Dieu créa les cieux et la terre.*

M. F., quel début! Que cette introduction si courte et si simple a de majesté et de grandeur! Moïse en quelque sorte n'a fait qu'un pas encore; mais quel chemin immense il a déjà parcouru! L'existence de Dieu, voilà le premier principe; la création de l'univers, voilà le premier fait, et il semble que puisque Dieu a tout créé d'un mot,

l'auteur inspiré ait dû tout exprimer en une parole. Cette vérité est si grande, si sainte, si belle, que tout développement est inutile, que tout ornement est impossible; ce n'est pas encore le moment des détails; il n'en est point d'assez important pour se mêler à une pensée si solennelle; il ne s'agit encore que de la création et du créateur.

Et les Hébreux, pour qui ce livre était écrit, de quel étonnement et de quelle admiration, la première fois qu'ils l'ont entendu, a dû les frapper cet exorde: au commencement Dieu créa les cieux et la terre! C'est leur histoire qui va suivre; les noms de leurs ancêtres vont prendre place sur ces pages divines; avec quel respect ils ont dû écouter les récits de Moïse, après ces premiers mots! Cette déclaration, lue en présence d'Israël, et gravée dans tous les coeurs, témoignait assez qu'il n'y aurait dans cette doctrine de secrets pour personne, et suffisait pour rendre toute comparaison impossible entre leur religion et celles des nations corrompues qu'ils allaient conquérir et déposséder, ou du peuple même dont ils avaient fui l'oppression et qui se glorifiait de la sagesse de ses prêtres. Leur loi et leur patrie, toutes deux d'institution divine, recevaient une sanction nouvelle de la promulgation de cette vérité fondamentale; la connaissance d'un Dieu créateur devenait la clé de voûte de leur édifice social, et dèslors le passé, depuis *le commencement*, était là devant leurs yeux pour répondre de l'avenir.

En effet, cette ère primordiale à laquelle la pensée du grand prophète remonte d'un seul essor, cette date de la création que sa main puissante grave au frontispice de sa religion naissante, *ce commencement*, montre assez que son Dieu n'est pas quelque idole plus adroitement imaginée que les divinités du Nil, que son Dieu est le vrai Dieu, Jéhova, l'Éternel, l'Être des êtres, l'Être infini. Selon la valeur incontestée des expressions du texte, il ne s'agit point, dans cette première ligne de Moïse, du commencement de l'économie à laquelle nous appartenons, de la nature dont nous sommes les rois, de la planète que le Tout-Puissant nous a choisie pour demeure; il ne s'agit du commencement ni de l'humanité ni de la terre; des siècles sans nombre, que le génie ne peut pas mieux compter que la foi, séparent le premier et le second verset de la Genèse, et ouvrent là un de ces abîmes *où les Anges mêmes ne regardent qu'en tremblant.* Ils s'agit ici de l'univers, et non pas de nous, M. F.; il s'agit du commencement de toute chose et de tout être, excepté ce Dieu qui n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. Selon l'esprit de son siècle et de son peuple, selon l'esprit même de la mission qu'il remplissait et que la philosophie de nos jours commence, enfin, à croire divine, Moïse proclame, sans le discuter, le dogme fondamental hors duquel il n'y a point de religion, le dogme que Dieu est et qu'il a tout créé; et sitôt qu'il a posé ce fondement inébranlable, sa pensée quitte en quelque sorte l'uni-

vers pour se borner à cette terre; il abandonne la création pour s'occuper du genre humain, et comme un pontife levant la main pour bénir dès qu'il a passé le seuil du temple, il entre aussitôt en matière et parle de notre monde. Cette première vérité doit servir de garantie à toutes celles qui vont se dérouler à travers les transformations du globe, et plus tard à travers les âges de l'humanité, et quand les générations des hommes se transmettront de main en main le livre inspiré, chaque fois que renaîtra l'occasion de s'enquérir du créateur de l'univers, il suffira, pour savoir ce que les premiers mortels en ont pensé, d'ouvrir le livre à sa première page, et d'y lire qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

Que de siècles, M. F., sont écoulés, et que d'hommes ont passé sur la face de la terre, en répétant avec une humble et profonde conviction cette parole de Moïse, depuis le jour où il l'à écrite, jusqu'à ce jour où je viens vous en entretenir! La foi qu'elle a obtenue de siècle en siècle est arrivée jusqu'au nôtre, et toute la science incrédule n'a pu ébranler la certitude du dogme, et toute la science fidèle n'a pu éclaircir la profondeur du mystère. On peut dire que sur le fait de la création les études et les méditations de tous les siècles n'ont pas ajouté un seul mot à ce mot de Moïse: au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Aussi, M. F., il serait indigne de ce temple de vous y retenir à entendre discuter l'existence de Dieu ou prouver l'acte de

sa puissance qui a tiré l'univers du sein du néant, et je viens vous proposer une méditation plus utile. Notre propre vie ne nous étonne pas assez; nous sommes en quelque sorte trop accoutumés à vivre, et nous laissons couler nos jours sans demander pourquoi nous les avons reçus; nous admirons la nature, sans nous informer pourquoi elle a été faite, et souvent nous nous contentons d'être, sans nous enquérir pourquoi nous sommes. Cependant l'Être Suprême a-t-il créé sans motif! Non sans doute; et par quel motif Dieu a-t-il résolu la création? Voilà, M. F., la grande question que je viens vous engager à méditer. Si nous pouvons y trouver une réponse satisfaisante pour la raison et la foi, ce sera sans nul doute un nouveau sujet de reconnaissance, d'admiration et d'amour, et j'espère vous montrer que le but de la création s'accorde parfaitement avec les miséricordes de Dieu dans la rédemption du monde et avec les douces prescriptions de la charité chrétienne.

Il importe de commencer par lever un scrupule qui peut avoir alarmé un moment votre piété. Les pensées de l'Éternel ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies, et lui-même a dit à Job: *où étais-tu, quand je fondais la terre? Dis-le-moi, si tu as de l'intelligence?* M. F., à Dieu ne plaise qu'*obscurcissant le conseil par des paroles sans science*, nous oublions jamais que *si les choses révélées sont à nous et à nos enfans, les choses ca-*

chées sont pour l'Éternel! A Dieu ne plaise que nous concevions un moment le téméraire orgueil de sonder ces profondeurs interdites. Ne demandons point à savoir ces choses qui ne peuvent entrer dans l'esprit de l'homme. Toutefois, créatures intelligentes de Dieu, il nous est permis de nous occuper de la création. Il s'agit ici moins de ses desseins que de nos destinées, et certains comme nous le sommes d'avoir reçu de Dieu *la vie, le mouvement et l'être*, il nous est permis de chercher à savoir pourquoi il nous les a donnés.

Il fut une époque où Dieu existait seul. Voilà la première vérité que je dois établir, sans m'inquiéter de l'insuffisance du langage humain, quand la raison humaine aborde ces grands sujets. Je sais combien cette pensée sort du cours ordinaire de nos pensées. Accoutumés au spectacle des merveilles de la création, nous songeons peu aux temps qui l'ont précédée; nous n'avons aucune idée de ces temps mystérieux; nous ne connaissons Dieu que comme créateur, par les relations qu'il permet à ces créatures de soutenir avec lui; et, dans l'habitude constante et facile où nous sommes de compter notre courte vie d'année en année, nous oublions quelquefois que pour Dieu il faut compter d'éternité en éternité. Cependant, cette pensée imposante: il fut une époque où Dieu existait seul, lorsqu'on y réfléchit attentivement, est indispensable au système entier de la religion, de quelques termes impropres qu'on se serve pour l'exprimer,

et quelque inexact qu'il soit de transporter dans l'éternité les notions de passé, de présent et d'avenir..... Au commencement Dieu créa le ciel et la terre: vous reconnaissez tous cette vérité, mais avant ce commencement, qu'est-ce qui existait? Rien, excepté Dieu; seul, il remplissait la profonde solitude de l'immensité, et le nier, c'est nier Dieu ou la création. Car si alors quelque chose existait déjà avec lui, l'époque dont parle Moïse n'est pas le commencement, et Dieu ne peut plus dire, dans le magnifique langage d'Ésaie: *Moi, l'Éternel, je suis le premier!* Vous ne me demanderez pas jusqu'où remontent ces origines de toutes choses; ce n'est pas l'être d'un jour qui peut compter ce que l'Écriture nomme *les âges éternels.* Accumulez ici nombres sur nombres; reculez ce moment aussi loin que votre imagination et votre foi plongent dans les abîmes du passé; il importe peu; *un jour est pour Dieu comme mille ans, et mille ans comme un jour;* et quand vous passeriez en quelque sorte votre vie entière à remonter en idée les ans écoulés, vous verriez fuir devant vous ce moment insaisissable où Dieu est sorti de son repos et a commencé de créer. Cependant, vous serez toujours forcés de convenir que Moïse a dit vrai; il y a eu un commencement!

Ces pensées sont hautes et ces méditations sont difficiles. Mais poser ces principes était indispensable pour arriver aux conséquences heureuses qui nous attendent. Continuons à traverser ces clartés

mêlées de ténèbres, et nous parviendrons bientôt à une lumière plus douce et mieux faite pour nos faibles yeux. Il ne reste que des explications déjà plus simples à vous donner. S'il est vrai, comme le déclare Moïse, comme la raison et la foi l'attestent de concert, que Dieu a existé seul, il était donc libre de créer ou de ne créer point l'univers, et dans cette indépendance suprême, il n'a point créé sans motif. L'Être souverainement intelligent ne peut agir qu'avec intention. L'oeuvre de la création a donc eu un but déterminé; quel est-il?

Au premier aspect il semble que Dieu ait pu créer pour accroître sa félicité. L'univers est si vaste et la nature est si radieuse, tant de forces prodigieuses y concourent à maintenir une harmonie si admirable, tant de merveilles s'y confondent en une seule immense beauté, qu'il semble heureux de régner sur un tel empire, de tenir sous sa dépendance tous ces mondes et ces cieux, et d'être le roi et le père de tant de créatures intelligentes et sensibles. Une telle domination paraît digne de Dieu; et comme un secret instinct nous fait placer souvent le bonheur dans le pouvoir, nous sommes enclins à croire que la Providence entre pour quelque chose dans le bonheur souverain de l'Éternel... Quoi donc! Dieu (si l'on peut ainsi parler de Dieu) aurait été plus heureux depuis la création qu'auparavant? Peut-il y avoir du changement et du degré dans sa jouissance de lui-même? N'est-il pas d'éternité en éternité souverainement heureux, et

cette félicité, qu'il puise dans la contemplation de ses perfections infinies, peut-elle dépendre d'une autre majesté que la sienne? Si l'on affirme que Dieu a créé dans son intérêt, que Dieu a gagné pour ainsi dire à la création, il faut donc aussi prendre à la lettre l'expression de Moïse, quand il dit que l'*Éternel, voyant que la malice des hommes était très-grande sur la terre, en eut du déplaisir dans son coeur;* car, si cette félicité a pu s'accroître, elle pourrait donc par le même moyen diminuer; la conséquence découle du principe, et l'un est aussi insensé que l'autre; voilà donc la félicité du créateur dépendante des créatures, et de nous, entre autres, puisque nous sommes du nombre, augmentant ou diminuant avec nos vertus et nos péchés, nos adorations et nos sacrilèges!... Certes, si Dieu, au profit de son bonheur, a créé la race humaine, elle a misérablement trompé ce dessein; la race humaine a beaucoup fait jusqu'ici qui pût augmenter la félicité de son Père céleste; elle l'a forcé pour ainsi dire à envoyer son divin Fils en ce monde pour y mourir sur une croix..... Je m'arrête, et cesse de poursuivre une discussion où les argumens ont un faux air de blasphème. Non, l'univers est inutile à l'Éternel. St. Paul a dit dans l'aréopage d'Athènes: Dieu *n'est pas servi par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit*, et son bonheur, indépendant et des adorations des anges et des vertus des hommes, est, comme sa charité, au-dessus de toutes ses oeuvres.

Une piété timorée peut craindre de rabaisser la majesté divine en parlant trop du bonheur de Dieu, tant l'idée de bonheur rappelle des sentimens humains; il semble que le même scrupule ne puisse naître, quand il s'agit de sa gloire, et Dieu n'a-t-il pas créé pour sa gloire? C'est ainsi qu'il pouvait mettre à l'épreuve ses propres attributs, et faire éclater leur grandeur; c'est ainsi qu'il pouvait les manifester. Sa gloire devait avoir des monumens et des témoins, et quels monumens que la nature, le firmament et l'univers! Quels témoins que les hommes de tous les âges, les anges de tous les cieux, les créatures intelligentes et sensibles de tous les mondes..... M. F., tout cela, c'est la poésie, et non la vérité de la religion; ce sont des mots, et non des faits; des images, et non des doctrines. Qu'est-ce que la nature aux yeux de l'Éternel? Dans sa pensée, il ne peut y avoir d'admirable que lui. Une de ses plus grandes merveilles, c'est la lumière, soit que les soleils la lancent de sphère en sphère en rayons d'une ténuité prodigieuse, soit que les globes qu'elle environne la fassent onduler au loin en vagues immenses; mais ce qui est incomparablement plus admirable que ces éclatans phénomènes, c'est d'avoir pu dire *que la lumière soit!* et la lumière fut. Et de la gloire divine, je puis vous dire comme du bonheur divin, que dans ce système, avant que Dieu eût créé les cieux et la terre, sa majesté était donc moindre que depuis, et si sa majesté change, peut-

il lui-même demeurer immuable? Si du monde visible vous passez au monde moral, là, vous trouverez, pour servir à la gloire de Dieu, nos temples et nos autels, nos adorations et nos prières; vous trouverez... notre assemblée de ce jour et cette méditation que vous écoutez... et c'est là ce qui aurait augmenté la gloire du Seigneur! En vain objecterez-vous qu'il y a tant de temples et tant d'autels; tous ces temples sont *faits de main d'homme;* le Seigneur n'y habite point, et tous ces autels sont desservis par des hommes comme nous. Dieu lui-même a dit mille fois à son peuple chéri, qu'il n'avait pas besoin du sang des boucs et des génisses; et croyez-moi, il n'a pas plus besoin du culte meilleur des chrétiens, ni du culte meilleur encore des saints et des anges. La nature, l'église et le ciel n'ont rien ajouté à sa majesté. De toute éternité il a parfaitement connu ses perfections, et n'avait pas besoin de les mettre à l'épreuve. La dignité d'un être borné peut s'accroître par des suffrages étrangers; l'être infini tire toute sa gloire de lui-même. Ne me citez point tous ces passages des livres saints qui semblent contredire ces pensées; ce ne sont encore une fois que des expressions du langage humain. *Les cieux,* est-il dit, *racontent la gloire de l'Éternel;* mais à qui? A nous, ses créatures, et non à lui; *l'étendue donne à connaître les ouvrages de ses mains,* et l'étendue n'apprend rien à l'Éternel; *Un jour communique sa science à un autre jour, et une nuit à une autre nuit;*

mais pour l'Éternel il n'y a point de jours; il n'y a que l'éternité. Reconnaissons, M. F., à tant de traits le Dieu supérieur à toute autre approbation que la sienne; et qu'est-ce que la gloire, sinon l'approbation d'autrui? Enfin, consultez les faits; depuis tant de siècles que l'homme étudie la nature, qu'est-il arrivé? On a imaginé système sur système, et c'est toujours selon la science du moment que l'on a admiré les merveilles de la création; l'homme ainsi donnait gloire bien plus aux pensées de son génie qu'aux oeuvres de son créateur, et la majesté divine s'est trouvée pour ainsi dire dans la dépendance de la pénétration humaine. Renonçons à de si vaines prétentions, et n'attribuons au Seigneur qu'une gloire qui lui est propre, dont la source est en lui seul et qui ne remplit l'immensité que parce que Dieu est présent partout. Car *l'Éternel ne s'assure point sur les saints, et les cieux et les étoiles ne sont point purs devant lui.*

Quel a donc été le dessein de l'Être suprême en tirant l'univers du sein du néant où il pouvait le laisser? Une seule pensée, une seule intention nous explique ce grand mystère: Dieu a créé pour rendre heureux. Dieu souverainement parfait a voulu communiquer quelque chose de ses perfections; Dieu, souverainement heureux, a voulu communiquer quelque chose de son bonheur. Il a fait l'homme être intelligent, et lui a dit: marche vers le vrai; il a fait l'homme être moral, et lui a dit: marche vers le bien; il a fait l'homme être sensi-

ble, et lui a dit: aime; et l'homme s'est mis en chemin, et ce chemin se prolonge à l'infini devant ses pas, et il avance de vérité en vérité, de sainteté en sainteté, d'amour en amour, et ses progrès sont les moyens de son bonheur, et sur ce chemin il n'y a que le bonheur. Aussi, le divin historien nous dit que Dieu nous a créés *à son image et selon sa ressemblance;* et qu'est-ce que l'image de Dieu en nous, si ce n'est la vérité, la sainteté, l'amour et le bonheur? Oui, le bonheur, voilà le mot de l'énîgme de l'univers; voilà le but éternel et général de la création. Chaque être, selon la mesure de ses facultés, recevrait sa part de jouissances; l'ange aurait sa félicité; l'homme aurait sa félicité; et partout où il existe d'autres classes d'êtres doués d'intelligence et de sensibilité, ne doutez pas qu'ils ne reçoivent comme les hommes et les anges la félicité qui leur est propre. Oui, Dieu a créé pour rendre heureux; ce motif seul nous intéresse, et que nous importe qu'il y en ait d'autres, ou non? Dieu n'a pas voulu être toujours heureux seul; il a daigné associer des créatures à son bonheur, et il leur donne une part de sa sagesse, de sa puissance, de sa bonté, pour leur donner une part de sa félicité. M. F., que cette pensée est sainte et consolante! Comme elle répond bien à notre connaissance de Dieu! Comme elle s'accorde avec ce profond désir de bien être qui nous anime! Elle met dans le jour le plus sublime la perfection du Seigneur; elle explique tout ce qu'il y a de bon dans

l'univers; elle explique la Providence: Dieu créant pour rendre heureux ne pouvait se fier qu'à lui seul du soin de veiller sur son ouvrage; elle explique l'immortalité: Dieu créant pour rendre heureux ne pouvait donner moins qu'un immortel bonheur; elle explique enfin comment sa charité est au-dessus de toutes ses oeuvres, et comment il a promis d'être un jour tout en tous.

Mais hélas! à mesure que j'avance au milieu de ces douces pensées, je vois s'amasser contre cette doctrine les tristes difficultés qu'elle rencontre toujours; j'entends, j'entends gronder soudainement les fatales objections qu'elle soulève... Dieu a créé pour rendre heureux, et l'homme sans doute est entré pour sa part dans ce plan de bonté et d'amour. Mais qu'est devenu son bonheur? comment est-il sorti de l'état heureux et paisible où Dieu l'avait mis? Une vie d'épreuves, d'incertitudes et de combats, voilà son sort dans ce monde, et pour en sortir, il n'y a que la mort, la mort plus triste que la vie. Qu'est devenu son bonheur?... M. F., la question, sous quelque aspect qu'on l'envisage, revient toujours à demander si l'homme l'a perdu ou si Dieu le lui a ravi. Vous dites: qu'est devenu son bonheur? Il faut dire qu'est devenue son innocence? Créé pour le vrai, ne s'est-il pas détourné vers le mensonge? Créé pour le bien, ne s'est-il pas égaré vers le mal? Crée pour l'amour, n'a-t-il pas indignement prostitué sa divine sensibilité; n'a-t-il pas cessé à la fois et de savoir bien aimer sur la

terre et de savoir aimer Dieu? Ces deux flammes saintes qui réchauffaient son coeur se sont éteintes ensemble, et l'ont laissé dans les ténèbres de ce froid égoïsme, où il ne savait plus aimer que lui-même et des idoles. Et l'on s'étonne que le mal aît enfanté le malheur! L'on s'étonne que, cessant de marcher de progrés en progrès, l'homme, qui ne peut s'arrêter, aît marché de chute en chute! L'on s'étonne que, s'éloignant de la source inépuisable de toute grâce et de tout don parfait, ces grâces et ces dons, l'homme ait cessé de les trouver sur son chemin!... O M. F., il serait bien plus étrange que notre félicité fût parfaite, notre sainteté ne l'étant pas; et si dans ce monde tel que le péché l'a fait, la vie et la mort n'étaient pas tristes et difficiles, c'est alors qu'il serait juste d'éclater en blasphèmes, et de demander à Dieu s'il a encore *la justice et l'équité pour fondemens de son trône.* Dieu ne pouvait pas rendre l'homme heureux malgré lui; Dieu ne l'a pas créé esclave d'un vil instinct ou d'une nécessité inexorable; il l'a créé maître de son sort et doué d'une noble liberté. L'homme s'est mal servi de ses facultés, dont il pouvait bien se servir; et que pouvait faire de plus le Créateur, que de donner à l'homme tous les moyens d'être heureux, à la seule condition d'être fidèle? Être moral et responsable, son bonheur ne pouvait être fondé que sur sa fidélité, et cela est si vrai, que s'il nous reste encore dans notre chute profonde quelques pures joies, c'est qu'il nous reste quelques

faibles vertus. Son bonheur ne pouvait être que celui d'une créature faite à l'image de Dieu, lui disant dans la rectitude de sa conscience: *Je l'ai juré, j'observerai les commandemens de ta justice*, et non le bonheur d'une plante qui s'entr'ouvre mollement sous les rayons d'une douce lumière, ou de l'agneau bondissant sur l'herbe tendre de la prairie. Parfait et bienheureux, tel il était à son origine; et roi de la terre, il a entraîné dans sa chute son empire; en introduisant le mal dans son coeur, il l'a introduit dans le monde, il l'a trainé partout avec lui; et le dernier progrès de la philosophie, peut-être même le dernier de la foi, est de reconnaître qu'un lien mystérieux et indissoluble unit le mal physique et le mal moral, et que le pécheur s'est préparé lui-même le châtiment de son péché. Mais la grande explication de la création demeure incontestable; Dieu a créé pour rendre heureux: voilà l'histoire, en un seul mot, de tous les mondes qui ont conservé leur sainteté primitive. Seulement, pour un monde tel que le nôtre, il faut ajouter que Dieu *a fait le mal à l'opposite du bien, afin que l'on ne trouve rien à redire après lui.*

Il n'y a rien de trop dans ces dernières idées. Elles ne me conduiront pas à vous dire que l'homme est si peu de chose dans le système de la création et tient si peu de place dans l'univers, que toutes ses souffrances ne forment pas une difficulté et ne valent pas la peine d'être comptées en religion; cette vaine humilité rabaisse la nature humaine,

sans justifier la puissance divine; nulle créature n'est indifférente aux yeux du Créateur, et assez petite pour qu'il l'oublie. Mais l'homme est-il donc la seule créature raisonnable et sensible de Dieu; cette terre est-elle le seul monde qu'il aît peuplé d'enfans formés à son image; n'y a-t-il d'intelligence dans l'univers que notre intelligence?... Ah! pour rétrécir ainsi les domaines de la vie, il faudrait n'avoir jamais admiré une nuit étoilée; il faudrait effacer tous ces sublimes tableaux des livres saints, qui nous montrent les cieux et les cieux des cieux, comme autant de sanctuaires où l'homme est attendu, où Dieu est adoré; il faudrait imposer silence à la voix qui nous crie malgré tout notre orgueil, que l'univers est trop grand pour nous seuls et que c'est assez d'un soleil pour l'humanité... et ces pensées admises,... M. F., tandis qu'attachés à la poudre de cette terre, nous disputons sur la bonté divine, tandis que nos souffrances semblent déposer contre elle et qu'il nous faut le sentiment de nos péchés pour nous expliquer l'amertume de nos douleurs, qui sait combien d'enfans de Dieu, dans des sphères plus saintes et plus pures, heureux parce qu'ils sont demeurés fidèles, reconnaissent à leur bonheur quel est le but de la création, adorent Dieu comme père sans le craindre comme juge, et contemplent sans nuage sa bonté souveraine! C'est par leur propre expérience qu'ils savent que Dieu a créé pour rendre heureux; et nous, hélas! nous le savons surtout par nos re-

mords, nos pertes et nos regrets!... Mais que dis-je? nous le savons aussi par notre espérance. J'arrive ici à la preuve la plus certaine et la plus douce que Dieu nous a donné l'existence pour nous donner le bonheur; et si ce n'est pas là le but de la création, quel est donc le but de la rédemption en Christ? qu'est donc venu faire Jésus dans notre monde? quel besoin Dieu avait-il de nous envoyer son divin Fils? Quel fruit a-t-il retiré pour lui-même de sa mission? Et si Dieu ne nous a pas créés pour la félicité, que ne nous laissait-il dans notre malheur? D'où vient qu'il a pris à notre sort un intérêt qu'il n'éprouvait pas à notre origine, et pourquoi, dès l'instant de la chute, a-t-il promis le rétablissement? Il est si évident qu'un seul et même motif d'amour a décidé et la création et la rédemption; que Dieu a dans sa justice, toujours d'accord avec sa bonté, attaché la même condition au bonheur donné à l'homme innocent et au bonheur offert à l'homme racheté, la sainteté, la fidélité, la foi. D'après ce rapprochement sublime et simple, d'après cette ressemblance du sort de l'humanité avant le péché et depuis la rédemption, tout s'explique; une harmonie céleste unit le don de l'existence et celui du salut; les ombrages d'Éden et de Gethsémané rendent le même témoignage, et je comprends pourquoi les saints sont nommés aussi les bienheureux. Jésus a tout accompli; il a donc accompli ce qu'Adam avait violé; Jésus, *semblable à nous en toutes choses excepté le péché*, est

l'homme tel qu'il aurait dû être toujours; en sa faveur Dieu nous fait grâce, et rendus conformes à Jésus dans sa vie et sa mort, nous le serons dans l'immortalité; dans l'immortalité, son bonheur sera notre bonheur. Ainsi, la première intention du Créateur en nous appelant à la vie sera réalisée; ainsi tout se lie dans les conseils de la bonté suprême. Le jour où Dieu a dit: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le,* se rattache au jour où il a déclaré que *tout ce qu'il avait fait était très-bon,* et toujours le même dans sa sagesse, sa puissance et sa bonté, au commencement Dieu créa les cieux et la terre, et en ces derniers temps il les a renouvelés par son Fils, qui seul a pu nous dire: *Vous croyez en Dieu, croyez en moi.....* Oui, nous croyons en Dieu, qui nous a créés pour le bonheur, et ce bonheur s'étant perdu dans le péché, nous croyons en Christ, qui nous le rendra.

Au moment de clore cette humble méditation sur un sujet si solennel, je m'arrête irrésolu devant toutes les pensées qui se présentent en foule. Quelles vastes et sublimes conséquences l'on peut déduire d'un principe si fécond! quels tableaux de bonté et de bonheur l'on peut se tracer en examinant sous ce point de vue les créations de l'Éternel! Cette vérité: Dieu n'a créé que pour rendre heureux, devient en quelque sorte un flambeau à l'aide duquel on peut parcourir l'univers et qui éclaire d'une splendeur également vive nos joies et nos peines, nos

affections et nos péchés, nos tombes et les perspectives de notre immortalité. Rien alors n'étonne ni dans nos souvenirs ni dans nos espérances; l'univers s'illumine de bonheur, et de l'homme à l'archange se prolonge cette chaîne immense de reconnaissance et de joie. En quelque temps à travers les âges, en quelque lieu à travers les mondes, que notre piété se transporte, elle ne voit qu'un Dieu tout bon, et des créatures heureuses selon leurs facultés et selon leur obéissance; et alors elle ne peut que redire ces magnifiques paroles du poète sacré: *Bénissez l'Éternel, vous toutes ses oeuvres par tous les lieux de sa domination; mon âme, bénis l'Éternel....* Mon âme, bénis l'Éternel!... Oui, car nous qui ne sommes que poudre et que cendre, nous ne sommes pas exclus de la commune loi; c'est aussi pour le bonheur que Dieu nous a créés, et notre gratitude doit se mêler à celle de toutes ses créatures, et notre voix doit parler avec la voix de l'univers.... M. F., lorsque, recherchant le secret de la création, il ne s'agissait encore que de vérité et non de reconnaissance, ce n'était pas le moment de l'humilité; ce n'était pas le moment de dire; l'homme est si peu de chose dans l'univers que Dieu pouvait l'oublier. Mais à présent que les faits sont éclaircis, à présent que l'intention divine est reconnue et justifiée, voici, voici le moment de l'humilité; voici le moment de s'abattre devant Dieu le front dans la poussière, de laisser là dans cette poussière qui enivre ou aveugle, une froide philo-

sophie qui n'admet devant Dieu ni force ni faiblesse, ni petitesse ni grandeur, et de s'écrier: *Qu'est-ce que l'homme pour que Dieu le visite, et le fils de l'homme pour que Dieu se souvienne de lui!* Et cette parole d'humilité et d'adoration, cette parole qui rend grâce et qui rend gloire à la fois, il était juste de la prononcer le lendemain de la création quand l'âme de l'homme pur encore s'inondait de bonheur; et il est juste de la redire aujourd'hui que l'âme du fidèle s'exalte à l'espérance du salut; car le salut d'un monde pécheur est une oeuvre aussi miséricordieuse et aussi sainte que la création d'un monde innocent.

En harmonie parfaite avec la foi en Christ, voyez enfin combien ce grand principe vient à l'appui du *commandement nouveau* enseigné par le Seigneur, du second commandement semblable au premier, du commandement de la charité. Laissez-moi ainsi ramener tout ce discours à une question de devoir, le rapprocher de nous et l'introduire en quelque sorte au milieu des choses familières de la vie. Si Dieu a créé pour rendre heureux, quiconque verse un chagrin dans le coeur d'un de ses frères, quiconque lui arrache une larme qu'il pouvait ne pas répandre, celui-là met obstacle au déploiement de la bonté divine, dresse de sa main impie une barrière entre l'homme et son céleste bienfaiteur, se met en état de guerre contre Dieu, et donne à son frère le droit de lui dire: Dieu veut que je sois heureux, et tu ne le veux pas!... Entendez-le donc,

pères et mères de famille, chefs d'instituts, d'ateliers et d'établissemens, vous tous à qui Dieu confie le sort de quelques-uns de vos semblables: Dieu a créé pour rendre heureux! que cette pensée présente à votre esprit vous tienne en garde contre toute inutile sévérité, toute capricieuse exigeance, toute sombre dureté, et vous rappelle sans cesse que les fronts épanouis de l'enfance, et les heures de repos du pauvre ouvrier, et les pures émotions des joies domestiques, sont autant de véritables hommages à l'Éternel!... Entendez-le, Rois, Princes, Pontifes, Sénats, vous tous de qui dépend la destinée des nations, et que ma voix, s'il se peut, arrive jusqu'à vous: Dieu a créé pour rendre heureux! Si ce mot-là était la première ligne de toutes les chartes, de tous les codes, de tous les traités, que d'oppressions, que de despotismes, que de guerres de moins il y aurait dans ce monde; que de paix et de liberté de plus! Oui, Chrétiens, quiconque sème des afflictions sur la tête de ses frères, amasse des péchés sur la sienne; ces chagrins tôt ou tard retomberont sur lui, et cette pensée, que Dieu a créé pour rendre heureux, est une accusation permanente contre les méchans. Mais aussi quel charme doit trouver dans cette pensée le fidèle qui sait aimer son prochain comme lui-même..... Entendez-le donc aussi, vous tous, nobles bienfaiteurs de l'humanité, généreux amis de la patrie, généreux soutiens de la religion, quand vous faites du bien à vos frères: vous secondez Dieu, vous par-

tagez ses vues, vous appuyez sa providence et sa grâce, vous aidez sa bonté; vous êtes ce que St. Paul exige que vous soyez, vous êtes *les imitateurs de Dieu,* coouvriers avec lui... O. M. F., vivons donc en nous allégeant mutuellement autant que possible le poids de la vie; sachons embellir, adoucir, sanctifier autant que possible notre monde, et contribuer ainsi pour notre part à remplir le but de la création, arriver mieux à ce jour promis où notre reconnaissance pour le temps ira se perdre dans notre reconnaissance pour l'éternité... Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, et il a dît que tout ce qu'il avait fait était bon. Mais dans cette nouvelle terre et ces nouveaux cieux où habitera la justice, au jour où sous un seul pasteur le bercail de l'immortalité s'ouvrira pour un seul troupeau, Dieu sera tout en tous, et, gardant le silence, il laissera dire à l'assemblée des saints: Dieu est charité!

LA MORT PAR ADAM

ET

LA VIE PAR CHRIST.

SERMON SUR 1 CORINTHIENS XV. 22.

Comme tous meurent par Adam, de même tous revivront par Christ.

Mes Frères,

De tous les évènemens de notre destinée, de tous les phénomènes de notre existence, de toutes les choses de ce monde, il y en a une surtout qui semble inexplicable, c'est la mort. Il est vrai que de toutes les choses de ce monde, c'est celle peut-être dont nous avons le plus l'expérience, celle que la science a le plus étudiée, celle qui frappe le plus souvent nos regards, celle qui a le plus fait réfléchir. La mort ici-bas est partout présente; nous vivons au milieu d'elle, nous passons à travers des tombeaux pour aller chercher le nôtre, et la poudre soulevée par nos pas n'est que la poudre des vieux sépulcres que le temps a rendue plus légère.

Cependant la mort est presque inconnue et garde encore des secrets qu'elle n'a communiqués à personne. Il est facile sans doute de dire qu'un corps comme le nôtre n'est pas fait pour durer, qu'il porte en lui-même le germe de sa destruction future, et que sa naissance n'est que le premier moment de sa mort. Ces explications dont nos sages quelquefois se contentent, n'expliquent que le fait matériel, n'expliquent que la dissolution, et non la mort; c'est nous dire comment l'édifice tombe; et non pourquoi il doit tomber; et bien avant nos sages, Moïse et Salomon avaient dit en termes qui valent les leurs: *La poudre retourne en poudre.* La difficulté n'est pas là; elle est ailleurs; elle est plus haut; elle n'est pas sur la terre; elle est au ciel pour ainsi dire; et ce qui empêche de la voir, c'est que nous sommes accoutumés à la mort; nous sommes familiarisés avec elle, et nous négligeons, nous oublions d'y penser, comme à tant d'autres choses qui reviennent sans cesse, comme à la verdure qui revient chaque année, comme à la lumière qui revient chaque jour. Mais faisons un moment exception de notre habitude ou de notre crainte; supposons que nous sommes ici désintéressés; supposons que nous sommes tout-à-fait immortels et que la mort ne nous regarde pas; alors, voici comment la question se présente. Dieu crée un être nommé l'homme, être *formé à son image*, *couronné de gloire et d'honneur*, *fait un peu moindre que les anges;* et il l'installe roi d'un monde magnifique

qu'il lui donne à régir et à étudier, et il lui accorde la raison que Salomon à nommée *une lampe de l'Éternel;* il lui accorde la liberté qui l'élève au rang d'être moral et responsable; il lui accorde une imagination, faculté immense qui lui soumet tout ce qui est possible; et il rend cet être sensible; il grave dans son âme un ardent besoin et un plaisir ineffable à aimer des créatures semblables à lui; et de l'ensemble de ces dons sublimes, il résulte que cet être éprouve un vif amour de la vie, une profonde horreur à l'idée de voir sa vie ou s'interrompre ou cesser. Eh bien! ce Dieu, à tous ces dons, en joint un qui les empoisonne tous; des trésors si précieux sont déposés dans *un vase de terre;* cette magnifique existence doit aboutir à un peu de pourriture où des vers se promèneront, et cette âme glorieuse est renfermée dans une prison de chair d'où elle ne sort que par un supplice. Voilà, Chrétiens, voilà notre sort! Est-il concevable que l'auteur de la vie l'ait exposée gratuitement à cette sorte de destruction dite la mort!... O sagesse humaine! Il est vrai! la poudre doit retourner en poudre. Mais ce mot là n'explique rien. Il ressemble à ces épitaphes à moitié effacées qui annoncent un décès dont l'histoire est perdue.

Notre histoire ne l'est pas, et le mot de cette grande énigme est écrit aux premières pages de la révélation. Tant que vous considérez la mort seulement comme un fait naturel, elle demeure un mystère incompréhensible pour quiconque croit en

un Créateur tout-puissant, tout sage et tout bon; car il fallait que notre poudre fût autrement organisée, ou que le passage de cette existence à une autre fût paisible, facile, resplendissant, au lieu d'être une lutte, une douleur, une nuit. Mais dès que, sans refuser d'écouter la science, vous écoutez aussi la foi, dès que vous considérez la mort comme un fait religieux, alors tout change, et l'obscurité de la tombe est dissipée. Alors à quoi se réduit ce grand mystère? à ce simple évènement, qui n'a rien de contraire aux perfections divines, que, fils d'un mortel, nous sommes tous mortels comme lui, et que, selon l'expression du texte, tous nous mourrons en Adam. Chef de notre race, averti que le péché empoisonnerait et sa vie et sa fin, menacé de voir la mort, telle que le péché l'a faite, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'introduire sur cette terre dont il était roi, s'il y introduisait le mal, il est tombé, et nous sommes tombés après lui; héritiers naturels de notre premier père, nous avons reçu de lui et ses biens et ces maux; sa place est la nôtre; sa tombe est la nôtre aussi, et personne n'a pu répudier cet héritage; Adam est devenu pécheur, mais il n'est point tombé dans une impénitence désespérée; il est devenu pécheur, et non pas démon; voilà où nous en sommes tous. Adam a pleuré et s'est réjoui en sa vie, et qui de nous n'a eu de bons et de mauvais jours? Adam est mort, et tous nous mourrons comme lui. Il n'a pu nous laisser que ce qu'il avait de reste, et ce

qu'il avait, c'est le péché, le malheur et le trépas. Ne me demandez point ce que nous serions devenus, si Adam avait gardé son rang dans l'échelle des êtres. Dieu seul le sait. La vie et la mort seraient différentes toutes deux, voilà ce que nous savons. En demandant plus, vous changeriez de mystère, et vous m'entraîneriez sur un terrain où aucune révélation ne conduit, où je ne dois point vous suivre; c'est de foi qu'il s'agit ici, non de curiosité, et la foi nous apprend que la mort est un mal. Où donc en est le remède?... Peuple de Christ, voici, voici le remède si désiré. Tous meurent en Adam, ainsi nous parle la mort; mais tous revivront en Christ, ainsi répond la foi. M. F., laissons donc Adam, venons à Jésus. Dieu veuille m'accorder d'affermir en lui votre confiance, et de vous montrer que Jésus est le garant de notre immortalité!

Depuis que l'homme est mortel, depuis le premier tombeau sur lequel il a pleuré, depuis que le trépas est entré dans ce monde, l'a touché de son aiguillon, et a dit: ce monde est à moi! en un mot, depuis que l'homme est mortel, il ne s'est jamais résigné à l'être. Ce n'est pas qu'il ait murmuré contre Dieu, et reproché à la Providence d'avoir sans motif envoyé la mort sur la terre; ce n'est pas qu'il ait appelé de la sentence, et considéré la mort comme une injustice; ce n'est pas qu'il ait refusé de reconnaître avec St. Paul, dont je viens de vous rappeler la doctrine, que, comme

par un seul homme le péché est venu dans le monde, et par le péché, la mort; ainsi la mort est venue sur tous les hommes, parce que tous ont péché. Non! mais l'homme n'a jamais consenti à croire que tous finissait à la mort, que la tombe engloutissait toute son existence et n'en rendait rien, et que créé pour le peu de temps que nous appelons la vie, il n'avait rien à espérer ni à craindre au-delà. L'homme, au contraire, a toujours voulu se persuader qu'il était immortel; il a toujours pris la fin de cette vie pour le commencement d'une vie nouvelle; il a toujours pensé que la nuit du tombeau devait, comme les nuits ordinaires, être suivie d'une aurore; en vain il n'a vu autour de lui que cadavres, pourriture, sépulcre, deuil, en vain tout semblait lui dire que la mort n'était qu'un anéantissement; il l'a toujours regardée comme un sommeil, un sommeil profond, si vous voulez, long et froid; peu importe; car l'idée de sommeil emporte une autre idée avec elle, et dire qu'un homme s'est endormi avec ses pères, c'est dire qu'un jour il se réveillera. Aussi, c'est peut-être par des doctrines d'immortalité que la philosophie et la religion ont commencé sur la terre. Quand on remonte les siècles, quand on plonge un regard attentif dans la nuit de l'antiquité, quand on interroge les traces que les premiers hommes, les premières nations, les premiers cultes ont laissé de leur passage, on y trouve des doctrines, des images, des espérances d'immortalité. Cette désespérante

doctrine qui nie la vie future, et cette mondanité profonde qui la fait oublier, n'ont commencé sur la terre que beaucoup plus tard. Dans les siècles les plus reculés où l'homme se souvenait mieux que Dieu l'avait *créé droit*, il croyait sans peine à son immortalité, et ne l'a niée qu'après avoir *cherché beaucoup de discours*. Enfin, le christianisme est venu, et a présenté sous un nouveau jour cette attente, sans laquelle il vaudrait mieux être une brute qu'un homme, cette attente sans laquelle le christianisme même ne vaudrait rien. La vie et l'immortalité *ont été mises en évidence*, et la tombe de Jésus a été laissée ouverte sur la terre, pour que chacun pût y voir combien la mort est peu de chose. Oui, l'Évangile, M. F., est l'école de l'immortalité, école où peuvent s'asseoir, confondus aux mêmes bancs, les plus sages et les plus simples. Il y a bien des systèmes de philosophie humaine, dont on pourrait retrancher l'immortalité, et il resterait encore quelque chose; si vous retranchez l'immortalité de l'Évangile, il n'y reste rien; c'est un livre qui n'a plus de sens; le lien qui nous unit à Christ est brisé; il n'est rien pour nous, et nous ne sommes rien pour lui. Ces simples réflexions suffiraient pour vous montrer combien il importe à notre foi de voir clairement tout ce qu'il y a d'immortalité dans l'Évangile; et ce qui achève de le montrer, c'est que souvent vous entendez l'incrédule vous dire, qu'ai-je besoin de l'Évangile pour reconnaître l'immortalité? Cette doctrine est ineffaçable dans l'es-

prit humain. Toute la terre y a cru, y croit, y croira, et la raison m'en apprend assez.... assez? assez pour tous? assez dans les ateliers comme dans les écoles, dans les chaumières comme dans les palais; assez à l'aréopage d'Athènes, dans les lycées de Tarse où fut instruit St. Paul, et chez Agrippa et Priscille où il travaillait humblement à son métier de faiseur de tentes? assez partout? M. F., il est permis d'en douter. Mais admettons que sur ce point les lumières de la raison suffisent, même à la foule; il faut que la pensée de l'immortalité devienne pratique; il faut non-seulement s'y attendre, mais y aspirer; il faut non-seulement bien connaître la mort, mais bien la subir, ce qui n'est pas, prenez-y garde, la braver, et voilà, M. F., ce que l'Évangile seul enseigne, à en juger par une expérience de bien des siècles; pour un seul Socrate dont la philosophie s'honore, le christianisme compte mille Étienne, qui obscurément, sans historiens, sans admirateurs, sans témoins, ont dit devant quelques amis: *Seigneur Jésus, reçois mon esprit!* et, pour comble, la sagesse humaine apprendrait peut-être à des vieillards à mourir; mais il n'y a que le christianisme qui l'ait appris à des jeunes gens.

Sans le moindre doute, cette puissance de l'Évangile à enseigner l'immortalité lui vient de ce que le Christ a vaincu pour nous la mort que nous ne pouvions vaincre, nous, les faibles sujets de son inexorable empire, et jamais victoire ne fut plus complète. Le Christ a vaincu la mort sous les formes les plus

terribles; lente.... vous savez que l'on compte par heures la durée du supplice; infâme.... vous savez que la croix était la torture réservée aux esclaves: cruelle.... demandez aux bourreaux mêmes du fanatisme d'imaginer une fin plus affreuse; abandonnée..... vous savez que celui qui avait fait tant de bien n'a eu près de lui à l'instant de sa mort qu'un seul de ses disciples et sa mère, sa mère, parce que de toutes les forces humaines, la force de l'amour maternelle est celle qui triomphe le mieux de la mort. Et le Christ l'a vaincue, quand elle s'environnait de précautions et appelait pour ainsi dire à son secours la puissance des Romains. Les maîtres du monde ont fait mettre là, par la main de Pilate, leur cachet. Il ne manquait donc rien à ce sépulcre, ni gardiens, ni fermeture, ... ni linçeul, ni suaire.... ni profondeur ni ténèbres, et tout ce que l'amitié avait pu faire pour rendre cette tombe paisible et sûre, l'amitié l'avait fait; et tout ce que la haine et l'incrédulité avaient pu imaginer, pour tenir cette tombe bien fermée, elles l'ont essayé..... Il ne manquait rien à ce sépulcre..... O. M. F., il y manquait la pourriture de la mort, car David avait prédit que *le bien-aimé de l'Éternel n'éprouverait pas ce que c'est que la corruption du trépas*, et le Christ a vaincu la mort! Il l'a vaincue encore par la simplicité, par la tranquillité de sa résurrection: il ressuscite sans bruit, sans tumulte, sans cortège, sans pompe; il ressuscite comme un vainqueur remonte de la lice après s'être baissé un moment pour

ramasser la couronne; personne ne l'aide, ni ne l'appelle; il revient à la vie, parce qu'il veut y revenir; convenez qu'ainsi devait sortir du sépulcre celui qui avait dit: *Nul ne m'ôte la vie, je suis maître de la donner et maître de la reprendre.* Enfin remarquez que Jésus a complètement vaincu la mort, parce qu'elle ne lui a rien ravi de tout ce qui lui appartenait, rien des pouvoirs magnifiques dont il s'était montré revêtu, rien de sa sagesse, rien de sa gloire, rien de sa bonté; tout ce qu'il avait laissé sur la terre, il le retrouve, et le reprend, et le confirme; tel il était avant sa mort, tel il se montre après sa résurrection; seulement, s'il est permis de parler ainsi, il porte une couronne nouvelle; sa couronne d'épines s'est comme entrelacée à son auréole de gloire éternelle, et à toutes ses oeuvres déjà faites avant les temps il a joint l'oeuvre de la rédemption de notre monde.

Vainqueur de la mort, le Christ, à ce titre qui n'appartient qu'à lui, unit le titre non moins saint de Prince de la vie, et ces deux noms sous lesquels il veut qu'on l'adore et qui nous garantissent que tous nous revivrons par lui, ces deux noms, quoiqu'ils se touchent et se tiennent, ne doivent pas se confondre. Le Christ n'est pas ressuscité pour disparaître tout-à-coup à nos regards, pour s'en aller mystérieusement hors de notre monde, pour s'en aller loin de la portée de nos prières, et nous cacher en quelque sorte le secret de la vie, après nous avoir révélé celui de la mort. Non, il est le Prince de la

vie... et vous savez quel est dans tout l'Évangile le sens de ce mot; vous savez que l'Évangile ne daigne pas donner le nom de vie à ce peu de jours incertains, rapides, souvent misérables, souvent mauvais que nous passons ici-bas, pressés entre un berceau où tout est fragilité et un sépulcre où tout est pourriture. Non, vivre selon l'Évangile, c'est exister avec une sécurité entière, c'est pouvoir compter sur sa vie; vivre, c'est savoir, c'est jouir, c'est régner, c'est adorer, c'est aimer, c'est croître en toute bonne chose, c'est se mettre en marche vers la perfection, et ne plus s'arrêter, c'est tendre à devenir parfait, comme notre Père qui est au ciel est parfait. Eh bien! M. F., sorti du tombeau, le Christ est le Prince de la vie; voyez-le dans les quarante jours qui ont suivi sa résurrection; comme il se montre vraiment le Fils unique du Père céleste, l'image empreinte de sa gloire; comme il règne sur le monde qu'il a sauvé; comme il y dispose de tout, des fruits de son oeuvre; *Allez*, dit-il à ses apôtres, *toute puissance m'est donnée au ciel et sur la terre;* des siècles de l'avenir: *Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde;* de l'instruction du genre humain: *Annoncez l'Évangile à toute créature vivante;* il dispose de tout, au point qu'il prend un peu d'eau, et en fait d'âge en âge, pour tous les fidèles, le signe du salut éternel; *Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Voilà ses dernières paroles; M. F., toutes sont des paroles de vie. Et voyez-le dans son ascen-

sion; comme il sait dire adieu à la poudre terrestre; comme il sait bien le chemin du ciel, comme il y rentre en maître et en vainqueur, comme on reconnaît clairement alors que le ciel lui appartient! Faites un dernier effort; élevez plus haut vos regards; voyez-le où l'ont vu les Paul à leur conversion, et les Étienne à leur mort; voyez-le rentré dans le sein de Dieu, reprenant dans la gloire sa place qu'il a occupée dès les temps éternels, dès avant que notre terre habitable fût faite, dès le commencement dont parlent et Moïse et S^t^. Jean; OM.F., comme le Christ représente bien l'immortalité, dont nous étions déchus et où il nous replace. Oui, il est le même, aujourd'hui, hier, éternellement, il est le vainqueur de la mort et le Prince de la vie; il est le véritable garant de notre immortalité.

Il y a là tout le christianisme; cette vie, la seule véritable, le Christ ne l'a déployée en sa personne à nos regards que pour nous la donner, pour nous y admettre, pour en graver le désir en nos âmes, pour nous offrir de la partager avec lui. Il y a donc là tout le christianisme. Otez la foi en la résurrection positive et réelle du Fils de Dieu, ôtez cette foi, il ne reste rien, et ces doctrines célestes tombent, et ces divins enseignemens ne sont plus pour vous que l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit, et la mort ressaisit son aiguillon un moment émoussé. Il faut croire en la résurrection de Jésus pour croire en sa parole, pour croire en l'immortalité sous sa garantie; car sans la résurrection,

l'autorité de garantir une si grande chose lui manque. Rien ne peut donc remplacer ici la foi, et sans elle, de tous ces trésors, vous n'avez rien, sans elle vous mourrez en Adam, mais vous ne revivrez pas en Christ. Et vous ne pouvez rien mettre à la place de cette foi, ni l'expérience, ni la morale, ni la philosophie. L'expérience?... comment vous parlera-t-elle de l'avenir? Elle est une chose du passé; comment vous promettra-t-elle l'immortalité, elle qui ne connaît que la mort, et qui n'a pas sous la face du ciel un seul tombeau vide à nous montrer, si ce n'est les vains simulacres de sépulcres que l'on consacre aux cadavres absens? La morale?... comment vous assurera-t-elle que toute puissance est donnée à Christ au ciel et sur la terre, lorsque nous voyons l'ivraie partout mêlée au bon grain; l'iniquité si souvent triomphante et s'agitant si doucement dans l'opulence; l'intégrité quelquefois manquant de pain et le demandant de porte en porte sans en recevoir; le deuil enfin frappant coup sur coup au sein de pieuses familles qu'on admire, tandis que des méchans qu'on méprise dans leur décrépitude sont épargnés et continuent d'avoir l'insolence de vivre? Qu'opposerez-vous à ces choses, si ce n'est la foi? Que jetterez-vous pour contre-poids dans cette balance, si ce n'est la croix et la tombe du Seigneur?... Et la philosophie si emportée à promettre et si malhabile à tenir, la philosophie qui a commencé tant de choses et en a si peu fini, la philosophie qui a un

si beau nom et qui n'a guère que cela, voyons, voyons quel est le Dieu qu'elle recommande au monde de servir. Faisons-lui les concessions les plus larges; admettons que peut-être après des siècles de recherches et de méditations elle serait arrivée à la doctrine de Moïse: *Je suis Celui qui suis!* Allons plus loin encore, admettons qu'enfin elle serait arrivée à celle de St. Jean: *Dieu est charité!* Certes, c'est là lui attribuer assez de succès, et si elle les avait obtenus, elle aurait été et plus humble et plus utile. Vous pouvez hardiment nier que jamais elle serait arrivée à remplacer le christianisme et à faire tout ce qu'il a fait, à faire reconnaître au monde le Dieu qui crée, qui sauve, qui sanctifie, et à donner à la religion pour sa pierre fondamentale un tombeau, le seul où il n'y a rien. Vous le voyez donc, celui qui ne croit pas en la résurrection du Christ, ne peut croire à rien de son Évangile; c'est le centre: si vous l'ôtez, les rayons se perdent. Mais celui qui croit en sa résurrection, doit tout croire, ou il ne croit pas bien ce qu'il croit. Ne craignons pas de le dire, si l'oracle n'est pas rempli, si le saint et le juste a éprouvé, comme nous un jour, *la pourriture du tombeau;* si un menteur, et non pas un ange, a brisé sur la pierre de l'entrée le sceau des gardiens; si ce Jésus que nous croyons le Sauveur, est encore dans sa tombe, comme un homme ordinaire mort à son tour, il n'est plus le Sauveur; nous ne sommes environnés ici que d'abominables mensonges; Christ n'a pas

plus de puissance que vous et moi au ciel ou sur la terre, et Christ ne sera pas avec nous jusqu'à la fin du monde; un tombeau l'en empêche. Alors vous pouvez croire si vous voulez en un sage, un philosophe, un politique, un législateur, qui est mort comme le sage d'Athènes, ou qui s'en est allé comme le législateur de Sparte; vous pouvez croire en un juste, un philantrope, un ami de l'humanité; vous pouvez croire aux doctrines de Jérusalem, comme à celles de la Grèce ou de Rome; mais ne demandez pas d'immortalité à ce Jésus; il n'en a pas à vous donner. Vous voulez espérer en lui comme votre intercesseur dans le ciel... mais il est dans la tombe... comme votre rédempteur exalté... mais il est dans la tombe... comme votre représentant, votre défenseur auprès de Dieu... mais il est là, dans sa tombe. Non, non, vous mourrez en Adam; mais ne songez pas à revivre en Christ, puisque Christ ne revit pas..... O M. F., vous le voyez donc, il faut croire en la résurrection de Christ, pour ne pas *flotter à tout vent de doctrine*, il faut s'appuyer sur son tombeau vide pour regarder tranquillement les cieux. Et qu'attendez-vous donc pour croire? Une seconde mort de Jésus, une seconde résurrection de Jésus! Non, il ne peut recommencer une seconde fois ces choses pour convaincre ceux qui n'ont pas été convaincus la première. Prenez donc en considération votre propre salut. Si Jésus s'est fait les prémices de ceux qui dorment, si depuis dix-huit siècles le monde re-

connaissant se penche sur *le lieu où le Seigneur a été couché* et n'y voit rien que le lieu, alors Christ est le Sauveur, le garant de notre immortalité, et nous avons eu raison de penser qu'un peu d'eau était un grand trésor, quand elle a coulé sur le front de nos enfans chéris au nom du Père, du Fils et du St. Esprit.

A qui, M. F., Jésus offre-t-il cette immortalité dont il dispose? à tous les hommes. Tous, dit l'apôtre, vous mourrez en Adam, tous vous vivrez en Christ. La grâce n'est pas un privilège concédé à un petit nombre. La croix du salut a été dressée de jour, à la face du monde entier, et Dieu *veut que tous les hommes soient sauvés.* C'est là, il est vrai, une espérance, une doctrine, une joie que le rigide et sombre fanatisme n'a pas voulu voir dans l'Évangile et a refusées aux hommes. Il s'est trouvé des esprits pour croire et pour soutenir que Dieu faisait acception des personnes, au lieu de *regarder seulement au coeur*, et qu'il avait donné son Fils, non pas au monde afin que *quiconque croit en lui ait la vie éternelle,* mais au contraire que Dieu avait donné son Fils à quelques élus privilégiés qui n'avaient plus qu'à se laisser sauver sans s'inquiéter de leur salut; il s'est trouvé des hommes qui ont eu le triste courage de dire à leur frère: je suis sauvé et tu es perdu! Laissons là ces rêveries cruelles... Croire que Dieu a créé une partie du genre humain exprès pour qu'elle se perde à toujours,

ce n'est qu'une absurdité profonde qui soulève le coeur, révolte la raison, contredit l'Evangile, et irrite Dieu; car c'est pire qu'un sophisme, c'est un blasphème que tout vrai chrétien doit généreusement fouler aux pieds en allant vers Christ, et laisser s'éteindre comme une trompeuse clarté dans la poussière. Laissons donc là ces tristes égaremens, et réjouissez-vous, membres de la grande famille humaine, vous qui ne croyez pas être ici-bas pour ne penser qu'à vous-mêmes, vous qui savez que le Christianisme a pour base la charité, vous qui vous intéressez au sort de tous vos semblables; réjouissez-vous de ce que tous les hommes peuvent s'entredire: Tous, nous mourrons en Adam, tous nous revivrons en Christ; et sans craindre que votre amour pour vos semblables refroidisse votre amour pour vos proches, sans croire que le lien général de la charité relâche des liens plus intimes, réjouissez-vous de ce que, sans changer ni de parole, ni d'accent, vous pouvez dire à un étranger, à un inconnu que vous n'avez jamais vu auparavant, comme à votre ami le plus cher que vous voyez tous les jours: tu dois mourir en Adam, tu dois revivre en Christ... Admirable puissance de l'Évangile! Admirable ressemblance de misère et de gloire, de mort et de vie, établie entre tous les humains! Par un seul homme, la mort et le péché sont venus, et nous voilà tous, hommes de tout époque, hommes de toute contrée, hommes de toute race, hommes de toute langue, nous voilà tous pécheurs!

Quelle différence y a-t-il entre les péchés du nord et ceux du midi, ou les péchés d'il y a mille ans et ceux d'aujourd'hui? Aucune!... Et nous voilà tous infortunés... M. F., quelle différence y a-t-il entre les larmes, les privations, les tristesses des divers temps de nos générations et des divers lieux de nos demeures? Aucune!... Et pour comble, quelle différence y a-t-il entre les sépulcres anciens et les plus nouveaux, entre les deuils anciens et les plus récens? Aucune. Mourir est toujours mourir! La pourriture de la mort sans cesse et partout se ressemble; il n'y a pas deux manières de fermer les yeux de ceux qu'on aime, et de s'asseoir seul auprès de leur tombeau. Pères infortunés dont les cheveux blancs descendent avec douleur vers un fils au sépulcre, croyez-vous qu'Adam, sur le cadavre sanglant d'Abel, ait versé d'autres larmes que les vôtres; et vous, tendres mères, avez-vous gémi près d'un berceau en deuil autrement que cette Rachel qui refusait d'être consolée, parce que ses enfans n'étaient plus; et vous, soeurs généreuses, qui avez reçu les derniers adieux d'un frère, auriez-vous dit à Jésus, avec un autre accent que Marthe et Marie: *Seigneur, si tu eusses été ici, notre frère ne serait pas mort...* Voyez donc quelle désolante similitude entre les destinées de nous tous, et pesez bien cette terrible conformité de sort: similitude de péchés!... Qui de nous *n'a bronché en plusieurs choses?* Similitude de misère!... *L'homme né de femme est de courte vie, et plein d'ennui.* Similitude de mort et

de jugement!... Il faut que tous *meurent une fois; après quoi suit le jugement...* Et où en serions-nous s'il n'y avait pas un même salut, là où il y un même péril? Mais voici, voici une ressemblance qui ne nous trompera point; tous nous mourrons en Adam, et tous nous revivrons en Christ. Et que manque-t-il donc à notre universel salut, fondé sur un seul baptême, une seule foi, un seul Seigneur, Christ, *qui ne peut être divisé;* un seul Évangile toujours ouvert pour qui veut le lire, une seule Sainte Cène toujours prête pour qui veut y participer... Chrétiens! chérissons, comme nous devons les chérir, des espérances si douces, des grâces si grandes. Nous sommes frères pour le temps sur la terre; nous sommes concitoyens pour l'éternité dans le ciel; et la paix de frères voilà notre devoir, et la communion des saints voilà notre attente, notre récompense, notre couronne en Jésus-Christ, notre Sauveur.

LA PERPÉTUITÉ

DU

CHRISTIANISME.

SERMON SUR HÉBREUX XIII. 8.

Jésus-Christ est le même, hier et aujourd'hui et éternellement.

Mes Frères,

Quand on étudie d'un regard attentif l'aspect actuel de la chrétienté, on découvre facilement que les peuples qui la composent se divisent en deux classes distinctes et suivent deux voies différentes, dont le point d'arrivée, heureusement, est le même: d'un côté, les peuples qui ont une religion; ils en connaissent par expérience tout le prix; ils en imprègnent pour ainsi dire de plus en plus leurs moeurs, leurs institutions, leurs études; ils bénissent Dieu d'avoir reçu de leurs ancêtres ce puissant moyen de progrès et de bonheur, et se proposent de le transmettre fidèlement à leur postérité; d'une autre part, les peuples qui cherchent une religion

et qui n'ont guère, en attendant mieux, qu'une religion nominale; ils sentent instinctivement le besoin d'une foi vivante et active et ne savent à qui la demander ni où la prendre; ils s'effraient de voir que les moeurs et les idées du jour laissent comme en arrière la religion populaire, et se trouvent en désaccord avec elle; ils admirent avec un impuissant regret les siècles où la vie civile et religieuse formait un harmonieux ensemble, et s'inquiètent amèrement de ne savoir en quelle croyance élever leurs enfans. Sans doute, il faut admettre de part et d'autre des exceptions et des ombres dans ces deux tableaux; ici, tout n'est pas foi qui se maintienne; là, tout n'est pas incrédulité qui se réveille; il y a des infidèles, des indifférens, des *moqueurs*, même parmi les populations les plus pieuses, et des croyans au sein des peuples qui ont la réputation de ne point croire. Mais à regarder autour de soi en grand et en général, c'est bien ainsi que la chrétienté moderne se divise: ici, une foi qui a conservé son empire; là, une foi qui meurt et qui n'est point encore assez morte pour être déjà remplacée.

Il semble, à cet aspect des choses, que l'incrédulité doit avoir posé les armes, ou du moins interrompu le combat; non, sans doute, cette incrédulité superficielle qui se prend aux mots et aux formes et juge les dogmes d'après les phrases faites de la piété ou les pompes extérieures de ses temples, comme un enfant juge un arbre sur son écorce et ne sait s'il est mort ou vivant; mais cette

incrédulité plus sérieuse et plus sincère qui remonte aux sources et qui regarde aux doctrines. Il semble qu'épuisée par la longue guerre du dernier siècle, et peut-être même effrayée de ses triomphes, l'incrédulité aît dû renoncer à la lutte, ici pour avoir trop réussi, ailleurs par désespoir de réussir, et laisser les peuples qui doutent chercher une religion et les peuples qui croient se contenter de la leur. Mais non, et ce double caractère de la chrètienté moderne vient d'inspirer à l'incrédulité un nouvel argument qu'elle affectionne; elle voit *flotter les esprits à tout vent de doctrine*, sans savoir quel calme viendra apaiser ces orages; elle reconnaît dans notre siècle une époque de transition, sans savoir quel avenir cette transition prépare, et voici le sophisme qu'elle aime à jeter au hasard devant nos pas: le christianisme, dit-elle, est une religion admirable, salutaire, divine même; mais le christianisme est fini; il a fait son temps; il a atteint son but; il est usé et épuisé; il a suffi au passé et ne peut suffire à l'avenir: venu pour refaire l'état social de l'humanité, qui périssait dans la dissolution du monde romain, il s'est élevé sur ces vastes ruines et s'est constitué, non en repoussant les invasions des barbares, mais en les retenant au midi pour les civiliser, et son triomphe est le moyen âge où l'unité européenne apparait dans sa gloire; depuis, l'astre du christianisme a pâli; son impuissance à fournir au monde un renouvellement nouveau est constatée par assez de stériles efforts, et l'Évangile,

malgré sa sainteté, est un livre vieilli, inutile désormais, dont le monde se lasse et qu'il commence à fermer; le christianisme est fini, il ne reste qu'à le remplacer et à nous remettre en marche à travers ses ruines.

Cette conjecture gratuite, qui calomnie à la fois le passé et l'avenir, a un air de nouveauté dont on peut être séduit, et n'est au fond qu'une imitation de plus de cet esprit d'impatience et de murmure, le caractère de tous les siècles de transition. L'homme souvent c'est déclaré mécontent du bonheur humain; sur la terre, il a voulu un céleste paradis; mortel, il a voulu avant le temps un bonheur d'ange, et dans l'imprudence de son ambition, il a gâté la réalité qu'il possédait en s'élançant vers de chimériques félicités qui fuyaient devant lui..... Et l'homme s'est déclaré mécontent du monde que Dieu lui a donné pour demeure; il a vu dans la nature un obstacle à ses progrès, et non un thème magnifique d'études, l'instrument de toutes ses industries; il a demandé des cieux d'un autre azur, des astres plus voisins, un globe plus fertile, sillonné seulement par des zones tempérées... Et l'homme a désiré une autre science; il s'est irrité des bornes divinement posées devant sa raison; parce qu'il sait quelque chose, il s'est irrité de ne pas tout savoir: et de sa faible vue, que des vérités trop éclatantes éblouiraient, il a prétendu *contempler face à face*... Et plus souvent encore, l'homme s'est révolté contre la mort; en admettant la nécessité de

sortir de ce monde, il aurait voulu une autre porte de sortie; il aurait voulu un sentier plus facile; il aurait voulu que sur le char enflammé d'Élie il y eût place pour l'humanité.... Son bonheur et son monde, sa raison et sa mort, tout par moment, selon la disposition d'esprit du siècle qui passait, tout lui a déplu. Mais il a fallu notre siècle qui a épuisé tant de coupes jusqu'à leur lie, quelle qu'elle fût; notre siècle avec tous ses essais et tous ses mécomptes; notre siècle avec tout ce qu'il a fait de mal et tout ce qu'il a voulu de bien, pour déclarer que le christianisme n'était plus assez bon, que le monde allait dépasser le christianisme, que son règne était à bout, et que le jour était venu de poser un autre état social sur un nouveau fondement religieux.... Quoi donc! la croix du salut aurait été rongée, comme un bois ordinaire, par les vers de ce monde! Des mains d'homme auraient de page en page effacé sous de superbes ratures ce livre dont il ne devait pas tomber un iota! Le Fils de Dieu serait venu dans ce monde pour une oeuvre de dixhuit siècles seulement? Non, M. F., l'Évangile a protesté d'avance contre ceux qui croient voir le dernier jour du christianisme avant que l'humanité ait vu le dernier de ses tombeaux; Jésus-Christ, est-il dit, est le même hier et aujourd'hui et éternellement.

C'est comme un puissant encouragement à persévérer dans la pureté de la foi, que St. Paul, après avoir cité aux fidèles l'exemple de leurs premiers

conducteurs, exprime en termes si énergiques et si simples, sa persuasion de la perpétuité du christianisme, et s'appuie de cette grande pensée pour presser les chrétiens de ne pas mêler aux doctrines chrétiennes, qui ne périront point, les observances mosaïques, devenues inutiles..... Et sans doute, M. F., à mesure qu'on avance dans sa carrière et qu'on voit disparaître autour de soi et périr les choses périssables, on sent mieux le prix de cette ferme espérance; on apprend à ne compter sur rien des joies de ce monde; les années passent et nous emportent avec elles; les premiers cheveux qui blanchissent avertissent que d'autres blanchiront aussi; et en vain du sillon que la Providence nous a donné à défricher d'abord, elle nous envoie cultiver au loin un sillon nouveau; en vain la scène change, sa mobilité ne change pas; les berceaux où nous avons veillé disparaissent et font place à d'autres; les tombes recouvrent les tombes; et par moment on s'arrête dans le cours de sa vie pour rechercher ce qui reste des intimités et des tendresses d'autrefois; et en laissant tomber une larme là où la place est vide, et en s'élançant pour une douce étreinte là où la place est occupée, quelle consolation et quelle force on puise dans cette pensée, que supérieure à toutes ces vicissitudes de la vie et de la mort, la foi les domine toutes, et que Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement!... En développant cette certitude du fidèle, nous serons naturellement amenés à

démasquer les vaines objections qu'on élève contre elle.

Le Christianisme est la religion définitive de l'humanité; voilà, M. F., l'assertion qu'il s'agit d'établir. N'est-ce pas donner au Christianisme plus de gloire qu'il n'en veut, et lui promettre des siècles et une domination qu'il ne s'est point promis? Le texte même de ce discours, qui semble si positif et si clair, n'admettrait-il pas une autre interprétation; ne s'agit-il pas ici de la majesté divine de Jésus, de la gloire du consommateur de la foi, plutôt que de son oeuvre et de la durée de sa religion? Non, M. F.; dans ce mémorable passage de la fin de l'épître aux Hébreux, comme dans une foule d'autres textes, le nom du Christ désigne le christianisme; c'est le sens adopté par l'opinion unanime des interprètes; c'est le seul qu'autorise la liaison des idées, et ce n'est pas attribuer à la foi chrétienne une domination qu'elle refuse. Partout, dans ses livres sacrés, le christianisme se donne pour une loi parfaite, se pose comme une religion définitive; il se proclame héritier unique des saintetés de la première alliance; il se déclare mis en possession de tous les siècles par celui qui les a faits; il avoue hautement l'espérance de régir à jamais l'humanité. Jésus ne dit pas à son peuple comme Moïse au sien: *L'Éternel vous suscitera un prophète semblable à moi, d'entre vos frères; vous l'écouterez;* il ne promet au monde aucune mission après la sienne.

Jésus ne dit pas comme St. Jean le précurseur à ses disciples: *Il en vient un après moi qui est plus grand que moi;* Jésus n'est le précurseur et le héraut de personne, et il a achevé son oeuvre de manière a ne rien laisser à faire après lui. Dès les commencemens de son ministère, dans ce discours étonnant où il a jeté les bases de sa morale et de sa doctrine, dans ce discours dont il scelle les enseignemens de cette parole d'autorité: *Moi, je vous dis!...* il veut que ses disciples, aspirent non à une vertu qui serait un jour dépassée, non à une sainteté incomplète, à une gloire limitée; il veut que ses disciples aspirent à être *parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait;* Chrétiens, qu'y a-t-il au-delà de cette perfection, et que nous demander de plus? Les images les plus terribles et les plus fortes sont employées pour dépeindre ce règne futur du christianisme: *Les portes de l'Enfer* ne doivent point *prévaloir contre l'Église*, et c'est bien peu de chose qu'un iota dans le grand nombre des paroles saintes dont elle est dépositaire; cependant, *tant que le ciel et la terre subsisteront, il n'y aura pas un seul iota, un seul point de la loi qui soit effacé.* Dans ses dernières conversations intimes avec ses apôtres, lorsque assis avec eux au sommet de ces collines de Gethsémané, d'où la vue plonge sur Jérusalem, Jésus contemple les bâtimens du temple, dont les apôtres venaient d'admirer la splendeur, il leur annonce la ruine des Juifs, cette fin lamentable de la nationalité créée par Moïse; bientôt il transporte

leur pensée sur de plus grandes scènes, il leur prédit une époque où l'humanité aura terminé ses destinées terrestres, et n'aura plus besoin de cette terre et de ces cieux; puis il leur montre pour ainsi dire le christianisme, debout non-seulement sur les ruines du mosaïsme, mais sur les derniers sépulcres du monde, et leur dit: *Les cieux et la terre passeront; mes paroles ne passeront point.* Ces promesses, faites avant sa croix, il les renouvelle après sa résurrection; dans ses adieux suprêmes à ses apôtres, lorsque prêt à les quitter pour retourner dans les cieux, il leur donne le monde à convertir, ce n'est pas une oeuvre de quelques jours, une institution de quelques siècles, qu'il leur confie; il prend avec ses fidèles un engagement plus digne de sa gloire et de sa bonté: *Voici,* leur dit-il, *je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.* Les disciples ont fidèlement hérité de cette grande espérance que le maître leur avait donnée, et ils ont cru travailler pour tous les siècles. St. Pierre emprunte aux poésies d'Ésaïe un trait admirable, où la vie et la gloire de l'homme sont comparées *à l'herbe qui sèche et à la fleur de l'herbe qui tombe,* et en vient ainsi à déclarer avec le prophète que *la parole du Seigneur dure éternellement.* St. Paul retrouve cette perpétuité du christianisme dans le symbole le plus auguste du culte, et promet à l'Église que la mort du Seigneur sera célébrée à la table sainte, *jusqu'à ce qu'il vienne;* et le poète sacré de l'Évangile, le disciple bien-aimé qui, dans

ses allégories imposantes, évite par une prudente obscurité de fournir un aliment à la haine des persécuteurs, et encourage cependant les fidèles en décrivant les destinées et les triomphes de l'Église, St. Jean, dépeint un ange *qui vole par le milieu du ciel vers toute nation, toute tribu, toute langue et tout peuple*, et leur apporte *un Évangile éternel.* Cette image, quelque sens qu'on veuille y trouver, représente bien la foi de l'Église naissante en son étendue et sa durée: dès son premier jour, elle a compté sur tous les siècles futurs, comme dès son premier pas elle a prévu la conquête du monde entier; elle savait que Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement.

La question que je vous appelle à examiner aujourd'hui, M. F., est donc immense; car le christianisme, vous le voyez, se prétend perpétuel; et si les faits démentent cette prévention, si les siècles ne lui obéissent pas tous, s'il se meurt dans le nôtre, s'il s'est trahi lui-même, il n'est qu'une invention humaine qu'on peut refaire à plaisir, il n'est qu'une religion d'imposture, égale à tant d'autres religions qui ont dit dans leur temps: tous les siècles m'obéiront, et à qui les siècles ont désobéi. Cherchons donc comment le christianisme pourrait mourir... M. F., il n'a pas en lui un principe de mort; il doit durer a jamais, car son essence est telle; il a mis le fond à si grande distance de la forme, il a rendu la vérité tellement indépendante de son expression et de son appareil, il a séparé si

profondément l'extérieur et l'entourage de tout ce qui intéresse la conscience, la raison et l'amour, qu'à vrai dire le christianisme, si j'ose ainsi parler devant vous, n'a pas de côté faible; et il est perpétuel, parce qu'il est invulnérable. Voyez toutes les religions que l'homme a faite dans sa sagesse; les questions de discipline et de sacerdoce, de culte et d'observances, de secret et de publicité, dominent, et sont en première ligne. Qu'arrive-t-il? Au point de départ et au premier jour, tout est bien; les choses, arrangées en vue d'un certain point sur la face de la terre et d'une certaine époque dans le cours des âges, leur conviennent; les générations contemporaines, et les races voisines s'en contentent et ne demandent rien de plus. Mais la religion nouvelle sort de son étroit berceau, et grandit; elle s'étend au loin, et qu'arrive-t-il alors? Ce qui était un avantage à sa naissance, devient un obstacle insurmontable plus tard et ailleurs; elle traîne avec elle le principe de mort qui la détruira; à des générations d'un autre temps, à des races d'un autre sol, elle parle un langage qu'ils ne peuvent comprendre; elle se montre sous des symboles qu'ils ne peuvent chérir; et la religion, qu'on disait éternelle, s'est dissipée comme les vapeurs d'un climat au souffle des vents d'un autre; oeuvre d'un seul lieu, elle s'est perdue en s'éloignant; oeuvre d'un seul jour, elle a duré son jour, et tombe, en donnant le démenti à l'apothéose de ses fondateurs. Voilà l'histoire de toutes les religions que l'homme

a faites, et l'on peut d'avance écrire sur ce plan l'histoire de celles qu'il voudra faire. Quand pour échapper à ce danger, de voir les symboles et les rites s'user avant les dogmes et en dégoûter les esprits, il veut sacrifier entièrement les formes aux croyances et l'habitude du culte aux principes de la foi, il se jette dans un extrême pour en fuir un autre; il ne crée plus qu'une religion sans culte, c'est-à-dire une religion impossible, où la piété manque d'un aliment nécessaire; il expose ses adhérens à se perdre dans les nuages d'un mysticisme sans limites, qui peut conduire à tout, à la folie comme au péché, et alors même il n'assure à sa foi trompeuse qu'un régne bien court; car il est de l'essence du mysticisme de ne pas durer long-temps; tous les nuages sont faits pour s'évanouir. La religion divine de l'Évangile, seule entre toutes, occupe à un juste degré toutes les puissances de notre âme, donne à tous les élémens de l'instinct religieux leur juste importance, laisse en dehors du sanctuaire ce qui n'est pas essentiellement saint, et se présente au monde avec une harmonie parfaite des accessoires et de l'ensemble; discipline et sacerdoce, culte et symboles, commandemens et exemples, vérité, révélation, foi, espérance, et pour couronnement du majestueux édifice, la charité, *la plus excellente* des vertus, vertu terrestre et divine à la fois, amour du prochain et amour de Dieu, tout dans le christianisme est dans un ordre si parfait et si mesuré qu'il peut s'en aller à la rencontre

de tous les siècles; ils n'auront rien qui le puisse menacer.

Et pourquoi me suis-je arrêté à vous parler du faible conseil des hommes, quand je puis citer à l'appui des assertions de ce discours, les conseils mêmes de Dieu? Regardez le mosaïsme, et comparez-le sous ce rapport à l'Évangile. Le mosaïsme est un accident dans l'histoire religieuse de l'humanité; *la Loi a été un conducteur pour amener à Christ;* et si l'humanité avait pu se souvenir fidèlement des deux grandes vérités de l'unité de Dieu et de la promesse d'un Sauveur, et ne point les perdre de vue dans les ténèbres de l'idolâtrie, il n'y aurait point eu de peuple dépositaire et gardien de ces deux grandes doctrines; il n'y aurait point eu d'Israël, ni de vocation d'Abraham, ni de mission de Moïse, Dieu aurait laissé toutes les nations marcher dans leurs voies, qui eussent été droites et sûres; et lors de la venue du Rédempteur, l'humanité se serait prosternée en disant d'une voix: *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Mais le paganisme a rendu le mosaïsme nécessaire, et la première alliance a sauvé de l'oubli le nom de Jéhova, pour que le monde écoutât retentir le nom de Christ, ce nom, le seul par lequel les hommes sont sauvés. Par son essence même et par son but, le mosaïsme n'a donc été fait que pour un peuple, pour un temps, pour un lieu; et tout dans son culte, tout dans ses institutions, où la vie civile et religieuse sont confondues, tout trahit une religion

nationale, sans prosélytisme et sans avenir; il n'a pu passer les âges de durée que Dieu lui avait comptés d'avance; il n'a pu sortir du pays qui lui avait été donné pour sanctuaire, parce qu'il ne pouvait emporter avec lui le climat et le ciel de sa terre natale; il n'avait qu'un temple et qu'un sacerdoce, comme il n'avait qu'un peuple; et quand *le Soleil de justice* s'est levé sur le monde, il a dû s'éteindre, ainsi que s'éteignent dans le temple aux premiers feux de l'aurore les lampes qui ont veillé pendant la nuit... Il y a plus encore: le mosaïsme suppose une théocratie; sans une providence spéciale, sans une révélation continue, sans un oracle divin toujours prêt à répondre, il se réduit à rien, et quand on étudie de près son histoire, on le voit lentement dépérir, à mesure que la théocratie se retire et que Dieu ramène Israël sous les lois de sa providence ordinaire. Aussi, ce qui reste du judaïsme aujourd'hui, n'est pas une religion fausse, et ce serait en parler faussement; non, le judaïsme moderne est une religion impossible, qui n'est rien et qui se réfugie dans le déisme pour se croire quelque chose, une religion qui n'est encore debout que pour aider à soutenir celle qui sera debout à jamais... Ah! c'est que Moïse a reçu un petit nombre de siècles en partage, et que Jésus-Christ seul est le même aujourd'hui, hier, éternellement.

Aussi, quel esprit sincère peut se défendre d'admirer combien le christianisme s'élève audessus de toutes les petites difficultés, de toutes les petites

variations terrestres? Il est toujours hors de leur atteinte. Que sont pour lui les différences de climats? Il est la religion de toutes les zones. Aux fables poétiques des mythologies du midi, il faut de délicieux printemps chaque année, un sol tout semé de fleurs, des nuits étincelantes d'étoiles et un ciel d'azur; aux sombres réveries des bardes du Nord, il faut les longues nuits du pôle, les vapeurs flottant au front des montagnes, les neiges, les torrens et les orages; ces religions ne sont possibles que là; ailleurs, les peuples ne sauraient les comprendre et les croire. Le Christianisme seul est possible partout; partout, audelà du ciel visible, serein ou nuageux, il montre le ciel véritable, vu seulement des yeux de la foi. Le christianisme annonce le même Dieu et le même Sauveur, dicte les mêmes prières, impose les mêmes devoirs, inspire les mêmes espérances, et promet la même immortalité, à vous, les privilégiés du monde à qui Dieu confie les doux climats du blé, de l'olivier et de la vigne, et au pauvre négre haletant sous les feux d'un été des tropiques, et au pauvre Esquimau mourant de faim sous la triple enceinte de sa hutte de neige.... Et que fait au christianisme la différence de gouvernemens? Certes, il est ami de la liberté, non de cette liberté trompeuse et cruelle, qui ne voit son chemin qu'à la lueur des incendies et sème des ruines pour jalons de sa route; mais de cette liberté qui se reconnaît à de pacifiques bienfaits et et qui seule est de droit divin; et le christianisme

n'est l'ami et l'allié d'aucune espèce de tyrannie; il les déteste toutes, de quelque prétexte qu'elles s'appuient, et en rendant à l'homme le sentiment de sa dignité, il lui a appris qu'il n'a de maître que Dieu. Mais quand la tyrannie est là, quand il faut la subir comme on ploie sous un inévitable fardeau, le christianisme, mieux encore que la sagesse païenne ne l'apprenait au philosophe, apprend au chrétien à être libre dans les fers. A Césarée, au jour de l'interrogatoire de Paul devant Agrippa, qui était le plus libre, du monarque sur son trône, ou de l'apôtre étendant vers lui ses mains chargées de chaînes, et disant: *Plût à Dieu que vous devinssiez tous semblables à moi, à l'exception de ces chaînes!....* Et quel degré de civilisation ne convient au christianisme? Quand il rencontre la barbarie, il arrête au passage pour l'adoucir; il sait se faire écouter même du grossier sauvage, qui semble à peine appartenir à l'humanité, et sans descendre à sa portée, il l'élève lentement vers les hauteurs de la foi; il commence par en faire un homme, en travaillant à en faire un chrétien. Et ce même christianisme, qui peut s'immiscer avec une pieuse prudence dans un état social où les premières lueurs de la civilisation ne font que de naître, ce même christianisme aime la lumière, parce qu'il est une lumière; ses fondateurs inspirés n'ont pas ouvert les premières églises hors du monde civilisé de l'époque; c'est à Jérusalem, à Babylone, à Athènes, à Corinthe, à Rome, dans les foyers les plus écla-

tans de la science, de la politesse, de la gloire, qu'ils ont porté dès le premier jour cette parole du crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs; et aujourd'hui, de cette éclatante et douce civilisation dont vous êtes si charmés et si fiers, le christianisme, bien compris et bien professé, ne vous ravira rien; il la rendra meilleure, plus pure, plus généreuse, plus juste; il la partagera mieux entre tous; il y maintiendra l'ordre et la sécurité qui trop souvent y manquent; il y marquera mieux à chacun sa place, son travail, ses droits; et, du trône environné du luxe éblouissant de tous les arts, jusqu'aux plus humbles de nos foyers où il n'arrive qu'un si pâle reflet de cette gloire, le christianisme nous apprendra, comme aux S^t^. Paul, à être contens de la situation où Dieu nous à placés. Formes de gouvernemens et degrés de civilisation, le christianisme s'est mis dès son origine dans une telle indépendance de ces choses, que dans sa divine prudence, Jésus, n'oubliant jamais que son royaume n'est pas de ce monde, n'a pris aucune part aux questions politiques de son temps, parce que la politique est aussi une de ces choses qui passent et qui changent; les questions immenses de l'esclavage, de la polygamie, de la guerre, de la propriété, Jésus ne les a jamais tranchées violemment; il a semé dans ces vastes champs des querelles humaines les principes de la morale éternelle, sûr que ces principes porteraient leurs fruits; il savait bien que les hommes dans leur impatience

voudraient longtemps encore vider toutes ces querelles par la force, par l'épée; cette épée, il ne l'a point remise en nos mains, et au lieu de créer brusquement un état social nouveau, comme si le monde pouvait mieux que *le léopard changer ses taches* en un jour, Jésus, au lieu de procéder par voie de bouleversement, s'est confié à la puissance de la vérité qu'il connaissait si bien, et a posé la première pierre, désormais inébranlable, de l'édifice social de l'humanité chrétienne, en disant pour l'oreille des Tibère qui disposaient des trésors du monde, comme pour celle de la pauvre veuve qui donne les deux pites: *Aime ton prochain comme toi-même!....* Climat, gouvernement, civilisation, le christianisme est donc par son essence à l'abri de toute blessure mortelle; il n'y a point pour lui de chances de destruction; et pour comble de garantie, il est indépendant de ses sacremens même; ses sacremens peuvent changer dans leurs formes, sans qu'il change; le baptême des enfans à l'aide de quelqnes gouttes d'eau a remplacé le baptême des adultes; la communion dans les temples a remplacé la communion dans les familles.... Qui osera dire que le baptême et la cène ont perdu de leur efficace et de leur sainteté? Non, non; tendres mères, soyez rassurées;... l'eau qui a mouillé un instant le front de vos enfans chéris, symbole touchant et auguste de cette pureté de vie que vous voulez qu'ils conservent, a été aussi sainte devant Dieu que celle du baptême de Jésus lui-même au jour de

sa manifestation; et quand dans ce temple, après accomplissement du précepte de l'apôtre: *Que chacun s'éprouve soi-même!* vous avez participé selon la foi aux symboles du corps et du sang du Seigneur, votre communion a valu devant Dieu celle où le Christ lui-même a dit avec tant d'amitié: *J'ai désiré avec ardeur de manger cette Pâque avec vous!*.... Chrétiens, il faut le reconnaître; constitué ainsi, le christianisme a pu s'emparer de tous les siècles de l'humanité!.... Qu'ils viennent donc à leur tour et en ordre; qu'ils se lèvent un à un des profondeurs de l'avenir; qu'ils s'engloutissent, comme des flots qui retombent, dans celles du passé!.... La foi, sans inquiétude, les regarde venir.... Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement.

On insiste cependant. Qui êtes-vous, dit-on encore, pour poser des bornes à la charité, à la puissance de Dieu? quelque admirable que soit le christianisme, qui êtes-vous pour oser soutenir que Dieu ne peut rien donner au monde de plus admirable encore, et que l'Évangile est le dernier mot de sa bonté?... M.F., ceux qui parlent ainsi s'exposent à une réponse qu'il est triste de leur adresser, mais dont leur témérité merite le juste affront.... Vous qui attendez, qui réclamez quelque chose de meilleur que le christianisme, êtes-vous donc aussi bons que lui? Vous voulez que le monde passe sous l'empire d'une nouvelle religion qui le mène plus loin que le christianisme: a-t-il donc été déjà au bout du progrès

chrétien? Vous voulez qu'il reçoive une loi nouvelle, plus élevée, plus sublime, plus noble que le christianisme: a-t-il donc si pleinement accompli la loi chrétienne, qu'il ne lui reste rien a faire, et qu'il puisse dire à son maître: le travail *de la troisième heure, et de la sixième, et de la neuvième, et même de la onzième heure*, est fait; cette oeuvre est finie; donne-nous une autre oeuvre à faire!... Ah! si l'humanité était chrétienne, si la foi couvrait la terre *comme les eaux de la mer couvrent leur fond*, si la grâce avait porté tous ses fruits, si tous les coeurs étaient renouvelés, il y aurait prétexte au moins à demander qu'une autre voie de progrès nous fût ouverte, et à soutenir que le christianisme est dépassé. Mais regardez autour de vous, et jugez le monde, non pas seulement hors de la chrétienté, mais en dedans de ses limites... ou plutôt faites-mieux; rentrons en nous-mêmes, et que le jugement porte sur nous-mêmes! Le christianisme est une loi d'humilité: n'y a-t-il aucun orgueil caché dans les derniers replis de notre âme, et qui s'en élance souvent avec violence et comme par surprise, qui vient souiller nos prières, s'élever en secret témoin contre nous devant Dieu, nous épier et nous distraire sur le penchant même du tombeau, et troublant nos journées les plus pieuses, rendre amer dans nos bouches le pain de la cène, rendre pesante à nos faibles mains la coupe de bénédiction?... Et le christianisme est une loi de pureté: notre vie est-elle pure, au point que pas

une jeune vierge, pas une pieuse mère de notre peuple n'a baissé les yeux devant nos yeux: au point qu'aucune turpitude n'a laissé comme un infâme stigmate sa trace dans notre esprit; au point que nous avons plus à fuir *ces convoitises qui font la guerre à l'âme*, et qui font cette guerre partout et toujours, durant les heures et de travail et de plaisir et de piété; en un mot, avons-nous sûrement part aux béatitudes promises à ceux qui ont *le coeur pur et qui verront Dieu?*... Et le christianisme est une loi de charité: l'égoïsme a-t-il lâché prise, et aimons-nous nos frères comme il faut les aimer: leur bien et leur salut nous tiennent-ils vraiment à coeur, et sommes-nous en paix avec tous, de manière à comparaître tous comme une famille devant le trône du Souverain?... Ne sont-ce pas là les trois grandes lois morales de l'Évangile; si on en parcourt les articles, qui de mille articles pourrait fidèlement répondre à un seul? et quand notre conscience nous condamne, quand nous nous sentons si loin encore de la perfection chrétienne, nous oserions demander à ce Dieu, qui est plus grand que la conscience, une autre formule de devoir, une autre mesure de perfection, et lui dire que ce christianisme a cessé de nous suffire!... O M. F., au lieu de nous égarer dans ces folies de l'orgueil humain, rappelons-nous que la dernière limite du progrès selon notre foi n'est pas sur la terre, puisqu'il nous est commandé d'être parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait, saints comme

il est saint, miséricordieux comme il est miséricordieux, et qu'ainsi, quelque gloire que l'avenir réserve à l'humanité dans ce monde avant qu'il finisse, il sera impossible d'aller plus loin que le christianisme, et de passer le but qu'il propose... Non; le Seigneur a dit à Paul: *Ma grâce te suffit;* il est vrai;... et comme la grâce de Dieu suffit à toutes nos oeuvres, nos prières, nos épreuves, nos deuils, nos morts, le christianisme suffit au monde à travers tous les âges de son existence... Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement.

Ce sujet, inépuisable comme le christianisme même, se présente à chaque pas sous de nouveaux aspects; et forcé de le rétrécir, je veux seulement vous montrer encore que par ce que le christianisme a d'immuable dans son essence il répond exactement à ce qu'il y a d'immuable en notre nature; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque le christianisme a été fait pour nous. Ces dernières considérations répondront victorieusement à la seule objection, spécieuse encore, qui reste à réfuter. L'imprévu, disent encore *les disputeurs du siècle*, gouverne toutes choses; lisez l'histoire, et surtout l'histoire moderne où la scène est plus grande; ce qu'on attend, n'arrive pas; ce qu'on n'attendait pas, arrive; il semble que la providence de Dieu aime à se jouer de la prévoyance humaine; on ne peut compter sur rien, et qui nous dit que dans la suite des temps l'humanité ne se trouvera pas jetée dans des circonstances tellement

nouvelles, tellement différentes de ses destinées antérieures, que le christianisme, utile dans l'ordre de choses actuel, sera impuissant à régir ce monde inconnu de l'avenir?... Inconnu, dites-vous! A ces craintes sans fondement, à ces prophéties sans autorité, il suffirait peut-être d'opposer cette loi des siècles que Salomon lisait déjà dans son passé, et qu'à plus forte raison nous lisons dans le nôtre: *Ce qui a été, sera, ce qui a été fait, se fera encore; il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Mais admettons que l'expérience ne soit pas faite assez complètement; admettons que le génie humain, dont les découvertes et les conquêtes ne sont connues d'avance que de Dieu, achèvera de s'assujétir entièrement la matière, la nature, et mettra l'humanité dans une position tellement améliorée, que l'homme, en regardant dans les âges écoulés, reconnaîtra à peine ses semblables; admettons que la raison prendra un développement si prodigieux qu'elle semblera près de se confondre avec la foi. Certes, voilà d'assez grandes concessions; eh bien! les partisans du système, que le christianisme finira avant l'homme, à ces concessions, ne gagnent rien. Pourquoi? C'est qu'il y a dans les plus intimes et mystérieuses profondeurs de l'être humain des caractères divinement tracés qui ne s'effaceront et ne changeront jamais, et auxquels le christianisme correspond exactement. Il y a la conscience, et croyez-vous que la moralité de l'homme s'éteigne en son sein, qu'il descende du rang élevé d'être

libre au rang inférieur d'être instinctif; et croyez-vous que le bien et le mal s'échangent jamais l'un pour l'autre, perdent, l'un sa gloire et sa joie; l'autre, sa honte et son amertume, ou deviennent équivalans devant Dieu? Non, dans la balance éternelle il n'y a pas de poids qui varient; d'âge en âge à travers les temps, comme de monde en monde à travers les sphères, le bien restera le bien, et le mal, le mal: parce que le bien, c'est ce que Dieu veut; le mal, c'est ce qu'il ne veut pas; et sa volonté morale est immuable, et le christianisme en est l'expression pour notre monde..... Et il y a en nous l'amour, qui ne change pas plus que la conscience. Tendresse paternelle, piété filiale, affection conjugale, fraternel dévouement, Dieu a fait ces choses de manière qu'elles ne peuvent changer; la dernière famille qui vivra sur la terre s'aimera comme s'est aimée la première; voilà des milliers d'années que cette chaîne sainte se prolonge, et toutes les solennités nuptiales n'ont pas ajouté un seul mot à la parole sacramentelle qui institue le mariage et la famille au milieu de l'innocence d'Héden; et par la raison du contraire, la haine se ressemble d'âge en âge autant que l'amour, et tous les frères ennemis n'ont pu se haïr autrement que Cain haïssait Abel; et le christianisme est venu, sanctifiant toutes ces affections par la foi en un Sauveur qui a aimé comme nous aimons, et qui, occupé sur sa croix du salut du monde, s'y occupait aussi du sort de sa mère; le christianisme

est venu, enseignant aux mortels que la mort seule rend tous ces liens indissolubles, parce que l'amour qui les forme se retrouve dans les cieux..... La mort! ai-je dit... M. F., ce qui ne changera pas non plus, c'est la mort. Et comment pourrait-elle changer, puisque, telle que nous la connaissons, *par le péché elle est venue dans le monde, et elle est venue sur tous les hommes, parce que tous ont péché?* Ses ténèbres et ses mystères, l'angoisse de la lutte dernière qui l'amène, l'amertume de ses séparations et de ses deuils, et le vide qu'elle laisse dans le cercle de famille, et le jugement, le jugement de cet inévitable tribunal dont la tombe est la première marche, tout cela ne finira que lorsque la mort *sera engloutie en victoire;* elle est *l'ennemi qui sera vaincu le dernier.* Mais grâces et gloire à celui qui seul était *maître de donner, et maître de reprendre sa vie!* Le christianisme durera autant que la mort, pour émousser un à un tous ses aiguillons, jusqu'à ce qu'ils se brisent; pour consoler et soutenir par les mêmes espérances et celui qui meurt et ceux qui regardent mourir; pour leur montrer le ciel qui se découvre à mesure que ce monde se voile; et pour dire à l'esprit, qui se débat sous l'enveloppe mortelle prête à se déchirer, quel Père céleste l'attend et le reçoit..... M. F., n'en est-ce point assez! En faveur de la perpétuité du christianisme, j'ai fait déposer devant vous et la vie et la mort; confiez-vous en ces témoignages, que la nature même de votre être fournit. Dites à ceux qui croient voir

finir le christianisme ou du moins entendre de loin les premiers frémissemens de sa chute, dites-leur d'ôter à l'homme ses passions et de le rendre saint sans combats à livrer, heureux sans mécomptes à prévoir, immortel sans mort à franchir, et alors nous nous déferons du christianisme comme on jette son armure après la victoire et son manteau de voyage au jour de l'arrivée. Mais on ne remplira pas, même pour les crédules, ces douces et superbes espérances, et le monde aura toujours besoin de l'Évangile, et le christianisme a eu droit et raison de s'approprier d'avance tous les siècles de l'humanité. Dans la ferme tranquilité de votre foi, persuadés que nul ne peut poser *d'autre fondement que celui qui a été mis, savoir, Jésus-Christ*, vous vous avancerez dans la vie le regard fixé sur le jour où l'humanité tout entière se relevant de ses sépulcres dira: Jésus-Christ est le même aujourd'hui, hier, éternellement, et au-delà des domaines de la mort, vous vous avancerez dans l'éternité en reconnaissant à votre union avec lui, qu'il est le même toujours, le même dans sa gloire, le même dans sa bonté, le même dans son amour.

LA

MORTALITÉ EN ISRAEL.

SERMON D'ACTIONS DE GRACES POUR LA CESSATION DU CHOLÉRA,

Prononcé dans le Temple de l'Oratoire, le 14 Octobre 1832.

SERMON SUR 2 SAMUEL XXIV. 15, 16.

L'Éternel envoya la mortalité en Israël depuis le matin jusqu'au temps marqué, et il mourut du peuple depuis Dan jusqu'à Beersébah soixante et dix mille hommes; et quand l'ange eut étendu sa main sur Jérusalem pour la détruire, l'Éternel se repentit de ce mal et dit à l'ange: c'est assez! retire ta main.

Mes Frères,

Entre l'histoire sainte, telle que l'ont écrite Moïse et les prophètes, et l'histoire profane telle que nous l'ont transmise les traditions des peuples et les ouvrages des hommes de génie qui n'ont pas voulu laisser passer les siècles sans les arrêter un moment et les juger au passage, il existe une seule grande différence. L'une et l'autre nous montrent

l'homme toujours exposé du berceau à la tombe à tous ces accidens de prospérité et de malheur qui sont notre véritable éducation pour le ciel; l'une et l'autre sont également remplies du récit de ces calamités nationales, qui sont la leçon des peuples comme les malheurs privés sont celle des individus; fléaux de tout genre et dont le nom seul épouvante: famine, sécheresse, inondations, maladies contagieuses, explosions volcaniques, orages dévastateurs. Sous tous ces tristes rapports, aucune exception n'a été faite en faveur d'Israël; le peuple de Dieu a été mis au même rang que le commun des peuples; il a eu sa part de calamité; Jérusalem a porté autant de deuils que Babylone et Ninive, que Rome et Athènes; les tombes qui sillonnent le sol de Judée ont reçu autant de larmes que toutes nos sépultures, et certes, quand il s'agit de malheurs, l'incrédulité a mauvaise grâce d'en croire moins Moïse et les prophètes que les historiens célèbres de la Grèce et de l'Italie. Je concevrais cette défiance si les annales d'Israël présentaient une suite non interrompue de prospérités, si les ruisseaux de lait et de miel promis de la conquête avaient coulé toujours, si les vignes de Judée avaient toujours donné des grappes comme celle des espions de Moïse, si la mort avait eu en Judée un autre aiguillon qu'ailleurs. Mais non: l'histoire d'Israël est aussi tachée de larmes et de sang que toute autre, et voici le grand trait qui la distingue des annales profanes: l'historien profane ne voit que le

fléau et n'en voit pas la cause; il le raconte comme un phénomène naturel et non comme une dispensation divine; il sait ce qui s'est passé dans ce monde, il ne sait point ce qui s'est passé dans les conseils de Dieu; il est historien, il n'est point prophète; il faits des récits, il ne rend point d'oracles, et il vous dit que la foudre est tombée sans vous dire pourquoi Dieu l'a lancée. Et comment vous le dirait-il? Nul ne connaît les intentions de Dieu, que Dieu lui-même et ceux à qui il lui plaît de les révéler. L'historien sacré, au contraire, écrivant sous l'empire d'une inspiration, voit le règne de la Providence à côté de celui de la nature, et nous parle des deux. Un grand bienfait ou un grand malheur se présente à lui sous un double aspect; il voit dans l'évènement la cause naturelle qui l'a produit, c'est un nuage qui s'abaisse, un vent qui s'élève, un fleuve qui déborde, un orage qui gronde, un volcan qui éclate; mais il voit aussi dans l'évènement la raison providentielle, l'utilité morale qui l'explique et le justifie; il voit partout ce Dieu qui dispose des forces de la nature, qui fait *des vents ses anges et des flammes de feu ses ministres,* qui a dit à la mer jusqu'où elle devait venir, et qui pèse également dans sa main les planètes du firmament et le grain de sable de nos rivages et les grains de poussière de nos champs. Ainsi, il faut un grand exemple aux peuples de Canaan, il faut un avertissement qui leur épargnera peut-être, s'ils le suivent, la terrible conquête de Josué; So-

dome et Gommorre seront détruits; les villes de la plaine qui ont porté le plus loin les trois traits caractéristiques des moeurs de cette contrée, l'idolâtrie, la cruauté et l'impureté, périront: le jour vient, elles disparaissent dans les feux, et Moïse a eu soin de nous dire que le sol effondré et entr'ouvert de toutes parts était couvert de naphte et de bitume. Cette catastrophe n'est donc que la dernière explosion d'un volcan qui s'éteint et laisse un lac à sa place; voilà de l'histoire ordinaire, mais écoutez l'admirable entretien d'Abraham et des anges, écoutez la touchante prière du patriarche, et vous comprendrez avec lui la sagesse et la justice de Dieu, vous saurez pourquoi le volcan a éclaté en ce siècle plutôt qu'en un autre. M. F., l'histoire des hommes n'est qu'une mauvaise suite de hasards, ou voilà de l'histoire sacrée. Ainsi encore, il faut à la vérité religieuse un peuple qui la représente et la conserve en ce monde; si ce peuple reste soumis à l'Égypte, il se fondra avec les Égyptiens, et la vérité de l'unité de Dieu disparaîtra avec lui, il faut assurer à ce peuple sont indépendance et sa nationalité; car sans indépendance une nation n'est pas vraiment une nation: elle n'est qu'un assemblage d'hommes. Moïse délivre Israël et l'entraîne à sa suite vers la terre promise; l'Égypte se lève et court ressaisir et ramener ses esclaves; Israël va périr, atteint par ses tyrans sur les bords de ces eaux peu profondes qui s'engagent dans les sables au nord-ouest de la mer Rouge et y forment un

golfe étroit. Moïse étend sa verge sur les eaux; elles se séparent, et le peuple passe. Voilà le prophète; mais il a soin de nous dire que l'Éternel fit reculer la mer par un vent véhément qui souffla toute la nuit: M. F., voilà l'historien. Partout donc dans la Bible il y a la nature, et le Dieu de la nature qui seul la régit, qui la fait servir à l'éducation religieuse du genre humain, et le serment solennel que le Créateur a prêté le lendemain du déluge: *Tant que la terre sera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne manqueront point*, ce serment tient toujours; mais Dieu règne sur cette suite de phénomènes, et la Bible souvent nous montre comment sa Providence y intervient.

Ces premières considérations conduisent à une pensée qui m'a vivement saisi. M. F., que serait-ce si toute l'histoire, la nôtre y compris, était écrite comme celle d'Israël? Que serait-ce s'il n'y avait point d'histoire profane et si tout était histoire sainte? Que serait-ce s'il nous était donné de connaître tous les secrets de la Providence, et de lire dans les évènemens la volonté de Dieu? C'est là trop demander. Cette science nous est réservée pour une existence future; à la mort sans doute le voile tombe, et la Providence se montre à découvert. Mais en attendant que nous cessions de *connaître en partie*, il est utile de chercher dans l'histoire sainte notre propre histoire, et de retrouver notre destinée dans celle d'Israël; quoique le laps des siècles amène

sans doute de vastes différences entre les générations des hommes, bien au-dessus de ces nuances plane cette Providence immuable et suprême qui n'a qu'un seul but, le perfectionnement et le progrès de l'humanite. Le temps passé est le miroir du temps présent: essayons aujourd'hui, M. F., selon la simple expression de l'Évangile, d'y contempler notre ressemblance naturelle; nous sortons de la désolation d'un fleau cruel qui laisse bien des deuils après lui; voyons si la voix de nos actions de grâces ne trouvera point dans les siècles écoulés d'écho qui lui réponde; et ne semble-t-il pas lire en style antique les dernières pages de notre histoire dans ce funèbre récit de l'Écriture: l'Éternel envoya la mortalité en Israël depuis le matin jusqu'au temps marqué, et il mourut du peuple depuis Dan jusqu'à Beersébah soixante et dix mille hommes; et quand l'ange eut étendu sa main sur Jérusalem pour la détruire, l'Éternel se repentit de ce mal et dit à l'ange: C'est assez! retire ta main.

Vos pasteurs et vos conducteurs, M. F., ont pensé qu'il vous serait utile et qu'il vous serait doux, puisque le fléau qui nous a désolés se retire, de consacrer un de nos jours de culte à en rendre au Seigneur d'humbles actions de grâces; j'espère vous montrer que chaque trait du récit sacré s'applique avec une exactitude parfaite et à notre deuil et à notre reconnaissance.

L'Éternel envoya donc la mortalité en Israël.

Cette simplicité, cette franchise avec laquelle les auteurs sacrés attribuent à Dieu les fléaux les plus terribles, est une preuve irrésistible de leur sincérité, et doit leur mériter une entière confiance. Jamais ils n'ont représenté Dieu comme un être méchant et injuste, qui se plaît à voir couler les larmes et ne consulte point l'équité dans ses voies; jamais ils n'ont fait de Dieu l'auteur du mal; mais avec cette naïveté tranquille et ferme qui ne recule devant aucune vérité, sûre que la vérité triomphera toujours, ils ont compris que le règne de la Providence embrasse les épreuves autant que les bienfaits, et ils n'ont pas craint de le dire. *Les biens et les maux*, s'écrie Jèrémie pleurant sur les ruines de sa patrie, *procèdent du commandement de l'Éternel*, et dans les paroles du texte, il est dit du fléau désolant d'une mortalité soudaine: *L'Éternel envoya la mortalité en Israël.* Votre foi est trop éclairée pour que ce langage l'étonne. Il est impossible de reconnaître la Providence pour le bien et de la nier pour le mal; il est absurde de croire qu'elle s'occupe de la vie et ne s'occupe point de la mort; il est contradictoire de dire près de nos berceaux: l'Éternel est ici, et de dire près de nos tombes: l'Éternel n'y est pas! Dieu est partout, ou il n'est nulle part; Dieu gouverne tout ou il ne gouverne rien; *les cheveux même de nos têtes sont comptés*, et il n'en tombe pas un seul sans sa permission, ou rien n'est compté, et tout tombe et s'anéantit sans qu'il le veuille et sans qu'il le sache. Cherchez

dans votre raison et votre foi, vous ne trouverez point de milieu entre ces principes, point d'alternative entre ces doctrines. Croyez donc en Dieu sans faire d'exception dans son règne, ou n'y croyez pas, et alors.... je vais vous dire en quoi vous croirez: vous croirez au matérialisme, c'est-à-dire, vous aurez foi en la poussière; vous aurez confiance en la pourriture; votre Dieu sera un peu de limon organisé, et quand la mort apparaîtra dans le cercle de vos amitiés et de vos amours, vous aurez la science pour essuyer vos larmes; vous aurez l'histoire naturelle pour consoler votre deuil; vous direz de la mort qu'elle est une séparation de parties, une solution de continuité; vous serez soulagés dans votre tristesse par la pensée que le tout n'existe plus, mais que les parties existent toujours, réunies à ce grand tout qu'on appelle l'univers; et quand il viendra une mortalité en Israël, vous direz que les airs sont viciés, que les eaux contiennent des principes impurs, que la terre exhale des miasmes pestilentiels, que des animalcules venimeux tombent des cieux, qu'un astre étranger enveloppe notre globe dans son atmosphère immense; vaines conjectures qui ne font que prouver la faiblesse de la raison et l'imperfection de la science; et nous, qui croyons en un Dieu attentif à ce monde comme à tous les mondes, gouvernant toutes choses selon des *voies qui ne sont pas nos voies et des pensées qui ne sont pas nos pensées*, nous, tranquilles par notre foi au milieu de tant de tombeaux, nous croirons que la

foi domine ici la science, et nous dirons avec calme: *l'Éternel envoya la mortalité en Israël.*

Qu'importe! répondrez-vous peut-être, c'est toujours une mortalité, et que la science l'explique mal ou que la religion l'explique mieux, c'est toujours mourir, perdre ou quitter ceux l'on aime, et s'en aller dans ce froid et silencieux sépulcre qui ressemble si peu à la vie. Qu'y a-t-il donc de plus consolant dans la foi, et que gagnons-nous à croire?... Vous y gagnez d'abord, selon les paroles mêmes du texte, la certitude que la mortalité durera seulement *depuis le matin jusqu'au temps marqué.* Il y a donc un temps marqué pour que tous les fléaux finissent, un temps marqué où l'ange de la mort replie ses ailes et s'en va loin des populations qu'il désole, un temps marqué où le cours ordinaire de la Providence et de la nature recommence! Voilà ce que vous dit la religion; elle sait que le fléau le plus rapide et le plus cruel ne peut durer une seule minute de plus que les jours qui lui sont comptés par Dieu même, et qu'à l'heure fixée dans les suprêmes conseils, fût-ce tout-à-coup, fût-ce au moment de ses plus terribles ravages, fût-ce au moment où on l'espère le moins, elle sait qu'il doit finir, et de plus, la religion sait d'une manière positive et incontestable qu'il faut bien que chaque fléau ait son *temps marqué,* que le genre humain ne peut s'éteindre dans une lente et triste mortalité, que Dieu a promis le contraire, que quiconque tombe dans le découra-

gement et le désespoir a tort, que les destinées de l'humanité sont loin d'être remplies, que *la plénitude des gentils n'est point entrée* dans l'église de Christ, que *la foi ne couvre pas la terre comme les eaux de la mer couvrent leur fond,* que tous les peuples ne sont pas encore devenus peuples de Dieu. La religion sait et croit ces choses; elle se tient sûre en conséquence qu'il y a *un temps marqué* pour chaque fléau, et ce temps que Dieu voit dans l'avenir, elle l'attend, résignée et tranquille, persuadée que la volonté de Dieu, quoi qu'il arrive, sera stable. M. F., la science ne peut pas vous en dire autant; son expérience ne vaut pas notre foi; pour elle, il n'y a point de temps marqué, et quand elle se hasarde à le promettre, elle déclare plus qu'elle ne sait, et promet plus qu'elle ne peut tenir; car enfin, si le matérialisme a raison, s'il n'y a pas de Providence, si le genre humain n'est qu'un assemblage de machines animées, assujetties pour tout gouvernement et tout ordre à l'influence de forces inconnues, tantôt salutaires, tantôt malfaisantes, qui existent dans la nature... une mortalité commence, c'est qu'une force nouvelle se fait jour; comment-savez vous si elle prendra fin? c'est qu'un nouveau principe de mort règne; comment savez-vous que les principes de vie reprendront le dessus? Vous ne le savez pas, vous ne pouvez le garantir; le fléau qui apparaît peut être éternel; cette nouvelle méthode de dissolution, cette nouvelle voie de pourriture, vous n'en apercevez pas le terme;

vous savez peut-être, à force de recherches, quand elle a commencé *le matin*, vous ne savez pas quel est son *temps marqué*, ni si elle en a un, ni si jamais elle finira; mais Dieu le sait, et ceux qui croient se confient en sa bonté et attendent, parce qu'ils se souviennent qu'il a dit: *Je ne maudirai plus la terre et je ne détruirai plus ce qui vit.*

Maître du cours de notre vie, Dieu l'est du globe de notre demeure, et comme chaque fléau a un temps que Dieu nous marque, chaque fléau a aussi son espace que Dieu lui mesure; *il mourut du peuple*, dit le texte, *depuis Dan jusqu'à Beersébah*, du nord au midi, du pied du Liban jusqu'aux frontières de l'Idumée. M. F., je ne voudrais point vous induire à donner une importance exagérée à ce trait du narré, et je sais que ces mots, *depuis Dan jusqu'à Beersébah*, étaient en Israël une expression consacrée, une phrase faite qui servait à désigner une des plus grandes distances de la terre promise. Mais ce ne sera rien exagérer que d'appliquer à ce simple détail du récit sacré le juste principe que Dieu conduit, comme par la main, un fléau qui désole la terre, désigne dans sa Providence impénétrable les lieux où il s'arrête, et lui ordonne ici de sévir, là de passer. Au-delà *de Dan et de Beersébah*, il n'y avait point de mortalité, parce que Dieu ne l'a point voulu, et en dehors de ces limites l'on n'avait rien à craindre... M. F., rattachez ces pensées à l'un des souvenirs les plus attendrissans du fléau qui nous quitte. Vous vous rappelez, lors de

l'invasion soudaine de la maladie, combien il était triste d'être éloigné de ses parens et de ses amis. Heureuses alors les familles qui se trouvaient réunies, et qui pouvaient se dire: au moins nous souffrirons ensemble; nous nous soulagerons l'un l'autre; et s'il le faut, nous sommes sûrs de ne point nous quitter sans adieux... Et quelles alarmes parmi les familles que les chances de la vie avaient alors dispersées! que de voyages soudains ont été entrepris! combien de pères et mères ont rappelé près d'eux leurs enfans, et quelle inquiétude qu'il ne fût déjà trop tard! et que les heures de ces voyages semblaient longues, et quelle douce joie au moment de l'arrivée! Qui de vous n'a vu ou n'a éprouvé toutes ces émotions? Mais combien ces émotions auraient été plus saintes, et ces joies plus pures, et ces tristesses plus résignées et plus calmes, si partout on s'était souvenu que, selon la volonté de Dieu, la mortalité règnerait en Israël *depuis Dan jusqu'à Beersébah*, et pas plus loin! Que d'impatience, que d'anxiété, que de précipitation imprudente, et peut-être que de murmures de moins! Il y aurait eu moins de larmes, et celles qui ont coulé auraient mieux valu devant Dieu. Admirez donc encore ici l'empire de votre religion sainte; demandez-à la science où le fléau s'arrêtera, et la science confessera son impuissance à l'entrevoir; demandez-le à la religion, et la religion vous dira: Il doit aller de *Dan jusqu'à Beersébah*, et il s'arrêtera *en la montagne de l'Éternel où il y sera*

pourvu. M. F., de ces deux réponses, quelle est la meilleure?

Dans ces grands traits d'une calamité publique, l'espace de temps qu'elle dure, l'étendue de pays qu'elle couvre, vous retrouvez donc l'action de la Providence; reconnaissez-la encore dans les détails. Elle se voit jusque dans le nombre des victimes, et le texte suggère cette pensée: *Il mourut du peuple*, est-il dit, 70,000 *hommes.* M. F., c'est un fait admis par tous les maîtres de la science que le nombre des victimes d'une contagion est toujours incertain, et que le compte n'en est connu que de Dieu. La mort frappe si vite qu'elle ne laisse pas le temps de compter ses coups; la mortalité ordinaire se complique avec celle du fléau, de sorte que l'expérience humaine ne les distingue plus; et dans le fond, il importe peu: ce n'est jamais que mourir. Mais ce que les hommes ne savent pas, Dieu le sait, et ce qui importe beaucoup, c'est la certitude qu'au nombre déterminé par sa Providence, pas une seule victime n'est ajoutée; qu'à la dernière tombe qu'il faut creuser est bien réellement la dernière, et que toutes ces tombes, innombrables à nos yeux, sont présentes en ordre aux yeux du Seigneur. Il sait donc, O M. F., il sait combien notre grande cité a perdu de citoyens par le fléau qui l'a ravagée..... Parcourez nos voies et nos places publiques; regardez les flots de population qui se heurtent; écoutez le bruit de notre ville, le bruit de ses fêtes et de ses joies, le bruit de ses plaintes

et de ses misères, et dites si elle semble avoir été décimée par la mort! Il n'y paraît pas; comme en un jour de bataille, la place vide a été aussitôt remplie; les rangs se sont un moment ouverts, le moment après ils se sont fermés, et la mort a passé silencieuse, invisible, sans presque laisser de trace de ses coups, si ce n'est dans les familles même qui pleurent encore. Mais pour elles aussi, quelle consolation imposante et sublime de penser que le Seigneur a compté tous ces deuils, que le Seigneur a entendu tous ces adieux, que le Seigneur a recueilli tous ses pleurs, et il faut bien que chaque trépas lui soit connu, pour qu'il puisse dédommager justement de toutes ces séparations douloureuses, et réunir tous ceux qui restent, à ceux qui sont déjà partis. Il y a eu beaucoup d'orphelins, mais Dieu a compté toutes ces morts, et il n'abandonnera point ces jeunes enfans, et il leur préparera dans sa bonté des ressources dont la charité la plus ingénieuse n'aurait pas eu l'idée, et selon sa parole *il en prendra soin.* Il y a eu beaucoup de veuves; mais Dieu a compté toutes ces morts, et il se montrera au sein de notre peuple *l'époux de la veuve* autant que *le père de l'orphelin;* il sait qu'aucun deuil sur la terre n'est aussi terrible que le leur, et il proportionnera ses secours à leur infortune, et selon sa parole *il en prendra soin.* Il y a eu aussi beaucoup de pères et de mères dont *les cheveux blancs descendent avec douleur vers leurs enfans au sépulcre,* mais Dieu a compté toutes ces

morts, et il sera l'appui des vieillards qui ont perdu leur appui, et il viendra au-devant d'eux jusqu'au bord de la tombe pour les réunir à leurs fils et leurs filles. Familles en deuil... entendez-le bien! Dieu sait le nombre de vos morts, et si le monde l'oublie, Dieu ne l'oubliera point, pas même quand après le fléau les acclamations de reconnaissance et de joie de tout un peuple délivré couvriraient de leur bruit les gémissemens de votre douleur.

Chrétiens! que notre joie ne nous rende pas insensibles aux longs regrets de nos frères; mais en revanche, que leur douleur ne refroidisse pas notre gratitude. Voyez, pour nous servir d'exemple, après ce funèbre récit où quelques traits vifs et courts peignent si bien la désolation d'Israël, voyez quel essor prend tout-à-conp le génie de l'historien sacré pour peindre avec non moins de force sa délivrance: *Quand l'ange eut étendu sa main sur Jérusalem pour la détruire, l'Éternel se repentit de ce mal, et dit à l'Ange: C'est assez! retire maintenant ta main.* O M. F., n'est-ce pas là encore notre propre histoire? Ne vous rappelez-vous pas ces jours où la main de l'ange était étendue, où chaque jour elle s'appesantissait davantage, et ne semblait-il pas alors que notre Jérusalem allait être détruite? Mais l'Éternel se repentit de ce mal, vive et simple expression qui rapproche de nous la bonté de Dieu, la met pour ainsi dire à notre portée, et nous familiarise avec elle; expression sublime, si l'on ne

voit là que l'antique poésie de la religion, et qui perd toute sa force et sa beauté dès que l'ignorance ou le fanatisme la prend à la lettre. L'Éternel s'est repenti de ce mal, et il a dit à l'ange: *Retire ta main, c'est assez!* Et qui nous a délivrés, si ce n'est l'Éternel; quelle puissance est intervenue, si ce n'est sa puissance? La science se consumait en généreux efforts, croyait un moment surprendre le secret de la mort, se confiait un moment en ses études, et disait le lendemain: Ce n'est point assez! La charité inventait et apportait secours sur secours et disait bientôt en gémissant: ce n'est point assez! La richesse s'environnait de précautions et de soins, et les voyant stériles, disait avec effroi: ce n'est point assez! La crainte conseillait la fuite, la fuite *au-delà de Dan et de Beersébah*, et disait en ce nouvel asile: ce n'est point assez loin. Le génie, vous le savez tous, et la patrie en larmes ne le sait que trop, et notre culte parmi tant de deuils a célébré peut-être le plus à déplorer de tous, le génie disait en vain: encore un peu de travail, un peu de repit, un peu de progrès, ce n'est point assez! O néant des choses humaines en présence de la mort! Impuissance de l'homme sur la pente du tombeau!... Vanité de la civilisation la plus élégante quand il s'agit de mourir!... Et alors Dieu a parlé, Dieu a parlé de cette voix qui se fait entendre jusque dans les profondeurs et les ténèbres du sépulcre, Dieu a dit: *C'est assez*, et conformément à cette parole, M. F., nous

voici vivans et debout devant notre Pére céleste, debout et pleins de vie pour notre propre bien et pour le bien de nos familles et de nos frères, pour servir selon nos forces la vérité et la liberté, la religion et la patrie!... La patrie... ai-je dit!... Ah! puisse notre nation tout entiére, à mesure que ses provinces et ses villes seront délivrées du fléau, le reconnaître avec vous: Dieu seul peut dire à l'ange de la mort: *C'est assez, retire ta main;* et Dieu seul le dira..... Hélas! cette foi sera-t-elle universelle; cette reconnaissance sera-t-elle unanime? Non, la vérité n'a pas encore établi son règne sur l'esprit de tout notre peuple; ici, l'indifférence entretient l'oubli de Dieu, là, l'incrédulité cultive ses ingénieuses erreurs; plus loin, le fanatisme et la superstition épaississent de concert leurs ténèbres; ailleurs, la mondanité se plonge dans ses vanités où Dieu n'est pas. Mais nous nous garderons de juger nos frères, parce que nous n'avons pas de légitime tribunal où les citer; s'ils sont dans l'erreur, nous les plaindrons en respectant leur sincérité que Dieu même approuvera; s'ils sont dans l'irréligion, nous les plaindrons plus encore, en nous rappelant néanmoins tout ce que la piété a eu à souffrir depuis près d'un siècle dans notre pays, et qu'à Dieu seul il appartient de peser cette excuse.... Et ces souvenirs me conduisent, M. F., à la dernière pensée qui me reste à vous soumettre, et qui seule pourrait troubler la douce joie de notre reconnaissance. Ce fléau, d'où nous sortons, est-il un secret que

Dieu a gardé pour lui, une de ces dispensations mystérieuses que nul ne peut sonder, une grande épreuve et pour les trônes, et pour les peuples, et pour les familles, ou bien est-il un châtiment de Dieu?.... De toutes les forces de ma foi, je m'élève contre cette désolante doctrine, et je refuse à toute autorité humaine le droit de dire aux hommes pendant une affliction que Dieu les punit. Êtes-vous prophète? Êtes-vous inspiré? Donnez les preuves de votre mission céleste; voilà un aveugle: ouvrez-lui les yeux; voilà un muet: faites qu'il éclate en chants de louange; voilà un mort que pleurent ses deux soeurs: appelez-le! prononcez le mot: Sors dehors! ressuscitez-le; allez ainsi de lieu en lieu faisant du bien, revenez ensuite et nous nous croirons, et nous nous humilierons sous les châtimens que votre voix dénonce. N'êtes-vous que ce que nous sommes, sans plus d'inspiration et d'infaillibilité que nous? Cessez de rendre des arrêts que Dieu n'a point dictés, et n'allez pas dans la maison de deuil lui dire qu'elle est un lieu de supplice!.... Et quelle idée se faire d'un châtiment aussi grand que le monde, et qui frappe indistinctement toutes les races, tous les sexes et tous les âges? Et quelle espèce de péché peut avoir attiré sur la tête des hommes une colère si étrange? Sont-ce les religions que Dieu veut punir? elles sont donc toutes également coupables; car tous les cultes, depuis les cultes absurdes de l'Orient de l'Asie, et le culte menteur du prophète arabe, et toutes les nuances

du christianisme, jusqu'à notre simple culte en esprit et en vérité, ont eu des deuils à conduire et des tombes à creuser. Sont-ce les gouvernemens dans leur politique et les peuples dans leurs révolutions, que Dieu a voulu frapper? Alors, M. F., trônes et dynasties, peuples et révolutions, tout est également condamné par le ciel; car le fléau a pesé et pèse encore avec une égale force sur les trônes despotiques et les peuples esclaves, sur les dynasties nationales et sur les peuples libres. Ces faits donnent donc d'un bout du monde à l'autre un solennel démenti à ces anathèmes que nul n'a le droit de lancer quand Dieu ne les prononce pas. Et voyez combien la politique des hommes est petite en présence de ces grandes dispensations du Seigneur: les soutiens du pouvoir diront que Dieu punit les excès de la licence, et les partisans de la liberté répondront que Dieu punit les empiètemens du despotisme, accusations contradictoires qui se détruisent l'une l'autre et dont il ne reste rien. O M. F., ne nous rendons pas plus malheureux par ces récriminations haineuses. Ne cherchons pas de punitions où Dieu n'a mis que des avertissemens, des leçons, des épreuves; ne cherchons pas des coupables en tous ceux de nos frères que le fléau a enlevés, ni en leurs familles qui gémissent de leur perte, et s'il vous faut une explication de ces infortunes, peuple de Christ, venez où vous la trouverez, sûre, salutaire, touchante; venez l'entendre de la bouche même de votre divin Sauveur;

venez le contempler au milieu de ses disciples qui se pressent autour d'un aveugle-né, et qui lui adressent la question même soulevée par les accusations du fanatisme: *Maître, qui a péché, celui-ci, ou son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi né aveugle?* Et aujourd'hui, partout on demande: Maître, qui a péché, de ceux qui ont péri ou de ceux qui les pleurent? qui a péché, des rois ou des peuples, des prêtres ou des fidèles?... Et votre divin Sauveur a prononcé en réponse cette parole solennelle, qui confirme toute la doctrine de ce discours: *Ce n'est point qu'il ait péché, ni son père ni sa mère; c'est afin que les oeuvres de Dieu soient manifestées en lui.* Je vous le déclare donc: le fléau est venu pour que les oeuvres de Dieu soient manifestées; et ces oeuvres de Dieu, c'est sa puissance qui s'est déployée au loin, c'est sa sagesse qui a humilié la nôtre, c'est sa bonté qui a sauvé si souvent, lorsque tout espoir semblait perdu; ces oeuvres de Dieu, c'est cette charité qui s'est montrée de toutes parts, qui a tant donné, qui a donné de l'or et de l'argent, du travail et du temps, des soins et des larmes, et qui partout semblait redire avec St. Pierre: *Ce que j'ai, je te le donne;* ces oeuvres de Dieu; ce sont tous les secrets réveils de la conscience, tous les mouvemens de foi, tous les efforts de prière, tous les retours vers le Seigneur, toutes les émotions de piété, de résignation, de confiance, de repentir; ces oeuvres de Dieu, ce sont *les âmes traînées captives à l'obéissance de la croix,* et qui,

se voyant plus près de la mort, se sont placées plus près du Sauveur... voilà, Chrétiens, les oeuvres de Dieu. Oh! faites qu'elles soient manifestées en vous-mêmes, et vous *réjouissant avec crainte* selon le conseil du poète sacré, prêtez l'oreille à la voix qui a dit à l'ange: *C'est assez! retire ta main*, en vous tenant prêts à dire à votre tour, dans le sentiment d'une reconnaissance et d'une humilité profonde: *C'est assez, Seigneur! nons sommes trop petits au prix de tes bienfaits.*

TABLE.

	Page
LA CONNAISSANCE DE DIEU.	1.
ABIJA.	21.
L'INSUFFISANCE DU MONDE ACTUEL.	45.
LES DEUX MORALES.	65.
LE MYSTÈRE DE LA PIÉTÉ.	87.
LE SEL DE LA TERRE.	108.
LE BON SAMARITAIN.	128.
NOTRE TRÉSOR.	151.
LES DEUX ALLIANCES.	171.
LES LOIS DU COMBAT.	192.
LA PEINE DE CHAQUE JOUR.	215.
LE BUT DE LA CRÉATION.	237.
LA MORT PAR ADAM ET LA VIE PAR CHRIST.	261.
LA PERPÉTUITÉ DU CHRISTIANISME.	280.
LA MORTALITÉ EN ISRAEL.	306.

449

JAN 2 0 1984

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF
BV
0053529

01-855-625

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 10 11 08 010 2